

TABLE DES MATIERES

<u>LES MODALITÉS DE L'EXPLOITATION CAPITALISTE.....</u>	<u>9</u>
<u>LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE :.....</u>	<u>9</u>
<u>LA JOURNEE DE TRAVAIL.....</u>	<u>9</u>
<u>LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE:.....</u>	<u>12</u>
<u>TAUX ET MASSE DE SURVALEUR.....</u>	<u>12</u>
<u>SOUSSION FORMELLE ET REELLE DU TRAVAIL AU</u>	
<u>CAPITAL.....</u>	<u>13</u>
<u>LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE :.....</u>	<u>15</u>
<u>CONCEPT.....</u>	<u>15</u>
<u>LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE:.....</u>	<u>16</u>
<u>COOPERATION.....</u>	<u>16</u>
<u>LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE:.....</u>	<u>18</u>
<u>DIVISION DU TRAVAIL ET MANUFACTURE.....</u>	<u>18</u>
<u>LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE :.....</u>	<u>22</u>
<u>MACHINERIE ET GRANDE INDUSTRIE.....</u>	<u>22</u>
<u>LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE ET DE LA</u>	
<u>SURVALEUR RELATIVE : SURVALEUR ABSOLUE ET</u>	
<u>SURVALEUR RELATIVE.....</u>	<u>40</u>
<u>LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE ET DE LA</u>	
<u>SURVALEUR RELATIVE : VARIATIONS DE LA GRANDEUR</u>	
<u>RESPECTIVE DU PRIX DE LA FORCE DE TRAVAIL ET DE LA</u>	
<u>SURVALEUR.....</u>	<u>42</u>
<u>LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE ET DE LA</u>	
<u>SURVALEUR RELATIVE : DIVERSES FORMULES DU TAUX DE</u>	
<u>SURVALEUR.....</u>	<u>46</u>
<u>EXTORSION DE PLUS-VALUE RELATIVE ET DE PLUS-VALUE</u>	
<u>ABSOLUE DANS LA PHASE DE LA GRANDE INDUSTRIE.....</u>	<u>47</u>
Machinerie et formes de la plus-value.....	47
<u>PHASES ET FORMES DE LA COOPÉRATION SOCIALE</u>	
<u>CAPITALISTE ET MODALITÉS DE L'EXPLOITATION.....</u>	<u>51</u>
<u>CAPITAUX INDIVIDUELS, CONCURRENCE ET PLUS-VALUE.....</u>	<u>53</u>
<u>CYCLE ÉCONOMIQUE DU CAPITAL ET MODALITÉS</u>	
<u>D'EXPLOITATION.....</u>	<u>59</u>
Période de prospérité (production à haute pression7))	60
Période de crise.....	63
Période d'activité moyenne et périodique stagnation	66

<u>PÉRIODISATION DU MPC, CAPITAL SOCIAL ET CAPITAUX INDIVIDUELS.....</u>	<u>66</u>
<u>MARCHÉ MONDIAL ET PÉRIODISATION DU MPC.....</u>	<u>70</u>

PRESENTATION

Nous republions cette étude fondamentale sur les deux phases historiques du mode de production capitaliste (MPC), celle dite de «soumission formelle du travail au capital» (caractérisée par l'extorsion de plus-value absolue) et celle dite de «soumission réelle du travail au capital» (caractérisée par l'extorsion de plus-value relative).

Ce travail avait été une des bases théoriques de la constitution de notre petit groupe fin des années 80 et avait été publié en quatre parties suivant les aléas des différentes livraisons de notre revue «Mouvement Communiste», du numéro 0 (hiver 89) au numéro 5 (hiver 1993-94) – en fait dans les numéros 0, 1, 2 et 5. Ces différents numéros sont aujourd'hui presque tous épuisés, ce qui explique cette republication. D'autre part, la difficulté de ce texte se trouvait renforcée par sa publication

fractionnée et espacée, rendant peu lisible la totalité de l'exposé et l'articulation des différents chapitres. Cette nouvelle édition nous permet donc de remettre le texte conforme à son plan logique initial, l'introduction générale ayant été publiée dans la deuxième partie et la quatrième ayant été publiée avant la troisième. Nous avons également profité de cette occasion pour corriger certains contresens et erreurs typographiques.

Ce travail, toujours d'actualité, constitue le soubassement théorique de nos analyses factuelles et est une réexposition essentielle des catégories de l'analyse de Marx envisageant la globalité de l'histoire du MPC pour tracer les traits caractéristiques de son plein développement actuel ; le mode de production spécifiquement capitaliste.

INTRODUCTION.

Ce travail a pour but de mettre en évidence les catégories de l'économie politique correspondant au mouvement de prise de possession/modification de la reproduction humaine par le capital : soumission formelle du travail au capital (domination de l'extorsion de plus-value absolue) ; soumission réelle du travail au capital (domination de l'extorsion de plus-value relative).

Si l'existence d'un surproduit social est la condition nécessaire des modes de production fondés sur l'opposition des classes, chacun d'eux se distingue des autres dans sa façon de se l'approprier. Cela suivant la forme assumée par la division sociale du travail, c'est-à-dire selon la

façon où les rapports de production gouvernent les forces productives.

Ainsi dans le mode de production fondé sur l'esclavage, le patron d'esclaves s'approprie le producteur tout entier pour s'emparer du fruit de son travail. Dans le mode de production fondé sur le servage, le producteur est indissociablement lié à la terre qu'il travaille ; il fait partie, au même titre que la semence et la charrue, des conditions de la production. Dans le MPC, le producteur, libre de sa personne, vend sa force de travail au possesseur des moyens de production et reçoit en échange l'équivalent monétaire de la valeur de sa force de travail. De plus, et surtout, le MP spécifiquement

C se distingue des modes pré-capitalistes par la façon de produire le produit et le surproduit social. Il s'empare, en effet, du procès de travail dont il a hérité et le bouleverse sans cesse. L'analyse du procès de travail permet donc de déceler cette spécificité et fournit le matériau pour éclairer le degré de maturation de la structure sociale capitaliste y compris dans ses expressions politiques.

Maturation, bien évidemment, du point de vue de l'éclatement du conflit entre forces productives et rapports sociaux de production dont la forme phénoménale est la crise de surproduction.

Définir des catégories signifie savoir les repérer à l'œuvre dans le mouvement réel dont elles constituent les formes intelligibles. «Modalités de l'exploitation capitaliste» ne peut que renvoyer, pour cette raison, à d'autres travaux -dont il constitue le matériel préparatoire- plus spécifique, mettant en évidence l'existence d'aires géopolitiques homogènes par leur composition de capital, les mouvements de ses formes fonctionnelles, leur composition de classe et donc les formes et les rythmes prévisibles de la lutte des classes à l'intérieur d'elles.

Ce travail fournit la typologie du développement du MPC, il en fixe les étapes et en définit l'achèvement. Il ne fournit pas, par contre, le déroulement de ce processus dans les spécificités temporelles propres à chaque section du capital social.

Ainsi les deux formes de soumission du travail au capital recouvrent entièrement l'histoire du MPC et il n'est nul besoin de sortir du chapeau une troisième phase de son développement, mais il reste à dévoiler toute connexion particulière des deux formes d'extorsion de la plus-value, connexion particulière déterminée par la rotation du capital fixe, par les cycles des luttes ouvrières et par les relations entre les trois formes de fonction du capital industriel (capital productif, capital commercial et capital financier).

En effet, une composition organique donnée du capital implique, afin que l'accumulation se poursuive, une taille minimum du capital avancé et un taux de productivité du travail adéquat à la valeur du capital fixe qui doit être transférée le plus rapidement possible dans les marchandises produites et partagée entre le plus grand nombre

d'entre elles pour ne pas alourdir leur coût de production.

Cela signifie qu'à l'intérieur d'une même branche de production pendant la soumission formelle, de toutes les branches pendant la soumission réelle, chaque capitaliste individuel doit investir et immobiliser toujours plus d'argent en capital fixe. Cela signifie que le transfert de la valeur du capital fixe aux marchandises produites doit pouvoir se faire sans interruption, surtout quand le renouvellement ou l'extension de ce dernier viennent d'avoir lieu. D'ici vient le besoin de paix sociale et de surtravail, d'intensifier et de rallonger la journée de travail conjurant le danger qu'un concurrent introduise des machines plus perfectionnées avant l'amortissement de son propre capital fixe.

Face à la lutte ouvrière pour le salaire, le capitaliste individuel se trouve coincé entre ses caisses vides et la nécessité de concéder des augmentations salariales pour que la production reprenne. Entre les deux le marché décidera : en cas de marché favorable la lutte pourra aboutir rapidement, mais plus les prévisions de vente seront pessimistes, plus la résistance patronale sera acharnée et la lutte en passe de perdre.

Une réduction de la durée de la journée de travail sera d'autant plus facilement octroyée que l'augmentation de productivité du travail liée à l'introduction de machines plus performantes permettra une intensification des rythmes de travail.

Le capital est valeur qui se valorise uniquement par la consommation de force de travail. Son unique intérêt est de pouvoir se servir de la valeur d'usage de cette marchandise particulière le plus longtemps possible et au moindre prix pour produire des marchandises qui contiennent le maximum de travail non payé - donc de valeur non payée, en surplus par rapport à la valeur exprimée par le salaire - tout en possédant individuellement la plus petite valeur possible.

Cette plus-value est le produit spécifique de la force de travail des ouvriers employée de façon capitaliste.

Dès qu'il y a séparation des producteurs de leurs moyens de travail, c'est-à-dire dès que le travail est subsumé formellement au capital, le but de la production devient l'extorsion de la plus-value.

Cette dernière est et reste le produit du surtravail que l'ouvrier accomplit après avoir remplacé la valeur représentée par son salaire. Ses changements de forme ne modifient en rien ce fait, il n'y a pas une forme de surtravail moins pénible que l'autre, même si dans le cas de la plus-value absolue le prix du travail baisse absolument, alors que dans le cas de la plus-value relative le prix du travail peut monter.

La soumission formelle du travail au capital précède historiquement la soumission réelle et l'accompagne ensuite. Cela ne signifie pas qu'une forme d'extorsion de la plus-value exclut l'autre mais que des processus différents sont mis en œuvre pour l'obtenir qui comportent des modifications des rapports sociaux. Les formes d'extorsion indiquent la façon dont le capital domine la production, mesurent le degré de création par le capital de sa réalité spécifique, conforme à son concept.

Dans leur lutte pour la conquête de parts de marché, les capitalistes disposent de deux armes : l'introduction de nouvelles machines capables de réduire le coût de production des marchandises en augmentant la productivité du travail et la succion de travail vivant.

Ce sont les circonstances dans lesquelles se déroule cette lutte qui les font opter pour l'une ou pour l'autre arme : le niveau de la demande, le prix du capital monétaire, les mouvements de capitaux entre les différents secteurs de production, l'état des transports, le degré de difficulté pour obtenir matières premières et forces de travail.

La modernisation des machines n'exclut pas la prolongation de la journée de travail. On peut faire travailler plus longtemps des ouvriers à des machines nouvelles pour profiter de l'écart entre son coût de production et le prix de production pour en tirer un surprofit jusqu'à la généralisation de l'emploi des dites machines, provoquant le rééquilibrage du prix de marché autour du prix de production (péréquation du taux de profit entre les branches de la production industrielle).

Mais on peut prolonger la journée de travail parce que de la main d'œuvre bon marché permet de continuer à produire avec les anciennes méthodes au nouveau prix de production. Ou encore on est obligé de la rallonger parce que le capital

monétaire nécessaire pour investir dans les nouvelles machines fait défaut.

En dernier, dans les mauvais moments du cycle économique, moins on produit et plus grande doit être la quantité de plus-value, absolue aussi bien que relative, contenue dans les marchandises mises en vente afin que le capital anticipé puisse être valorisé.

Dans ce contexte la limitation légale de la durée de la journée de travail, sans changer les règles du jeu, oblige les joueurs à miser davantage sur la baisse du coût de production et accélère grandement la course à l'innovation technologique. L'Etat bourgeois, ne pouvant que constater les dégradations de la condition ouvrière, était obligé d'intervenir pour garantir les conditions sociales de l'accumulation du capital contre l'aveuglement de certains patrons occupés à se faire concurrence entre eux à coups de rallonges de la journée de travail.

Il se comporte en capitaliste collectif : il intervient directement dans l'économie de la société civile, dont il est l'émanation politique et juridique, pour la préserver. Ce faisant, il se reconnaît comme tel en tant qu'Etat moderne.

Cela implique que son pouvoir judiciaire/militaire soit suffisamment développé et centralisé pour s'imposer comme volonté collective ; que matériellement son corps de fonctionnaires soit stable et relativement indépendant des classes sociales.

La résistance ouvrière contre l'exploitation produit le même effet que la limitation légale de la durée de la journée de travail : elle accélère l'introduction de machines qui transforment le procès de travail et brisent le pouvoir des ouvriers fondé sur leur savoir-faire, qui remplacent les ouvriers dans leurs mansions.

C'est la fin de la coopération simple, il ne suffit plus de réunir dans un même endroit des travailleurs effectuant la même tâche. On introduit une coopération fondée sur l'exécution simultanée de tâches s'intégrant l'une à l'autre, on jette les bases pour l'augmentation de l'intensité du travail permettant de suppléer à la diminution de la durée de la journée de travail. Sans la limitation de celle-ci on n'aurait pas pu intensifier l'exploitation de la force de travail sans augmenter en même temps le

coût de sa reproduction de manière insupportable pour le capital social.

De ce fait la loi, à l'instar des machines, participe à l'augmentation de la productivité du travail.

Avec la transformation de la manufacture en grande industrie, les producteurs indépendants et les petits capitalistes qui ne peuvent pas augmenter leur capital pour atteindre le seuil critique leur permettant de produire des marchandises sans gaspiller du temps de travail social sont condamnés à disparaître.

Avec la composition de valeur du capital, c'est la composition de classe de la bourgeoisie et du prolétariat qui change, donc leur expression politique respective.

Mais cette révolution de valeur du capital est à son tour le résultat - donc le présumé - de l'extension du marché des marchandises modernes - celles qui contiennent de la plus-value - à d'autres aires géographiques, de la création de nouveaux marchés nationaux à l'intérieur desquels les classes et les demi-classes se réorientent en fonction de leurs intérêts économiques qui ont reçu une forme achevée.

La même révolution de valeur du capital implique l'accélération de sa circulation, aussi bien sous forme d'argent que sous forme de marchandises. D'où la prolifération de couches sociales employées à cet effet : celles qu'on retrouve à présent comme salariés qui ne produisent ni de valeur ni de plus-value mais qui sont indispensables à la réalisation de celle-ci parce qu'ils réduisent les frais de circulation du capital social.

Chaque capitaliste est obligé de traduire la valeur de son capital anticipé avec sa plus-value en une masse toujours croissante de valeurs d'usage. C'est la seule façon pour lui de rester concurrentiel et de pallier, en diminuant la valeur de la force de travail employée pour augmenter le surtravail, à la réglementation de la durée de la journée de travail.

Mais une machine peut être introduite dans le procès de travail uniquement si elle coûte moins chère que les forces de travail qu'elle remplace. Si la valeur de la force de travail diminue - ce qui constitue le fondement de l'extorsion de plus-value relative - la valeur de la machine doit baisser encore plus rapidement ou bien elle doit remplacer

une masse grandissante d'ouvriers. En tout cas, chaque nouvel investissement doit se traduire en valeur partagée par le plus grand nombre possible de machines entraînant une énorme augmentation de la production de valeurs d'usage. Dans ces conditions la diminution de valeur de la force de travail a pu se traduire en augmentation des biens de consommation représentant le salaire. A un point tel que les luttes économiques du prolétariat

se sont heurtées et se heurtent à une avalanche de marchandises et que les organisations de défense des ouvriers ont pu être cooptées par le capital à la gestion d'une partie du salaire - la partie indirecte - et de la plus-value sociale.

L'accélération de la course à l'augmentation de la productivité du travail a nécessité le recours systématique à la science et son intégration à la production (science appliquée au travail = technologie). Intégré à la science, le travail acquiert sa véritable puissance sociale, la véritable puissance sociale du capital qui soumet à sa valorisation les fruits de l'intellect collectif après avoir soumis le travail manuel.

Le capital se manifeste toujours davantage comme une puissance sociale - dont le capitaliste est l'agent - ayant perdu désormais tout rapport proportionnel avec ce que le travail d'un simple individu peut produire.

La soumission de l'intellect social à la valorisation sanctionne en même temps sa séparation de la production directe et des producteurs : le procès de travail décomposé et recomposé scientifiquement échappe entièrement à la compréhension des prolétaires rendant impossible toute tentative de contrôle ouvrier économique et toute perspective de prise pacifique du pouvoir politique.

Dans l'organisation scientifique du travail, l'ouvrier global est productif, produit des fonctions parcellisées de chaque ouvrier individuel. Parmi celles-ci, le savoir devient fonction d'une classe ouvrière supérieure, vendeuse de force de travail intellectuelle, intervenant dans le procès de valorisation aux côtés de la force de travail manuelle.

Voilà ce qui implique et présuppose la différence entre plus-value absolue et plus-value relative.

LES MODALITÉS DE L'EXPLOITATION CAPITALISTE.

« La situation de la classe ouvrière est la base réelle d'où sont issus tous les mouvements sociaux actuels parce qu'elle est en même temps la pointe extrême et la manifestation la plus visible de la misérable situation sociale actuelle. Les communistes ouvriers français et allemands en sont le résultat direct, le fouriérisme, le socialisme anglais ainsi que le communisme de la bourgeoisie allemande cultivée, le résultat indirect. La connaissance des conditions de vie du prolétariat est une nécessité absolue si l'on veut un fondement solide aux théories socialistes aussi bien qu'aux jugements sur leur légitimité, mettre un terme à toutes les divagations et affabulations fantastiques pro et contra. »

(Engels - Préface du 15.3.1845 à «La situation de la classe laborieuse en Angleterre», E.S. p.31)

«J'ai de même utilisé constamment comme synonymes les expressions : «ouvriers» (working men) et prolétaires, classe ouvrière, classe indigente et prolétariat.» (Id. p.33)

Une inépuisable soif de survaleur anime le mouvement du capital et détermine chaque acte capitaliste. L'action classiste du prolétariat, quel que soit son terrain, ne peut pas en faire abstraction. La bataille pour la réduction de la journée de travail, vieille de plusieurs siècles, illustre efficacement les deux aspects décisifs de la réalité du mode de production capitaliste (MPC) : maximisation de l'exploitation par le capital et lutte prolétarienne pour l'abolition du travail salarié constituant la base matérielle de l'exploitation. Le déroulement historique de cette bataille est prévu et décrit avec précision par le programme communiste, notamment dans le premier livre du Capital. Fidèles à la tâche de ne rien changer ou ajouter, nous suivrons dans cette étude la trame que Marx lui-même a parcourue.

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE :

LA JOURNÉE DE TRAVAIL.

Le huitième chapitre de la troisième section - «La survaleur absolue» - du premier Livre s'appelle de façon significative : « La journée de travail ». La clé de voûte de toute la structure réside dans l'affirmation :

«Le capitaliste se réclame de son droit d'acheteur quand il cherche à rendre la journée de travail aussi longue que possible et à faire deux journées de travail en une seule. D'un autre côté, la nature spécifique de la marchandise vendue implique une limitation de sa consommation par l'acheteur, et le travailleur se réclame de son droit de vendeur quand il veut limiter la journée de travail à une grandeur normale déterminée. Il y a donc ici une antinomie, droit contre droit, l'un et l'autre portant le sceau de la loi de l'échange marchand. Entre des droits égaux, c'est la violence qui tranche. Et c'est ainsi que dans l'histoire de la production capitaliste, la réglementation de la journée de travail se présente comme la lutte pour les limites de la journée de travail. Lutte qui oppose le capitaliste global, c'est-à-dire la classe des capitalistes, et le travailleur global, ou la classe ouvrière.»

(Marx - «Le Capital» Livre I, E.S. p.261).

«Les variations de la journée de travail évoluent donc au sein de limites physiques et sociales...»

La limite physique signifie que

«Un homme ne peut dépenser pendant une journée naturelle de 24 heures qu'un quantum déterminé de force vitale.»

La limite morale (ou sociale) est due au fait que

«il faut du temps au travailleur pour satisfaire des besoins intellectuels et sociaux dont la portée et le nombre sont déterminés par l'état général de civilisation.»

(Id. pp.258-259).

La tendance du capitaliste à la fringale de surtravail se manifestant dans son désir effréné de prolonger immodérément la journée de travail est une particularité du MPC. En effet

«... dans l'Antiquité, le surtravail prend des allures atroces là où il s'agit d'obtenir la

valeur d'échange sous sa figure monétaire autonome, dans la production d'or et d'argent. La forme officielle du surtravail est ici le travail forcé jusqu'à ce que mort s'en suive. » (Id. p.262)

N'en déplaise aux apologistes de la bourgeoisie, c'est le capital qui généralise le travail forcé sous forme de travail salarié, fondement de la société bourgeoise. Le temps de travail nécessaire pour la reconstitution de la marchandise force de travail supposé constant, la prolongation du temps de travail constitue la survaleur absolue. Inévitablement, la prolongation, au delà des limites physiques et sociales, de la journée de travail, provoque par réaction de la société civile son dosage afin de limiter l'épuisement précoce de la force de travail disponible.

«Si l'on fait abstraction d'un mouvement ouvrier dont la montée se fait chaque jour plus menaçante, cette limitation du travail de fabrique est dictée par la même nécessité que celle qui répandait le guano sur les champs d'Angleterre. La même cupidité aveugle qui dans un cas avait épuisé la terre avait dans l'autre atteint à sa racine la force vitale de la nation.» (Id. p.267)

Toutes les lois réglementant et limitant la journée de travail sont, donc, des expressions négatives de la même voracité capitaliste ; ce sont des constatations légales d'un rapport de force sociale et de la «sauvegarde» capitaliste de l'énergie vitale de la nation : la classe exploitée. Même les crises au cours desquelles

« ... la production est interrompue et où on ne travaille qu' « à temps partiel »; que durant quelques jours de la semaine, ne changent évidemment rien à cette tendance qui pousse à prolonger la journée de travail. Moins il se fait d'affaires, plus le gain réalisé sur les affaires qui sont faites doit être important. Moins on peut travailler de temps et plus il faut travailler de temps de surtravail» (Id. p.269)

Aucun moment du MPC ne favorise l'atténuation de l'exploitation, et même si la production de marchandises baisse, la soif de survaleur ne diminue pas pour autant puisque la pression reste inchangée pour une extorsion

croissante de survaleur absolue. Pour le capital l'ouvrier n'est rien d'autre que du temps de travail personnifié dont le temps disponible est du temps de travail. Même lorsque le capital doit se soumettre aux obstacles sociaux et physiques à la prolongation de la journée de travail, il essaie de les dépasser en permanence. C'est grâce en particulier aux systèmes des relais qu'il dépasse les limites de la journée naturelle (12 heures) jusqu'au cœur de la nuit. Soulignons, en passant, que le travail nocturne se développe à Londres seulement en 1824 et qu'il s'agit donc d'une aggravation des conditions de vie de l'espèce à mettre entièrement sur le compte du MPC. L'avidité dans l'usage de la force de travail provoque inévitablement la diminution de sa durée. La prolongation de la journée de travail implique le dépérissement et l'extinction de la force de travail elle-même. La production capitaliste «rallonge» le temps de production de l'ouvrier - dans un temps donné - à travers la diminution du temps que celui-ci a à vivre.

«Or dans la valeur de la force de travail est incluse la valeur des marchandises requises pour la reproduction du travailleur ou la perpétuation de la classe ouvrière. Si donc la prolongation contre nature de la journée du travail, à laquelle le capital tend nécessairement dans sa pulsion effrénée d'autovalorisation, raccourcit la vie de chaque travailleur en particulier, et par là-même réduit la durée de sa force de travail, il faut remplacer plus rapidement celles qui sont usées, donc faire entrer de plus grands frais d'usure dans la reproduction de la force de travail, tout comme la part de valeur d'une machine qui doit être reproduite chaque jour, est d'autant plus grande qu'elle s'use plus vite. Il semble donc que dans son propre intérêt le capital soit astreint à établir une journée de travail normale.»

(Id. p.297)

«Le capital n'a donc aucun scrupule s'agissant de la santé et de l'espérance de vie de l'ouvrier, s'il n'y est pas contraint par la société.»

(Id. p.301).

Le coût de reproduction de la marchandise force de travail diminue relativement si elle s'use dans un laps de temps plus grand. Cette cause, unie à la lutte «de la société» pour la réduction de la journée de travail, a produit la «concession» capitaliste de la journée de 12, 10, 8 et prochainement 7 heures. S'y ajoutent aussi des raisons contingentes comme celle indiquée par Marx dans l'additif à la note 114 de la page 302 :

«Le prix élevé du coton, à une époque d'activité fébrile avait incité les propriétaires des tissages de Blackburn à réduire d'un commun accord le temps de travail dans les fabriques pendant une période déterminée dont le terme était échu aux environs de la fin novembre (1871). Pendant ce temps, les fabricants plus riches, ceux qui font à la fois de la filature et du tissage, mirent à profit le ralentissement de la production pour étendre leurs propres affaires et faire de gros profits au dépens des petits fabricants. Ces derniers, dans leur malheur, se tournèrent alors vers les ouvriers de fabrique, les incitèrent à mener sérieusement l'agitation pour la journée de 9 heures et leur promirent à cette fin leur participation financière !»

Le capital oppose à l'inéluctable réduction de la journée de travail des mécanismes tendant à l'atténuer :

- * une réduction générale des salaires en proportion encourageant le travail en heures supplémentaires et la dérogation à la limite légale de la journée de travail
- * le développement du travail de nuit
- * la réduction des pauses-repas
- * l'utilisation du système de relais mettant l'ouvrier à la disposition du capital pendant une journée de travail d'environ 15 heures, par des déplacements continus, des pauses (contrainte à la paresse) et des rappels au travail. L'annualité de l'horaire de travail n'est rien d'autre qu'une réédition moderne du vieux système à relais. Dans le lointain 1850, après une grande agitation ouvrière, l'Acte sur les fabriques complémentaire du 5 Août

« ... mettait fin une fois pour toutes à la pratique du système de relais. » (Id. p.328)

Vous étiez optimiste, Docteur Marx !

Sans anticiper sur la suite du développement, on peut déduire ce qui suit des faits historiques, simplement mis bout à bout. Premièrement : c'est dans les industries qui ont été les premières révolutionnées par l'eau, la vapeur et la machinerie, dans ces premières créations du mode de production moderne que sont les filatures du coton, de la laine, du lin et de la soie, que s'est d'abord satisfaite la pulsion du capital à prolonger sans mesure ni scrupule la journée de travail. C'est la transformation du mode de production dans son aspect matériel, et la transformation correspondante des rapports sociaux chez les producteurs, qui a d'abord engendré ces débordements démesurés, puis provoqué par contrecoup, ce contrôle social qui limite régleme et unifie légalement la journée de travail et ses pauses (...), deuxièmement: «(...) *La création d'une journée de travail normale est donc le résultat d'une longue et âpre guerre civile plus ou moins larvée entre la classe capitaliste et la classe ouvrière*».

(Id. pp.333- 334-335)

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE: TAUX ET MASSE DE SURVALEUR.

Après le huitième chapitre, Marx «quitte» la journée de travail pour introduire, dans le neuvième chapitre, les notions de taux et de masse de survaleur nécessaires pour la compréhension de la production de la survaleur relative et de ses liens avec la survaleur absolue - sujet de la quatrième et cinquième section - . Le taux de survaleur est l'expression en valeur du degré d'exploitation obtenu par le rapport entre le surtravail et le travail nécessaire pour la reproduction de la force de travail. En d'autres termes, le taux de survaleur - dans une usine et à un moment donnés - est représenté par la fraction : survaleur moyenne par ouvrier multipliée par le nombre des ouvriers sur capital variable (expression en argent de la valeur de toutes les forces de travail que le capitaliste emploie simultanément. La masse de la survaleur n'est donc rien d'autre que le numérateur du taux de survaleur.

De la même manière, si l'on se réfère au degré d'exploitation, la masse de la survaleur - dans une usine et à un moment donnés - est égale à la valeur d'une force de travail individuelle multipliée par le nombre des ouvriers employés et par le degré d'exploitation. Si enfin, on connaît le taux de survaleur pour une force de travail individuelle, il suffira de le multiplier par le capital variable total pour obtenir la masse de la survaleur.

Trois lois émergent de l'enquête sur les relations entre taux et masse :

1ère loi – « *la masse de survaleur produite est égale à la grandeur du capital variable avancé multiplié par le taux de survaleur, ou encore, elle est déterminée par le rapport composé du nombre de forces de travail exploitées simultanément par le même capitaliste au degré d'exploitation de la force de travail individuelle. (...).* »

2ème loi – « *la limite absolue de la journée de travail moyenne, toujours inférieure par nature à 24 heures, constitue une borne absolue pour le remplacement d'un capital variable amoindri par un taux accentué de survaleur, ou d'un nombre de travailleurs exploités en diminution par un degré d'exploitation plus élevé de la force de travail.* » (Id. pp.340-342).

La très importante deuxième loi est illustrée par un exemple qui vaut la peine d'être reproduit : en supposant une journée de travail de 12 heures par ouvrier, à intensité égale, et que 24 ouvriers employés donnent 1 heure de survaleur chacun pour chaque journée de travail, on aura une masse de survaleur égale à 1 heure x 24 ouvriers, c'est-à-dire 24 heures de survaleur journalière. Si l'on considère le cas de 2 ouvriers pour une journée de travail de 12 heures, même en réduisant au minimum le travail nécessaire, ils ne pourront jamais fournir 24 heures de survaleur par jour. Le simple cas évoqué par Marx est un instrument de démolition de toutes les idéologies successives clamant l'abolition du travail salarié par l'automation dans le cadre du MPC. Seule l'abolition de la valeur et de la survaleur permettra à l'homme de se libérer de la «nécessité» d'effectuer un surtravail croissant,

en forme de valeur, pour assurer la reproduction du capitalisme.

3ème loi – « si l'on suppose donnés le taux de survaleur, ou le degré d'exploitation de la force de travail, et la valeur de la force de travail, ou la grandeur du temps de travail nécessaire, il va de soi que plus le capital variable est grand, plus grande est la masse de valeur et de survaleur produites. Si la limite de la journée de travail est donnée, de même que la limite de sa composante nécessaire, il est manifeste que la masse de valeur et de survaleur qu'un capitaliste individuel produit dépendra exclusivement de la masse de travail qu'il met en mouvement. »

(Id. p.342)

La masse de survaleur est directement proportionnelle au capital variable anticipé. La troisième loi peut s'écrire aussi de la manière suivante :

« ...pour une valeur donnée et un degré d'exploitation de la force de travail de grandeur égale, les masses de valeur et de survaleur produite par différents capitaux sont directement proportionnelles aux grandeurs des composantes variables de ces capitaux, c'est-à-dire aux parties de ceux-ci converties en force de travail vivante. » (Id. p.343)

La source de la nouvelle valeur - ajoutée - c'est la classe prolétarienne !

SOUSSION FORMELLE ET REELLE DU TRAVAIL AU CAPITAL

Jusqu'ici nous avons fait allusion à l'extorsion de survaleur absolue qui caractérise le procès de travail formellement soumis au capital, mais qui ne s'éteint pas dans la phase du procès de travail réellement soumis au capital.

« Si la production de la plus-value absolue correspond à la soumission formelle du travail au capital, celle de plus-value relative correspond à la soumission réelle du travail au capital. (...) Si l'on considère à part chacune des formes de plus-value, absolue et relative, celle de la plus-value absolue précède toujours celle de la plus-value relative. Mais à ces deux formes de plus-value correspondent deux formes distinctes de

soumission du travail au capital ou deux formes distinctes de production capitaliste, dont la première ouvre toujours la voie à la seconde, bien que cette dernière, qui est la plus développée des deux, puisse ensuite constituer à son tour la base pour l'introduction de la première dans de nouvelles branches de production.» (Marx - «Un chapitre inédit du Capital», éd. 10/18, p.201)

Ceci, de façon sommaire, sur les relations déterminées historiquement entre survaleur absolue et relative dont voici les définitions :

« J'appelle soumission formelle du travail au capital la forme qui repose sur la survaleur absolue, parce qu'elle ne se distingue que formellement des modes de production antérieurs sur la base desquels elle surgit spontanément (ou est introduite), soit que le producteur immédiat continue d'être son propre employeur, soit qu'il doive fournir du surtravail à autrui. » (Id. p.202)

Et aussi

« ...le mode de production spécifiquement capitaliste connaît encore d'autres modes d'extorsion de survaleur, mais, sur la base d'un mode de production préexistant, c'est-à-dire un mode donné de la force productive du travail, et du mode de travail correspondant au développement de cette force productive, la survaleur ne peut être extorquée qu'en prolongeant la durée du temps de travail, sous forme de la survaleur absolue. La soumission formelle du travail au capital ne connaît donc que cette seule forme de production de survaleur. » (Id. p.195)

La forme du procès de travail correspondant à la production de la survaleur absolue est la coopération manufacturière, c'est-à-dire l'unification dans le temps et dans l'espace des facteurs humains et instrumentaux de la production précapitaliste précédemment éparpillés.

« ... Il est normal que le capital se soumette le procès de travail tel qu'il existe, c'est-à-dire sur la base des procès de travail développés par les différents modes de production archaïques. Le capital se soumet donc un procès de travail préexistant et déterminé; par

exemple, le travail artisanal ou la petite agriculture paysanne autonome. Les seules transformations que l'on puisse enregistrer dans le procès de travail traditionnel, soumis au commandement du capital, ce sont les conséquences progressives de la soumission, désormais réalisée par le capital, des procès donnés et traditionnels du travail. Le contenu du procès réel de travail et la technique en vigueur ne changent pas non plus du fait que l'intensité et la durée du travail augmentent, et que le travail s'ordonne et se déroule de manière plus suivie sous l'œil intéressé du capitaliste. Ils sont bien plutôt en contraste frappant avec le mode de production spécifiquement capitaliste (travail à une grande échelle, etc.), celui-ci se développant à mesure qu'on augmente la production capitaliste, qui révolutionne progressivement la technique du travail et le mode d'existence réel de l'ensemble du procès de travail en même temps que les rapports entre les divers agents de la production. C'est justement par opposition au mode de production capitaliste pleinement développé que nous appelons soumission formelle du travail au capital, la subordination au capital d'un mode de travail tel qu'il était développé avant que n'ait surgit le rapport capitaliste.» (Id. p.194)

L'apparition du MP spécifiquement C, soumission réelle du travail au capital, est la condition pour l'extorsion de la survaleur relative.

«En se développant, les forces de production de la société, ou forces productives du travail, se socialisent et deviennent directement sociales (collectives), grâce à la coopération, la division du travail au sein de l'atelier, l'emploi du machinisme, et en général, la transformation que subit le procès de production grâce à l'emploi conscient des sciences naturelles, de la mécanique, de la chimie, etc. appliquées à des fins technologiques déterminées, et grâce à tout ce qui se rattache au travail effectué à une grande échelle, etc. (Seul ce travail socialisé est en mesure d'appliquer les produits généraux du développement humain - par exemple les mathématiques - au procès de production immédiat, le développement de ces

sciences étant à son tour déterminé par le niveau atteint par le procès de production matériel.) Tout ce développement de la force productive du travail socialisé, de même que l'application au procès de production immédiat de la science, ce produit général du développement social, s'opposent au travail plus ou moins isolé et dispersé de l'individu particulier et ce, d'autant que tout se présente directement comme force productive du capital, et non comme force productive du travail, que ce soit celle du travailleur isolé, des travailleurs associés dans le procès de production ou même d'une force productive du travail qui s'identifierait au capital. »

(Id. pp.199-200)

« La soumission réelle du travail au capital se développe dans toutes les formes qui produisent de la survaleur relative, à la différence de la survaleur absolue.

La soumission réelle du travail au capital s'accompagne d'une révolution complète (qui se poursuit et se renouvelle constamment) du mode de production de la productivité du travail et des rapports entre capitalistes et ouvriers. La soumission réelle du travail au capital va de pair avec la transformation du procès de production que nous venons de mentionner : développement des forces de la production sociale du travail et grâce au travail à une grande échelle, application de la science et du machinisme à la production immédiate. D'une part le mode de production capitaliste - qui à présent apparaît véritablement comme un mode de production sui generis donne à la production matérielle une forme différente ; d'autre part cette modification de la forme matérielle constitue la base pour le développement des rapports capitalistes, qui exigent donc un niveau déterminé d'évolution des forces productives pour trouver leur forme adéquate. » (Id. pp.218-219)

MP spécifiquement C = coopération à grande échelle (grande industrie) + application de la Science et du machinisme à la production immédiate (formation d'un procès de travail s'appuyant sur une technologie spécifiquement capitaliste).

«C'est comme système articulé de machines de travail qui ne reçoivent leur mouvement que d'un automate central par l'entremise de la machinerie de transmission que l'exploitation mécanisée a sa configuration la plus développée.»

(Marx - «Le Capital» Livre 1, E.S., p.428)

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE : CONCEPT.

Après la nécessaire transition, on arrive à la quatrième section dédiée à la production de la survalueur relative. Son premier chapitre, le dixième, a pour titre : «Concept de la survalueur relative». Si l'on suppose la journée de travail constante, la survalueur relative est la diminution du travail nécessaire, donc l'accroissement du surtravail. On peut obtenir, de façon épisodique, une diminution du travail nécessaire par la compression du salaire de l'ouvrier au-dessous de la valeur de sa force de travail.

« Malgré le rôle important que joue cette méthode dans le mouvement réel du salaire, elle est ici exclue par notre hypothèse que les marchandises, donc aussi la force de travail, sont achetées et vendues à leur entière valeur. Ceci une fois supposé, il n'est pas possible que le temps de travail nécessaire à la production de la force de travail ou à la reproduction de sa valeur diminue du fait d'une baisse du salaire du travailleur au-dessous de la valeur de sa force de travail ; cela n'est possible que si cette valeur elle-même baisse. Pour une longueur donnée de la journée de travail, l'allongement du surtravail doit nécessairement découler du raccourcissement du temps de travail nécessaire et non, à l'inverse, le raccourcissement du travail nécessaire du rallongement du surtravail. » (id. p.353).

Or, le raccourcissement du temps de travail nécessaire à la reproduction de la valeur de la force de travail est possible Si l'on accroît la force productive du travail. Cela grâce à

« ...une modification dans le procès de travail qui fait, que le temps de travail requis socialement pour la production d'une

marchandise est raccourci, et donc qu'un plus petit quantum de travail acquiert la force de produire un plus grand quantum de valeurs d'usage. Donc, alors que dans le cas de la production de survalueur sous la forme considérée jusqu'à présent, le mode de production était supposé donné, il n'est nullement suffisant, pour la production de survalueur par transformation de travail nécessaire en surtravail, que le capital s'empare simplement du procès de travail dans la configuration qu'en lègue l'histoire, ou qu'il a hic et nunc, et se contente d'allonger sa durée. Il faut qu'il bouleverse les conditions techniques et sociales du procès de travail, donc le mode de production proprement dit, afin d'augmenter la force productive du travail, de faire baisser la valeur de la force de travail par cette augmentation de la force productive du travail et de raccourcir ainsi la part de la journée de travail nécessaire à la reproduction de cette valeur. (...)

Pour faire baisser la valeur de la force de travail, il faut que la hausse de la force productive affecte des branches d'industrie dont les produits déterminent la valeur de la force de travail, par conséquent : ou bien appartiennent à la sphère des moyens de subsistance habituels ou bien peuvent les remplacer. (...)

L'accroissement de la force productive et la baisse corrélative du prix des marchandises dans les industries qui fournissent les moyens et matériaux de travail en vue de la production des moyens de subsistance nécessaires font donc baisser aussi la valeur de la force de travail. » (Id.pp.354-355).

La section II de la production capitaliste - moyen de consommation de toutes les classes - fournit des marchandises qui rentrent dans la consommation individuelle de la classe ouvrière. L'accroissement de la force productive, qui se répercute sur les parties variable ou constante d'une portion du capital employé dans la section II, diminue la valeur de la force de travail sociale employée dans la production globale, y compris dans celle de la section I (dite des moyens de production). A travers l'usage de la force de travail intensifié par l'élévation de la force productive, le

capitaliste obtient deux avantages étroitement liés. Diminution de la valeur des marchandises, y compris la marchandise productrice de nouvelle valeur, la force de travail de l'ouvrier.

La baisse de la valeur de la force de travail – à journée de travail constante - augmente d'autant la survalueur relative. Le taux général de survalueur s'accroîtra.

En résumant :

« La valeur des marchandises est inversement proportionnelle à la force productive du travail. (...). Inversement, la survalueur relative est directement proportionnelle à la force productive du travail. (...) »

La valeur absolue de la marchandise est en fait indifférente au capitaliste qui la produit. Seule l'intéresse la survalueur contenue en elle et réalisable dans la vente. » (Id. pp.359-360)

Le capital doit, donc, nécessairement accroître continuellement la force productive du travail.

« L'économie de travail par le développement de la force productive du travail ne vise donc absolument pas, dans la production capitaliste, à raccourcir la journée de travail. Elle ne vise qu'à raccourcir le temps de travail nécessaire à la production d'un quantum déterminé de marchandises. (...) »

Il n'est même pas exclu que sa journée de travail soit dans le même temps allongée (...) »

Le développement de la force productive du travail, au sein de la production capitaliste, vise à raccourcir la partie de la journée de travail où le travailleur doit travailler pour lui-même, mais c'est précisément pour allonger l'autre partie de la journée de travail, celle où il peut travailler gratuitement pour le capitaliste. »

(Id. pp. 360-361).

Voilà enlevé le premier membre de la mystification capitaliste selon laquelle le MPC réduirait progressivement, avec le passage à la soumission réelle, la journée de travail jusqu'à la « libération » de l'ouvrier des chaînes du travail salarié. Marx affirme la coexistence, en même temps dans le même espace, de la survalueur absolue et relative.

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE: COOPERATION.

Dans le chapitre XI : «Coopération», on expose la première cause du développement de la force productive du travail pour le capital.

«Qu'un nombre important d'ouvriers travaillent dans le même temps, dans le même espace (ou si l'on veut, dans le même champ de travail) à la production de la même sorte de marchandise, sous le commandement du même capitaliste, voilà ce qui constitue le point de départ tant historique que conceptuel de la production capitaliste.» (Id. p.362).

L'expression de la coopération, Si l'on se réfère au mode de production en soi, est la manufacture. Elle correspond à la phase de la soumission formelle du travail au capital et se différencie uniquement quantitativement de l'atelier du maître artisan. A ce stade du MPC il y a une modification de la masse de survalueur créée par un capital donné mais cela

« ne change rien en lui-même au taux de survalueur ou au taux d'exploitation de la force de travail (...) Et pourtant, à l'intérieur de certaines limites, il se produit une modification. » (Id. pp.362-363).

La modification dont il est question correspond à la première augmentation de la force Productive du travail. Elle consiste dans la Compensation des différences des grandeurs individuelles du travail objectivé dans la valeur. La comparaison du travail des individus est mise en œuvre par la concentration planifiée dans un même espace et pendant un même temps des forces de travail nécessaires pour une production de valeur déterminée. Ainsi

« ...il est clair en tout cas que la journée de travail globale d'un plus grand nombre de travailleurs employés en même temps, divisée par le nombre de travailleurs, fait une journée de travail moyenne. (...) »

Même quand le mode de travail reste identique, l'emploi simultané d'un nombre important de travailleurs entraîne une révolution dans les conditions matérielles du procès de travail (..) Des moyens de

production usés collectivement transmettent à chaque produit singulier une plus petite portion de valeur, d'une part parce que la valeur globale qu'ils transmettent se répartit en même temps sur une plus grande masse de produit, d'autre part parce qu'en comparaison avec les moyens de production isolés, ils entrent dans le procès de production avec une valeur certes plus grande dans l'absolu, mais relativement moindre si l'on considère leur champ d'action. Une portion de la valeur du capital constant se trouve ainsi abaissée, et donc aussi, proportionnellement à sa grandeur, la valeur globale de la marchandise. (...) Cette économie dans l'emploi des moyens de production provient uniquement du caractère collectif de leur consommation dans le procès de travail d'un grand nombre. »

(Id. PP.363-364-365)

L'emploi social des moyens de travail correspond à un procès de travail qui n'est pas encore social, étant l'addition de modes de travail individuels.

« En tout état de cause, on doit considérer l'économie des moyens de production sous un double point de vue. D'une part, dans la mesure où elle diminue le prix des marchandises et par là même fait baisser la valeur de la force de travail. D'autre part, dans la mesure où elle transforme le rapport de la survaleur au capital avancé, c'est-à-dire au total-valeur de ses composants constants ou variables. (...) »

Cette forme de travail où un grand nombre de travailleurs travaillent de façon planifiée, les uns à côté des autres ou les uns avec les autres dans le même procès de production, ou dans des procès de production différents mais reliés les uns aux autres, s'appelle la coopération. »

(Id. p.366)

La force productive dégagée - force de masse - sera nécessairement supérieure à la somme mécanique des forces productives des travailleurs individuels. La coopération est une force productive intensifiée. L'élan d'émulation des producteurs est un effet «bénéfique» ultérieur de la coopération puisque le contact

social augmente le rendement individuel. En outre, la coopération simple, c'est-à-dire l'accomplissement coordonné de la même opération ou d'opérations du même genre, fait en sorte que l'objet de travail parcourt le même espace en un temps inférieur. La coopération complexe, c'est-à-dire l'accomplissement coordonné de différentes opérations, permet de développer encore davantage la force productive en réduisant ainsi le temps de travail nécessaire pour fabriquer le produit global. Sur la base d'un procès de travail complexe, où de différentes parties du produit séparées dans l'espace mûrissent en même temps, le capital peut supporter beaucoup mieux les moments critiques de la production.

« Dans de nombreuses branches de production, il y a des moments critiques, c'est-à-dire des périodes déterminées par la nature du procès de travail lui-même, pendant lesquels on doit atteindre des résultats de travail précis. »

[Tondre un troupeau de moutons, faucher et engranger du blé]. (...) »

Comparé à une somme d'égale grandeur de journées de travail individuelles isolées, la journée de travail combinée produit de plus grandes masses de valeur d'échange et diminue ainsi le temps de travail nécessaire à la production d'un effet utile déterminé. Que, dans le cas donné, elle détienne cette force productive accrue parce qu'elle accroît les potentialités mécaniques du travail ou parce qu'elle étend sa sphère d'action dans l'espace, ou qu'elle rétrécit le champ spatial de production proportionnellement à l'échelle de la production, ou qu'au moment critique elle libère beaucoup de travail en peu de temps, ou qu'elle attise l'esprit de compétition des individus et tende leurs esprits viraux ou qu'elle marque les opérations analogues d'un grand nombre de travailleurs du sceau de la continuité et de la diversité, ou qu'elle exécute différentes opérations en même temps ou qu'elle rentabilise les moyens de production grâce à leur usage collectif, ou qu'elle confère au travail individuel le caractère de travail social moyen, quel que soit le facteur, la force productive spécifique de la journée de travail combinée est force productive sociale du

travail ou force productive du travail social. » (Id. p.370).

L'ouvrier individuel devient ouvrier partiel étranger au cadre productif général. Il se configure comme une partie de l'ensemble des ouvriers formant l'ouvrier social, c'est-à-dire la force productive du capital arrivée à sa maturité avec la soumission réelle. L'échelle de la coopération est directement proportionnelle à la taille du capital individuel, constant et variable. Le procès de travail peut se modeler à l'image du capital grâce à un accroissement de la coopération mais seulement en présence d'une grandeur minimale établie pour chaque capital individuel. Historiquement le capital, même si sa grandeur est encore réduite, permet la soustraction du capitaliste au travail manuel (soumission formelle). Au fur et à mesure que le capital, s'autovalorisant par l'élargissement de l'extorsion de survaleur, peut intensifier le procès de travail à travers la coopération, ce dernier se transforme en acquérant une physionomie conforme à l'être du capital (soumission réelle). La socialisation du mode de travail est l'expression de la coopération grandissante. Mais il s'agit d'une socialisation capitaliste - produit et fonction de l'exploitation - dirigée despotiquement par le commandement autoritaire du capital, toujours plus absolu et articulé en une vaste rangée de surveillants et toujours moins justifiée « naturellement » par le contenu de la production : la valeur d'usage. La coopération est l'expression, dans son contenu, de la concentration des efforts d'un certain nombre de travailleurs et, dans sa forme, des modes de production successifs. Les sociétés précapitalistes - depuis celle fondée sur la propriété commune des conditions de la production jusqu'à la féodalité, fondée sur le servage, en passant par la division du travail de l'esclavage - ont connu la coopération et son élargissement progressif mais elle était appliquée de façon sporadique et limitée.

« Face à ces deux dernières formes [l'économie paysanne et l'artisanat indépendant], la coopération capitaliste n'apparaît pas comme une forme historique particulière de la coopération, mais c'est la

coopération elle-même qui apparaît comme une forme historique propre au procès de production capitaliste, que lui donne sa spécificité historique. » (Id. p.376)

La socialisation du procès de travail dans son ensemble est une exclusivité du MPC ; ici la coopération n'est plus confinée dans des secteurs particuliers de la production.

« La coopération demeure la forme fondamentale du mode de production capitaliste, bien que sa figure simple y apparaisse elle-même comme une forme particulière à côté des formes plus développées. » (Id.p.377)

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE: DIVISION DU TRAVAIL ET MANUFACTURE.

Le contenu du chapitre XII est la manufacture : la forme de la coopération capitaliste adéquate à la soumission formelle. Le chapitre XIII est consacré à la grande industrie : la forme de la coopération capitaliste dans la soumission réelle.

« La coopération fondée sur la division du travail se donne sa figure classique dans la manufacture. Elle prédomine comme forme caractéristique du procès de production capitaliste pendant la période manufacturière proprement dite, qui dure en gros du milieu du XVIème siècle jusqu'au dernier tiers du XVIIIème. » (Id. p.378).

A l'origine, la manufacture se présente comme une combinaison de métiers différents et autonomes, ou bien comme emploi simultané de plusieurs travailleurs exécutant la même tâche. On est encore dans le domaine de la coopération simple. Au moment où la division accidentelle du travail se répète, elle se cristallise en division du travail systématique. Mais dans ses deux étapes la manufacture est un mécanisme de production dont les organes sont des hommes et où la production reste artisanale, fondée sur le métier et avec une base technique restreinte. La manufacture est une espèce particulière de coopération même si pendant la période de sa domination la

coopération devient pleinement capitaliste et complexe.

Du point de vue du procès de travail, on définira la manufacture : ouvrier global combiné (ouvriers partiels unilatéraux coordonnés) plus instrumentation différenciée et spécialisée. L'ouvrier partiel formé dans la manufacture accroît son adresse dans l'exécution de la tâche préfixée et particulière qu'on lui a assignée. La cristallisation des opérations les rend automatiques, en réduisant le temps nécessaire pour les accomplir. Les pores de la journée de travail du vieil artisan - dus à la nécessité d'interrompre une opération pour entreprendre la suivante - se bouchent au fur et à mesure que la tâche se simplifie favorisant une croissante spécialisation des machines employées. Du point de vue du procès de valorisation le déroulement historique de la manufacture provoque :

1. Une dépense accrue de la force de travail dans un temps donné, donc un accroissement de l'intensité du travail.
2. Une diminution de la consommation improductive de force de travail avec une augmentation parallèle de la productivité. Soulignons le fait que déjà pendant la manufacture se développe l'extorsion de survalueur relative par le biais d'un accroissement de l'intensité et de la productivité du travail dû à la répétition continue de l'opération spécifique de l'ouvrier partiel. Les deux formes fondamentales de la manufacture sont l'hétérogène et l'organique.

« La manufacture est articulée selon deux formes fondamentales qui se mêlent certes occasionnellement, mais qui constituent deux types essentiellement différents, et qui jouent notamment un rôle extrêmement différent, ultérieurement, au moment de la transformation de la manufacture en grande industrie mécanisée. Ce double caractère naît de la nature de l'ouvrage manufacturé proprement dit. Ou bien celui-ci est constitué par simple assemblage mécanique de produits partiels autonomes [forme hétérogène], ou bien il doit sa configuration finale à une suite de procès et de manipulations liées les unes avec les autres. » (Id. pp.384-385)

Le premier type est la forme primitive de la manufacture. Le rapport entre le produit achevé et ses différents éléments laisse au hasard la combinaison des ouvriers partiels dans la même fabrique.

« Le deuxième type de manufacture, qui est en même temps sa forme accomplie, produit des ouvrages qui parcourent des phases de développement liées les unes aux autres, une suite de procès graduels... » (Id. p.386)

Dans le deuxième type

« De leur postposition chronologique, les différentes phases du procès sont passées à une juxtaposition spatiale. D'où une livraison de davantage de marchandises finies dans le même laps de temps. » (Id. p.388)

Dans le premier type, au contraire, la conduction combinée de type manufacturière est avantageuse uniquement dans des situations exceptionnelles.

L'unicité dans la production dans la fabrique organique impose une quantification précise et pondérée des temps des différentes séquences du procès de travail. Les travaux particuliers commencent à dépendre directement l'un de l'autre.

« Il est clair que cette interdépendance immédiate des travaux, donc des travailleurs, contraint chacun en particulier à n'utiliser que le temps nécessaire à sa fonction, ce qui crée une toute autre continuité, uniformité et régularité, un tout autre ordre et notamment une toute autre intensité du travail par rapport à l'artisanat indépendant ou même à la coopération simple. » (Id.p.388).

« La période manufacturière, qui bientôt énonce comme principe conscient la diminution du temps de travail nécessaire à la production des marchandises, développe aussi, sporadiquement, l'emploi des machines, en particulier pour certains procès initiaux simples qui doivent être exécutés de façon massive et avec une grande dépense de force. » (Id. p.391).

Mais

« La machinerie spécifique de la période manufacturière demeure le travailleur global

lui-même, constitué par la combinaison d'un grand nombre de travailleurs partiels. » (Id. p.392).

Quand la productivité augmente, c'est grâce à la «machinerie» humaine.

« L'habitude d'une fonction unilatérale le transforme [l'ouvrier] en organe de celle-ci agissant avec une sûreté naturelle, tandis que la connexion du mécanisme global le contraint à fonctionner avec la régularité d'une pièce de machine. (...) »

Ainsi, la manufacture produit, dans chaque métier dont elle se saisit, une classe d'ouvriers dits non qualifiés qui étaient rigoureusement exclus de l'industrie artisanale des métiers. » (Id. pp.393-394).

Aux côtés d'une masse grandissante de non qualifiés, il existe une quantité encore importante - étant donné la nature du procès de travail - d'exécuteurs qualifiés de fonctions complexes et élevées. C'est la formation d'une hiérarchie des forces de travail.

« Pour ces derniers [les non qualifiés], les frais d'apprentissage sont totalement supprimés, pour les premiers [les qualifiés], ils diminuent par rapport à ceux de l'artisan, par suite de la simplification de la fonction. (...) »

La relative dévalorisation de la force de travail qui naît de la disparition ou de la diminution des frais d'apprentissage implique immédiatement une valorisation plus élevée du capital, car tout ce qui diminue le temps nécessaire à la reproduction de la force de travail élargit le domaine du surtravail. (...) »

Nous avons examinés dans un premier temps l'origine de la manufacture, puis ces éléments simples, le travailleur partiel et son outil, enfin son mécanisme global. Nous allons aborder maintenant, brièvement, le rapport entre la division manufacturière du travail et la division sociale du travail, qui est la base universelle de toute production marchande. » (Id. pp.394-395)

La première division sociale du travail s'opère spontanément dans la famille et dans la tribu suivant des paramètres purement physiologiques. Elle se complique avec

l'échange de produits comme marchandises entre familles et tribus.

« Là où c'est la division physiologique du travail qui constitue le point de départ, ce sont les différents organes particuliers d'une totalité immédiatement cohérente qui se séparent les uns des autres, se dissocient - l'échange de marchandises avec des communautés étrangères donnant l'impulsion principale à ce processus de dissociation - et s'autonomisent jusqu'au point où la liaison entre les différents travaux se fait par la médiation de l'échange marchand des produits. Dans le premier cas, il s'agit de désautonomisation de gens qui auparavant étaient autonomes, dans le deuxième cas, d'autonomisation de gens qui auparavant ne l'étaient pas. » (Id. p.396).

Le mouvement d'autonomisation de la valeur subjugue, au début, les communautés primitives à sa propre loi. Ensuite, avec l'instauration du royaume de l'échange et des marchandises, elle fournit la base de l'indépendance réciproque des molécules de la société. Dialectiquement, la destruction de la valeur permettra la réunification de la communauté humaine libérée définitivement de la dépendance vis-à-vis de la marchandise.

« Le fondement de toute division du travail évoluée, médiatisée par l'échange des marchandises, est la séparation entre la ville et la campagne. On peut dire que toute l'histoire économique de la société se résume dans le mouvement de cette opposition. (...) De même que la condition matérielle de la division du travail au sein de la manufacture est la présence d'un certain nombre de travailleurs employés simultanément, de même la division de travail au sein de la société a pour condition une population importante et dense (...) [et aussi] des moyens de communication développés. (...) Etant donné que la production et la circulation des marchandises sont la condition générale du mode de production capitaliste, la division manufacturière du travail requiert que la division sociale du travail ait déjà mûri jusqu'à un certain degré de développement. Inversement, la division manufacturière du

travail développe et multiplie en retour la division sociale du travail. » (Id. pp.396-397).

« La division sociale du travail est médiatisée par l'achat et la vente des produits des différentes branches de travail. »

(Id. pp.399-400).

Comme une toile d'araignée le MPC s'étend, depuis la division manufacturière du travail, en occupant tous les interstices de la société, en approfondissant et en remodelant la répartition sociale du travail. La relation entre manufacture et société se fonde aussi sur leur antagonisme.

« La division manufacturière du travail suppose la concentration des moyens de production entre les mains d'un capitaliste, et la division sociale du travail suppose le partage des moyens de production entre de nombreux producteurs de marchandises, indépendants les uns des autres. » (Id. p.400).

L'entreprise individuelle produit suivant un plan et sous l'autorité inconditionnée du capitaliste. A l'extérieur de l'unité de production, dans la société, l'équilibre est obtenu à posteriori, à travers le choc sur le marché des valeurs fabriquées par les différents capitaux individuels concurrents.

« ... l'anarchie de la division sociale et le despotisme de la division manufacturière du travail sont la condition l'un de l'autre dans la société du mode de production capitaliste... »

(Id. p.401)

L'opposition entre anarchie sociale et despotisme d'entreprise est exacerbée dans la société du capital. Elle était inconnue ou atténuée dans les sociétés pré-capitalistes ; elle sera éliminée dès que le MPC s'écroulera sous les coups de la révolution communiste. Après avoir éclairé les liens entre division manufacturière et division sociale du travail, Marx reprend l'étude du caractère capitaliste de la manufacture. La manufacture et ses lois techniques sont une création spécifique et une expression primordiale du capital. Pendant la période de la manufacture l'expropriation s'accomplit du savoir-faire de l'ouvrier partiel qui désormais produira des marchandises

uniquement s'il est une composante de la manufacture.

« Si, à l'origine, le travailleur vendait sa force de travail au capital parce que lui manquaient les moyens matériels de produire une marchandise, désormais sa force de travail individuelle n'est plus elle-même d'aucun service si elle n'est pas vendue au capital. Elle ne fonctionne plus que dans un système de connexion qui n'existe lui-même qu'après qu'elle a été vendue, dans l'atelier du capitaliste. » (Id. p.406).

L'intelligence et l'adresse professionnelles de l'individu s'évaporent pour se condenser dans le capital contre les producteurs.

« L'un des produits de la division manufacturière du travail est de leur [aux travailleurs partiels] opposer les potentialités spirituelles du procès matériel de production comme une propriété d'autrui et un pouvoir qui les domine. Ce processus de scission commence dans la coopération simple, là où le capitaliste représente face aux travailleurs singuliers l'unité et la volonté du corps de travail social. Il se développe dans la manufacture qui mutile l'ouvrier en en faisant un travailleur partiel. Il s'achève dans la grande industrie qui sépare la science, en tant que potentialité productive autonome, du travail, et la met de force au service du capital. » (Id. pp.406-407).

La force productive quitte l'ouvrier individuel pour se concentrer dans le capital. Dramatiquement, avec l'approfondissement du MPC, la diminution intellectuelle de l'ouvrier se mélange avec son affaiblissement physique. La pathologie industrielle naît à la racine de la vie de l'individu.

« En tant que forme spécifiquement capitaliste du procès social de production – et, sur les bases préexistantes, elle ne pouvait pas se développer autrement que sous la forme capitaliste - elle [la division manufacturière du travail] n'est qu'une méthode particulière pour produire de la survalueur ou pour élever au dépens des travailleurs cette autovalorisation du capital qu'on appelle encore richesse sociale, Wealth of Nations, etc. Non seulement elle développe la force

productive sociale du travail en faveur du capitaliste, et non du travailleur, mais elle le fait en mutilant le travailleur individuel. Elle produit de nouvelles conditions de domination du capital sur le travail. Ainsi donc, si elle apparaît d'une part comme un progrès historique et un moment nécessaire dans le développement de la formation économique de la société, elle apparaît d'autre part comme un moyen d'exploitation raffiné et civilisée. » (Id. p.410).

Pour Marx déjà dans la période de la manufacture le capital poursuit l'extorsion de la survalueur relative sur la base d'une force productive accrue du travail social. Mais cette extorsion se heurte à des obstacles dont le plus grand est la résistance des ouvriers qualifiés, mâles et adultes. Ils s'opposent à la dévalorisation de la marchandise force de travail en s'appuyant au fait que

« ...il faut toujours un temps d'apprentissage assez long pour les travaux de détail plus difficiles, et même là où il est superflu, les ouvriers le préservent jalousement. » (Id. p.414)

Pour en briser l'insubordination, le patron emploie dans la fabrique des forces de travail plus faibles, comme les femmes et les enfants. Le deuxième obstacle est la base technique artisanale et domestique rurale où se greffe la manufacture : à un certain moment elle devient trop étroite pour satisfaire le besoin de valorisation qu'elle-même alimente.

« La production capitaliste ne peut pas se stabiliser, il lui faut s'accroître et se développer, sinon elle est condamnée à périr. » (Engels - Préface de 1892 à «La situation de la classe laborieuse en Angleterre», ES. p. 397)

Animée et poussée par l'être du capital, la manufacture contient le dépassement de la base technique et domestique rurale : la réalisation des instruments de travail, d'appareils mécaniques complexes.

« C'est ce produit de la division manufacturière du travail qui a produit à son tour : les machines. Celles-ci abolissent l'activité artisanale en tant que principe régulateur de la production sociale. Ainsi,

d'une part, se trouve éliminée la base technique de l'annexion à vie du travailleur à une fonction partielle. Mais d'autre part les bornes, que ce même principe imposait encore à la domination du capital. sont renversées à leur tour. »

(Marx – Le Capital Livre I, ES. p.415).

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE : MACHINERIE ET GRANDE INDUSTRIE

La clé du dépassement du procès de travail de la manufacture réside dans le développement de la machinerie, objet du XIIIème chapitre.

« Mais telle n'est pas non plus, en aucun cas, la finalité de la machinerie utilisée de manière capitaliste. Semblablement à tout autre type de développement de la force productive du travail, elle est censée rendre les marchandises meilleur marché et raccourcir la partie de la journée de travail dont l'ouvrier a besoin pour lui-même, afin d'allonger l'autre partie de sa journée de travail, celle qui se donne pour rien au capitaliste. Elle est un moyen pour produire de la survalueur. » (Id. p.416)

Le capital est indifférent à la valeur totale de la marchandise, il est attiré exclusivement par la quantité de survalueur extorquée au seul facteur de la production capable de le fournir : la force de travail. Il est possible de réduire le temps de travail nécessaire à la reproduction de la marchandise force de travail en fabriquant les biens qui contribuent à son entretien en moins de temps. Dans ce sens les machines occupent une place décisive : elles permettent de reproduire à moindre coût les marchandises qui rentrent, directement ou indirectement, dans la reconstitution de la force productive de l'ouvrier. Comme la manufacture, la grande industrie contribue à la dévalorisation de la force de travail pour accroître la valorisation du capital, mais il existe entre elles une importante différence :

« Dans la manufacture, le point de départ du bouleversement du mode de production c'est la force de travail, dans la grande industrie c'est le moyen de travail... » (Id. p.416).

Au XVIIIème siècle, le moyen de travail se modifie : l'instrument devient machine.

« Toute machinerie développée se compose de trois parties essentiellement différentes, la machine motrice, le mécanisme de transmission et enfin la machine-outil ou machine de travail. La machine motrice agit comme force d'actionnement du mécanisme entier. (...)Le mécanisme de transmission (...) règle le mouvement, en modifie la forme là où c'est nécessaire, (...) le distribue et le transmet à la machinerie- outil. Ces deux parties du mécanisme n'existent que pour communiquer le mouvement à la machine-outil ; grâce auquel celle-ci s'empare de l'objet de travail et le transforme comme il convient. C'est de cette partie de la machinerie, la machine-outil, qu'est partie la révolution industrielle du XVIIIème siècle. Elle sert toujours et encore de point de départ chaque fois que l'on passe d'une exploitation artisanale ou manufacturière à une exploitation mécanisée. » (Id. p.418).

Le cœur de la révolution industrielle du XVIIIème siècle réside dans la transmission de l'instrument, au sens propre, de l'homme à un mécanisme. Au simple instrument succède, historiquement, une machine. L'homme demeure toujours le premier moteur mais comme conducteur du réel opérateur, comme surveillant et correcteur des erreurs de la machine et, en un premier temps, comme force motrice purement mécanique. Avant la période de la grande industrie.

« Pendant la période manufacturière, et sous forme sporadique, longtemps auparavant, ils [les instruments de travail] tendent partiellement à devenir des machines, mais ils ne révolutionnent pas le mode de production. » (Id.pp.420-421).

Quand un certain degré de maturation des forces productives est atteint, le visage du MPC change profondément en s'appuyant sur la nouvelle potentialité du procès de travail. La base technique inadéquate à la force productive spontanément, naturellement, libérée par la manufacture, provoque un conflit, technique aussi. En parallèle, le mode de production dominant établit la direction des forces productives intensifiées et, par

conséquent, le changement du procès de travail.

« La machine, qui est à la base de la révolution industrielle, remplace l'ouvrier manipulant son outil singulier, par un mécanisme qui opère en une fois avec quantité de ces outils ou d'outils de même espèce, et qui est mû par une seule force d'actionnement, quelle qu'en soit la forme. Nous avons ici la machine, mais seulement comme élément simple de la production mécanique.

C'est seulement après que les outils eurent été transformés d'outils de l'organisme humain en outils d'un appareil mécanique, la machine-outil, que la machine motrice acquit aussi une forme autonome, totalement affranchie des limites de la force humaine. La machine-outil isolée, que nous avons examinée jusqu'à présent, tombe par là même au rang de simple élément de la production mécanisée. Désormais une machine motrice pouvait actionner simultanément de nombreuses machines de travail. La machine motrice croît avec le nombre des machines de travail mises simultanément en mouvement, et le mécanisme de transmission s'agrandit pour devenir un vaste appareil. » (Id. p.424)

Historiquement, le bouleversement du moyen de travail commence par la machine opératrice, pour ensuite impliquer la machine motrice et se refléter sur le mécanisme de transmission. Une complexe machinerie se forme, toujours plus éloignée de l'impulsion humaine directe de par son étendue et le perfectionnement des moyens de travail. Dans la fabrique, c'est-à-dire dans l'atelier fondé sur l'emploi des machines, on rencontre les deux mêmes stades qui caractérisent le développement de la manufacture : coopération simple et coopération complexe. La coopération simple est, dans la période de la grande industrie, l'agglomération de machines opératrices homogènes œuvrant ensemble simultanément au même endroit. Et ce même si les machines opératrices ne sont que la renaissance mécanisée d'un seul instrument artisanal compliqué ou bien la combinaison d'instruments simples différents ayant acquis dans la manufacture un caractère

particulier. Pour que la fabrique existe, une unité technique est nécessaire

« ...en ce sens que ces nombreuses machines de travail identiques reçoivent simultanément et uniformément leur impulsion du battement de cœur du premier moteur commun, qui leur est transmise par le mécanisme de transmission, lequel leur est aussi en partie commun puisqu'il n'est relié à chaque machine-outil prise séparément que par une ramification de connexions particulières. De même que des nombreux outils forment les organes d'une machine de travail, de nombreuses machines de travail ne forment plus maintenant que les organes semblables d'un même mécanisme moteur. » (Id. p.425).

La coopération complexe a lieu, par ailleurs, quand apparaît un système de machines. Il y a un système de machines...

« lorsque l'objet de travail parcourt une série continue de procès différents échelonnés qui sont exécutés par une chaîne de machines-outils différenciées mais qui se complètent les unes les autres. La coopération par division du travail, caractéristique de la manufacture, reparait ici, mais cette fois comme combinaison de machines de travail partiel (...) spécifiées dont chacune forme un organe particulier destiné à une fonction particulière dans le système du mécanisme combiné d'outils. » (Id. pp.425-426).

La division manufacturière du travail pénètre, au début, la grande industrie même s'il existe immédiatement un écart significatif entre les deux pour ce qui concerne le lien ouvrier-moyen de travail.

« Dans la manufacture, les ouvriers doivent, isolément ou en groupe, exécuter chaque procès partiel particulier avec leur outil artisanal. Mais, si le travailleur est approprié au processus, celui-ci est déjà d'avance adapté au travailleur. Ce principe subjectif de la division n'existe pas dans la production mécanisée. Le procès global est analysé ici objectivement, considéré en lui-même, dans ses phases constitutives, et le problème que posent l'exécution de chaque procès partiel et l'interliaison des différents procès partiels est

résolu par l'application technique de la mécanique, de la chimie, etc... » (Id. p.426).

Dans la période de la manufacture, la division capitaliste du travail était calquée sur le travail humain, sur le savoir faire et sur le rythme de travail de l'ouvrier même si le capitaliste tendait continuellement la corde de la durée de la journée de travail. Dans la période de la grande industrie, par contre, la division du travail est une fonction du système des machines et de l'application directe de la science à la production. L'ouvrier trouve face à lui l'organisme productif comme condition matérielle déjà prête de la production. Ici il n'est qu'un attribut dépendant du capital fixé dans les machines et dans leur progression objective indépendante de la volonté humaine. La cristallisation du système des machines contre l'homme touche son sommet avec sa propre automation.

« Dès lors que la machine de travail exécute tous les mouvements nécessaires à la transformation du matériau brut sans le secours de l'homme et ne réclame plus que son assistance éventuelle, nous avons un système de machinerie automatique, capable cependant de constants perfectionnements dans le détail (...).

C'est comme système articulé de machines de travail qui ne reçoivent leur mouvement que d'un automate central par l'entremise de la machinerie de transmission que l'exploitation mécanisée a sa configuration la plus développée. » (Id. pp.427-428).

Ici Marx resserre le cercle mortel de la théorie révolutionnaire sur le capital Avec la prévision de l'automation à l'intérieur de la production capitaliste, la critique communiste du MPC s'accomplit définitivement. Elle est le fossoyeur du capital dans son aspect du passé, du présent et du futur. Contrairement aux affabulations des apologistes de la bourgeoisie, l'exclusion de l'homme du procès de travail n'implique pas l'humanisation du travail mais l'accroissement de la mystification et de l'exploitation.

« Il en va de même avec l'introduction de la vapeur et des machines. L'activité de l'ouvrier s'en trouve facilitée, l'effort musculaire

épargné, et le travail lui-même insignifiant mais suprêmement monotone. Celui-ci ne lui offre aucune possibilité d'activité intellectuelle et cependant il accapare son attention, au point que pour bien accomplir sa tâche, l'ouvrier ne doit penser à rien d'autre. » (Engels - Préface du 15.3.1845 à «La situation de la classe laborieuse en Angleterre», ES. p.166)

« La seule utilité que les machines aient eue pour les travailleurs, c'est qu'elles leur ont montré la nécessité d'une réforme sociale qui fasse travailler les machines non pas contre les ouvriers mais pour eux. » (Id. p.186).

Après l'analyse des mutations techniques de la production, Marx examine les effets de l'introduction des machines sur le procès de valorisation, c'est-à-dire la transmission de la valeur des machines au produit. Les machines - comme tout autre moyen de travail - ne produisent pas de valeur se limitant à ne transmettre qu'une partie de la leur à la marchandise produite.

« Elle [la machine] n'ajoute jamais plus de valeur qu'elle n'en perd en moyenne par son usure. Il y a donc une grande différence entre la machine, comme élément créateur de valeur, et la machine, comme élément créateur de produit. » (Marx - Le Capital Livre I, ES. p.435).

Le volume et la valeur des machines augmentent de façon exorbitante dans la grande industrie : ils renchérissent le produit proportionnellement à leur valeur, mais en mesure inverse à leur usure. Plus le volume des marchandises produites en un temps donné augmente, plus diminue la portion de valeur de la machine transférée dans chaque marchandise et donc, la valeur de cette dernière.

« La différence entre la valeur de la machinerie et la portion de valeur transmise à son produit quotidien étant donné, le degré d'enchérissement du produit par cette portion de valeur dépend d'abord de l'importance du produit, pour ainsi dire de sa surface. » (Id. p.436).

Comme la manufacture, la grande industrie, en incorporant dans le procès de production

d'énormes forces naturelles et les sciences physiques, fournit un «service gratuit» qui accroît la productivité du travail et contribue à la diminution de la valeur individuelle du produit. Dans l'augmentation de l'écart entre usage et usure des machines, la possibilité est comprise de diminuer, dans l'absolu, la valeur individuelle des marchandises même si la partie de celle-ci due au moyen de travail augmente relativement.

« La productivité de la machine se mesure donc au degré dans lequel elle remplace la force de travail humaine. (...) »

Si l'on considère la machinerie exclusivement comme moyen de rendre le produit meilleur marché, la limite de son utilisation réside dans le fait que la production proprement dite de celle-ci coûte un moindre travail que celui que son utilisation permet de remplacer. (...)

...l'utilisation des machines sera pour lui [le capital] limitée par la différence entre la valeur des machines et la valeur de la force de travail qu'elles remplacent. » (Id. pp.439-440-441).

Dans le MPC, l'introduction de machines n'est pas stimulée par la vague nécessité d'accroître la richesse sociale mais par l'augmentation de la survaleur causée par la plus grande productivité du travail se résolvant en une dévalorisation de la force de travail. Le remplacement de la force de travail par des machines n'est pas le fruit d'une volonté capitaliste de soulager les souffrances des ouvriers, mais de la possibilité offerte par les nouveaux moyens de travail de produire la même quantité de biens ou une quantité supérieure, dans le même temps mais avec un nombre inférieur d'ouvriers (ou égal si la production est supérieure). La proportion entre économie de capital variable anticipé et dépense pour leur achat décide de l'adoption de machines plus efficaces. Des équipements modernes ne seraient pas introduits si, par exemple, ils facilitaient l'action de l'ouvrier sans accroître la productivité du travail ou bien en l'accroissant mais avec une survaleur inférieure à l'investissement effectué. La finalité du capital est son autovalorisation à travers la dévalorisation de la marchandise force de travail.

A ce stade Marx - avant d'examiner de près comment du matériel humain est incorporé à l'organisme objectif qu'est la fabrique - analyse certains effets de la révolution du moyen de travail sur l'ouvrier.

La première conséquence est l'appropriation de forces de travail supplémentaires par le capital : le travail des femmes et des enfants.

«Dans la mesure où la machinerie rend superflue la force musculaire, elle devient un moyen d'employer des travailleurs sans grande force musculaire, ou dont le développement corporel n'est pas arrivé à maturité, mais qui ont les membres plus souples. Les premiers mots de l'emploi capitaliste de la machinerie furent donc pour le travail des femmes et des enfants !»

(Id. p.443)

La base technique de la grande industrie est, à présent, suffisamment large pour pouvoir accroître aussi le degré d'exploitation.

Le MPC libère, en s'approfondissant, des masses immenses d'êtres humains depuis les secteurs précapitalistes. Sans distinction d'âge et de sexe, ils sont absorbés progressivement par les ateliers, d'abord, par les fabriques ensuite. La dévalorisation de la force de travail, provoquée par l'exode vers les cathédrales de la production capitaliste, se traduit en une réduction du temps d'apprentissage (la machine accomplissant l'acte de travail complexe) et en une plus grande concurrence entre des ouvriers toujours plus nombreux. En outre, puisque tous les membres, ou presque, de la famille travaillent, l'ouvrier «chef de famille» - mâle et adulte - dont le salaire servait à la reproduction de tout le noyau familial, sera payé pour sa seule reconstitution.

«En jetant les membres de la famille ouvrière sur le marché du travail, la machinerie répartie la valeur de la force de travail de l'homme sur toute sa famille. Elle dévalue par conséquent sa force de travail.» (Id. p.444)

Les machines révolutionnent la médiation formelle du rapport capitaliste, c'est-à-dire le contrat entre l'ouvrier et le capitaliste en qualité de personnes libres.

«Autrefois le travailleur vendait une force de travail, la sienne, dont, en tant que personne formellement libre, il disposait. Il vend maintenant femme et enfant. Il devient marchand d'esclaves.» (Id. p.445)

A travers la nouvelle responsabilité de la vente de la force de travail de ses «subalternes» dans la hiérarchie familiale patriarcale, le despotisme de l'ouvrier «chef de famille» s'accroît. Sous cet angle aussi, le capital crée des obligations ultérieures et renforce la discrimination sexuelle au lieu de libérer l'homme des avatars des sociétés du passé. La réalité actuelle n'a pas démenti la théorie communiste. Le travail des enfants est toujours très diffus, en particulier à la périphérie du monde capitaliste. Le travail féminin s'accroît constamment mais sans libérer la femme du travail ménager et du pouvoir patriarcal.

La dévalorisation de la force de travail, c'est-à-dire son exploitation accrue, est plus que jamais le fondement de l'atrophie morale, de la désolation intellectuelle et de la détérioration physique de la classe ouvrière mondiale.

«Par l'adjonction massive d'une majorité d'enfants et de femmes dans la combinaison du personnel ouvrier, la machinerie brise enfin la résistance que l'ouvrier homme opposait encore dans la manufacture au despotisme du capital.»

(Id. p.452)

La deuxième conséquence est la prolongation de la journée de travail.

«Si la machinerie est le moyen le plus puissant pour accroître la productivité du travail, c'est-à-dire réduire le temps de travail nécessaire à la production d'une marchandise, elle devient, en tant que porteur du capital, et d'abord dans les industries qu'elle affecte directement, le moyen le plus puissant pour prolonger la journée de travail au-delà de toute limite naturelle. D'un côté, elle crée de nouvelles conditions qui permettent au capital de donner libre cours à sa tendance constante et, d'autre part, elle fournit de nouvelles raisons d'aiguiser sa fringale de travail d'autrui.»

(...) En tant que capital, et parce que capital, l'automate a en la personne du capitaliste une

conscience et une volonté, il est par conséquent instinctivement animé du besoin de réduire par la force à son minimum la limite naturelle de la résistance humaine, qui est pourtant élastique.

Cette limite minimale est de toute façon diminuée par l'apparente facilité du travail à la machine et l'élément plus docile et plus souple que constituent les femmes et les enfants.»

(Id. pp.452-453)

Loin d'améliorer la vie et le travail de l'ouvrier, les machines, incarnant la soif de survaleur du capital, poussent au paroxysme l'adaptabilité génétique de l'homme et forge les conditions objectives pour le dépassement des limites naturelles de la journée de travail.

L'élimination des temps morts de la production et l'extension de la journée de travail sont vitales parce que

«Plus sa période [de la machinerie] de fonctionnement est longue, plus la masse de produits sur laquelle se répartit la valeur qu'elle leur ajoute est grande, et plus la portion de valeur qu'elle ajoute à chaque marchandise est petite. Or la période de vie active de la machinerie est apparemment déterminée par la longueur de la journée de travail ou par la durée du procès de travail quotidien, multipliée par le nombre de jours où celui-ci se répète. »

(Id. p.453)

Plus le transfert de valeur de la machine à la marchandise est petit, plus son usure est réduite donc plus sa durée de fonctionnement est longue et plus grands seront la productivité et l'intérêt capitaliste pour son introduction dans le procès de travail. L'usure est fonction du temps d'inactivité de la machine. Si un moyen de travail est moins actif qu'un autre identique, il faudra plus de temps pour l'amortir. D'ici la tendance à réduire les pauses des machines : la journée de travail s'allonge.

«L'usure matérielle de la machine est double. Elle résulte d'un côté de l'utilisation de la machine, de la même façon que des pièces de monnaie s'usent dans leur circulation, mais aussi d'autre part de sa non utilisation, de la

même façon qu'une épée inemployée rouille dans son fourreau. C'est sa consommation par les éléments. Le premier type d'usure est en rapport plus ou moins directe avec l'utilisation de la machine, l'autre, dans une certaine mesure, est en raison inverse de celle-ci.

Mais la machine est également sujette, outre l'usure matérielle, à ce que l'on pourrait appeler l'usure morale. Elle perd de la valeur d'échange dans la mesure où des machines de même construction peuvent être reproduites à meilleur marché, et où de meilleures machines viennent lui faire concurrence. (...) Elle s'en trouve par conséquent plus ou moins dévaluée. Plus la période où sa valeur globale est reproduite est courte, moins le danger de son usure morale est grand ; et plus la journée de travail est longue, plus cette période est courte.» (Id. p.454)

Quand l'introduction de la nouvelle machine n'est pas encore généralisée à la totalité du secteur intéressé, l'impulsion à la prolongation de la journée de travail est très aiguë car une compétition s'engage pour l'acheter meilleur marché. Dans les nouvelles conditions de production,

«Avec le prolongement de la journée de travail, l'échelle de la production s'élargit, cependant que la partie du capital dépensée en machinerie et bâtiments demeure inchangée. Non seulement, donc, la survaleur s'accroît mais les dépenses nécessaires à l'extorsion de celle-ci diminuent. (...)

La machine produit de la survaleur relative, non seulement en dévalorisant directement le force de travail et en la rendant indirectement meilleur marché par la baisse des prix des marchandises qui entrent dans sa reproduction, mais aussi en transformant, dès qu'elle est introduite sporadiquement, le travail employé par le possesseur de machine en travail potentialisé, en élevant la valeur sociale du produit des machines au-dessus de sa valeur individuelle, et en permet tant ainsi au capitaliste de remplacer par une moindre part de valeur du produit quotidien la valeur quotidienne de la force de travail. Pendant cette période de transition, où l'emploi des machines reste une sorte de monopole, les gains sont donc extraordinaires, et le

capitaliste cherche à exploiter le plus radicalement possible «cette première saison d'amour» par la plus grande prolongation possible de la journée de travail. (...)

Avec la généralisation de la machinerie au sein d'une même branche de production, la valeur sociale du produit de la machine descend à sa valeur individuelle en même temps que s'impose la loi qui veut que la survaleur ne provienne pas des forces de travail que le capitaliste a remplacées par la machine, mais à l'inverse des forces de travail qu'il y emploie. »

(Id. pp.455-456)

L'adoption de machines se généralisant, la productivité supérieure du premier utilisateur disparaît et les différents capitaux individuels se retrouvent à un égal taux de survaleur. On revient à la situation où la quantité de survaleur extorquée est directement proportionnelle à la quantité d'ouvriers employés simultanément, puisque la survaleur naît uniquement de la partie variable du capital.

«Le nombre d'ouvriers employés simultanément dépend pour sa part du rapport entre la partie variable du capital et sa partie constante.»

(Id. p.457)

La grande industrie mécanisée étend le surtravail au dépend du travail nécessaire à travers l'augmentation de la force productive du travail. Elle atteint ce résultat seulement en diminuant le nombre d'ouvriers employés par un même capital. Une portion du capital variable est investie en machines, c'est-à-dire en capital constant qui ne produit point de survaleur.

«Il est impossible, par exemple, d'extraire autant de survaleur de deux ouvriers que de 24. Si chacun des 24 ouvriers ne fournit, sur 12 heures, qu'une heure de surtravail, ils fournissent ensemble 24 heures de surtravail, alors que le travail global des deux ouvriers n'est que de 24 heures. Il y a donc dans l'utilisation de la machinerie pour la production de survaleur une contradiction immanente, dans la mesure où, des deux

facteurs de la survaleur que fournit un capital d'une grandeur donnée, elle n'augmente le premier - le taux de survaleur - que parce qu'elle diminue l'autre - le nombre d'ouvriers.»

(Id. p.457)

La contradiction immanente limitée, de façon souterraine, l'installation de nouvelles machines ; mais surtout elle pousse

«... à prolonger la journée de travail avec la pire des violences, de façon à compenser la diminution du nombre proportionnel d'ouvriers exploités, en augmentant non seulement le surtravail relatif, mais aussi le surtravail absolu.» (Id. p.457)

La survaleur relative n'exclut pas nécessairement la survaleur absolue. Les deux formes d'extorsion de la survaleur coexistent et se complètent dans la phase de la soumission réelle du travail au capital - Mp spécifiquement C - même si elles se succèdent historiquement. La survaleur absolue - que les apologistes disaient morte et dépassée - se porte au contraire très bien. Le MPC tend de façon permanente à rallonger la journée de travail, ce quelle que soit la phase de sa domination. Comme Marx affirme dans le troisième livre du Capital :

«La journée de travail prolongée est un produit de l'industrie moderne.»

«Nous avons supposé jusqu'à présent que la journée de travail a des limites données. Pourtant elle n'a, en soi, aucune limite constante. C'est le capital qui constamment s'efforce de l'allonger...» (Marx - «Salaire, prix et plus-value, Gallimard, p.523)

«Si donc l'utilisation capitaliste de la machinerie crée d'un côté de nouvelles raisons très fortes pour un allongement démesuré de la journée de travail et bouleverse la modalité même du travail et le caractère du corps social qui l'effectue, d'une manière qui brise sa résistance à cette tendance, elle produit par ailleurs, en embauchant des couches de la classe ouvrière autrefois inaccessibles au capital et en dégageant des ouvriers supplantés par la machine, une population ouvrière superflue à qui le capital pourra

dicter sa loi. D'où ce phénomène remarquable dans l'histoire de l'industrie moderne : c'est la machine qui fiche en l'air toutes les limites morales et naturelles de la journée de travail. D'où aussi ce paradoxe économique, que le plus puissant moyen de réduction du temps de travail devienne le moyen le plus infailible pour transformer le temps de vie de l'ouvrier et de sa famille en temps de travail disponible pour la valorisation du capital.»

(Marx - « Le Capital » Livre I, E.S., pp.457-458)

La troisième conséquence est l'intensification du travail.

«La prolongation démesurée de la journée de travail que produit la machinerie entre les mains du capital finit par entraîner, comme nous l'avons vu, une réaction de la société menacée dans ses fondements vitaux, réaction qui aboutit elle-même à une limitation de la journée de travail normale, fixée par la loi. Il se développe alors sur cette base un phénomène que nous avons déjà rencontré auparavant et qui prend désormais une importance décisive : l'intensification du travail. (Id. p.459)

L'intensification du travail correspond à la phase de soumission réelle du travail au capital puisqu'elle est rendue possible par le progrès du système mécanisé. La simplification et la répétition des tâches, dans l'industrie mécanisée, poussent spontanément l'ouvrier à travailler plus rapidement. C'est le fondement de la transformation intensive du travail. Jusqu'à un certain point extension et intensité grandissent ensemble, mais

«... on arrive nécessairement à un point nodal où l'extension de la journée de travail et l'intensité du travail sont exclusives l'une de l'autre, si bien que la prolongation de la journée de travail ne demeure supportable qu'avec un moindre degré d'intensité du travail, et inversement un degré d'intensité plus élevé avec un raccourcissement de la journée de travail. » (Id. p.459)

Historiquement, dès que la classe ouvrière bloqua l'extension de la journée de travail

« ... le capital se jette délibérément et de toutes ses forces sur la production de survalueur relative, par le moyen d'un développement accéléré du système des machines. » (Id. p.460)

A la croissance de la force productive du travail provenant de l'introduction des machines s'ajoute

«... une tension accrue de la force de travail et une occupation plus intense des trous dans le temps de travail, c'est-à-dire une condensation du travail, tout cela à un degré que l'on ne peut atteindre que dans le cas d'une journée de travail raccourcie.» (Id. p.460)

En d'autres termes on fournit une quantité de travail supérieure dans l'unité de temps. Si avant 1 heure de travail était égale à elle-même, à présent 1 heure de travail équivaut, par exemple, à 1 heure 30 min. précédente ; la masse de survalueur produite pendant l'heure intensifiée équivaut à celle produite pendant 1 heure et demie.

«Le premier effet de la journée de travail raccourcie repose sur cette loi évidente que l'efficacité de la force de travail est inversement proportionnelle à son temps d'action.»(Id. p.461)

Si les machines permettent de dévaloriser la force de travail, sa valeur peut rester inaltérée si, la journée de travail étant réduite, la consommation de force de travail augmente en mesure correspondant au décrement de valeur provoquée par l'introduction des moyens de travail perfectionnés. Si la réduction de la journée de travail est

«... la condition subjective de la condensation du travail, à savoir la capacité de l'ouvrier à dégager davantage de force dans un temps donné, la machine devient, entre les mains du capitaliste, le moyen objectif qu'il utilise systématiquement pour extorquer davantage de travail dans le même temps. Cela s'effectue de deux façons : par une augmentation de la vitesse des machines et par une extension du volume de machinerie surveillé par un même ouvrier ou du champ de travail de celui-ci.» (Id. p.462)

Les rythmes du travail et la dépendance du système des machines s'accroissent suivant la réduction de la journée de travail et l'approfondissement de la soumission du travail au capital par le progrès technique et la science. L'allègement des conditions de travail, à travers le développement de la force mécanique, s'accouple nécessairement avec l'accroissement des cadences et un investissement nerveux supérieur de la force de travail. Le vieux dicton prolétarien est toujours valable : «Ce que le patron donne d'une main, il le reprend de l'autre».

«Il n'y a pas le moindre doute que la tendance du capital, une fois que la prolongation de la journée de travail lui est définitivement interdite par la loi, à trouver son bien dans une augmentation systématique du degré d'intensité du travail et à transformer toute amélioration de la machinerie en un moyen de plus grande exploitation de la force de travail, le conduira bientôt et nécessairement à un nouveau tournant où une nouvelle diminution des heures de travail deviendra inévitable.» (Id. pp.468-469)

Si le bouleversement des moyens de travail dans le MPC représente une intensité toujours plus grande du travail, inévitablement il comporte aussi un décrétement du temps de travail. Vue sous cet angle, la diminution de la journée de travail ne constitue pas une amélioration de la condition ouvrière - résultat positif de l'innovation technologique et scientifique - mais l'ajustement nécessaire du lien extension/intensité du travail en relation avec la base technique changée de la production.

On peut parler d'amélioration de la condition ouvrière seulement quand la bataille pour la réduction de la journée de travail et la lutte pour la stabilité des rythmes et des mansions sont menées simultanément victorieusement.

Le marchandage autour de la redéfinition du temps de travail hebdomadaire en échange d'une flexibilité des cadences et des tâches ainsi que d'une mobilité accrues, c'est de la politique capitaliste pure et simple qui n'améliore ni ne défend la vie et le cadre de travail de l'ouvrier. D'autre part, parallèlement à la mise en œuvre de la division du travail

dans la fabrique automatisée - la distribution des ouvriers parmi les machines spécialisées - la défense ouvrière, la lutte économique, devient plus difficile, épisodique, avec des résultats éphémères puisque la possibilité du contrôle du procès de travail par les ouvriers a été anéantie.

Dans le sous-chapitre consacré à la fabrique, Marx dissèque le rapport de travail dans la forme la plus mûre de la fabrique capitaliste : la fabrique automatique.

«La hiérarchie des ouvriers spécialisés qui la [la manufacture] caractérise est donc remplacée dans la fabrique automatique par la tendance à l'égalisation, au nivellement des tâches que les auxiliaires affectés à la machinerie ont à exécuter.» (Id. p.471)

Les différences liées au métier sont éliminées et restent uniquement les variations naturelles dues à l'âge et au sexe.

L'extrême articulation entre les groupes de producteurs est réduite à la coopération simple entre ouvriers.

«Le groupe articulé de la manufacture est remplacé par le lien qui unit l'ouvrier principal et quelques auxiliaires. La séparation essentielle s'effectue entre les ouvriers qui sont vraiment employés aux machines-outils (s'y ajoutent quelques ouvriers pour la surveillance ou l'alimentation de la machine motrice) et les simples manœuvres (presque exclusivement des enfants) qui assistent ces ouvriers employés aux machines.»

(...) A côté de ces classe principales prend place un personnel numériquement insignifiant, chargé du contrôle de l'ensemble de la machinerie et de sa réparation constante, ingénieurs, mécaniciens, menuisiers, etc. C'est une classe supérieure d'ouvriers, ayant les uns une formation scientifique, les autres une formation artisanale, et ils se situent hors du cercle des ouvriers de fabrique auxquels ils ne sont qu'agregés. Cette division du travail est purement technique.» (Id. pp.471-472)

L'actualité de ce tableau de la composition technique de la classe ouvrière est entière. Le

développement de la grande industrie le confirme pleinement. La classe ouvrière supérieure se confond souvent avec les couches moyennes salariées dont elle partage le niveau d'instruction et parfois la «richesse» et la «responsabilité» technique.

Les délires modernistes sur le crépuscule ou la mort de la classe ouvrière se fondent sur la contemplation idéologique des «transformations» de la classe moyenne supérieure et des couches moyennes improductives. Nous, au contraire, nous continuons à penser et nous nous efforçons de démontrer que le cœur de la société du capital reste la classe ouvrière de fabrique divisée techniquement en ouvriers qualifiés réellement employés aux machines-outils et en ouvriers simples préposés aux machines.

Dans le rapport ouvrier/machine, l'interchangeabilité des places et des fonctions s'accroît sans qu'il en dérive une interruption du procès de travail.

«Enfin, la rapidité avec laquelle on apprend à travailler sur la machine quand on est jeune élimine également la nécessité de recourir à une classe particulière d'ouvriers pour en faire exclusivement des ouvriers employés aux machines. Quant aux services fournis par les simples manœuvres, ils peuvent dans la fabrique soit être remplacés par des machines, soit, en raison de leur totale simplicité, donner lieu à un changement rapide et constant des personnes chargées de ce dur labeur.»

(Id. pp.472-473)

La précarité générale de l'ouvrier dans le procès de travail complète son absolue dépendance du système de fabrique, donc du capitaliste. En outre les frais nécessaires à la reproduction de l'ouvrier diminuent considérablement.

«Dans la manufacture et dans l'artisanat, l'ouvrier se sert de l'outil, dans la fabrique il sert la machine. Dans le premier cas, c'est de lui que procède le mouvement du moyen de travail ; dans le second, il doit suivre le mouvement du moyen de travail. Dans la manufacture, les ouvriers sont les membres d'un organisme vivant. Dans la fabrique, il existe, indépendamment d'eux, un mécanisme

mort auxquels on les incorpore comme des appendices vivants.(...) Tout en agressant à l'extrême le système nerveux, le travail sur les machines bloque le jeu complexe des muscles et confisque toute liberté d'action du corps et de l'esprit. Même l'allègement du travail se transforme en moyen de torture, dans la mesure où la machine ne libère pas l'ouvrier du travail, mais ôte au travail son contenu.(...)

C'est pendant le procès même de travail que le moyen de travail, du fait de sa transformation en automate, se pose face au travailleur comme capital, comme travail mort qui domine et aspire la force vivante du travail.»

(Id. pp.474-475)

Même techniquement les machines sont l'expression du processus de valorisation du capital. Elles servent à la production de valeurs d'usage seulement dans la mesure où elles permettent une croissante extorsion de survalueur. La science et la technique sont directement incorporées au capital ; elles deviennent science et technique du capital, c'est-à-dire des pouvoirs du capital sur le travail. Les puissances intellectuelles se scindent du travail manuel et s'y opposent comme capital contre le travail.

«La dextérité et la minutie du travailleur sur machine vidé de sa substance en tant qu'individu, disparaissent tel un minuscule accessoire devant la science, devant les énormes forces naturelles et le travail social de masse, dont le système des machines est l'incarnation et qui fondent avec lui la puissance du «maître.»»

(Id. p475)

Science, nature et socialité résumées dans les machines constituent la base matérielle du MP spécifiquement C. La révolution communiste devra briser le système des «machines du patron» pour détruire le pouvoir de celui-ci. Elle doit attaquer la science du capital, la nature du capital et la coopération capitaliste. La révolution politique prolétarienne a une âme sociale.

La fabrique capitaliste crée

«... une véritable discipline militaire qui devient [son] régime général (...) et achève le

développement de ce travail de surveillance (...) achève en même temps la division des ouvriers en travailleurs manuels et en surveillants du travail, en fantassins communs et en sous-officiers d'industrie.» (Id. p.475)

Tout code de fabrique, même s'il apparaît être une atténuation de l'autocratie du patron, n'est que la caricature capitaliste de la régulation sociale du procès de travail

«... devenue nécessaire avec la coopération à grande échelle et l'utilisation de moyens de travail communs, notamment de la machinerie. Le fouet du négrier est remplacé par le cahier de punitions du surveillant.» (Id. p.476)

La démocratie politique formelle de la société civile trouve son propre contenu dans le commandement capitaliste de fabrique.

Dissoudre la communauté illusoire du capital signifie se débarrasser de la démocratie politique et sociale bourgeoise. Le prolétariat constitué en parti communiste se dote du levier dictatorial nécessaire pour transformer le procès de travail à l'image de la communauté humaine du communisme. Le prolétariat, seule classe du MPC capable d'assumer le futur de l'espèce, lutte en permanence contre le rapport capitaliste de production en partant des contradictions incurables engendrées par celui-ci. La lutte ouvrière est née avec le capital comme critique pratique - en acte - du mode de production des marchandises.

Elle distille le programme de la société libérée de la survaleur, le programme communiste, incarné jusqu'à présent sans solution de continuité par le parti communiste dans sa large acception historique.

Suivons maintenant le développement de la lutte entre l'ouvrier et la machine

«La lutte entre le capitaliste et le travailleur salarié commence avec l'existence du rapport capitaliste proprement dit. Elle se déchaîne sans interruption pendant toute la période de la manufacture. Mais c'est seulement depuis l'introduction de la machinerie que l'ouvrier combat le moyen de travail lui-même, le mode d'existence matériel du capital.

Il se révolte contre cette forme déterminée de moyen de production, en tant qu'elle est le fondement matériel du mode de production capitaliste.» (Id. p.479)

La lutte ouvrière permanente contre le capital «change d'adversaire» avec le passage à la soumission réelle du travail au capital. Hier l'affrontement avait lieu contre des hommes représentant le MPC.

Aujourd'hui, la bataille est livrée contre l'usage capitaliste des machines qui constituent l'ossature de la société classiste. L'incapacité de discerner entre le moyen de travail et sa finalité a été historiquement un signe d'immaturation du mouvement ouvrier (Luddisme).

«Il faut du temps et de l'expérience avant que l'ouvrier apprenne à distinguer la machinerie de son utilisation capitaliste, et donc à transférer ses attaques du moyen matériel de production lui-même, à la forme sociale d'exploitation de celui-ci.» (Id. p.481)

La lutte contre la machine est, pour l'ouvrier, une lutte pour sa vie.

«En tant que machine, le moyen devient immédiatement le concurrent de l'ouvrier lui-même. (...)

Dès que le guidage de l'outil échoit à la machine, la valeur d'échange de la force de travail s'éteint en même temps que sa valeur d'usage. Le travailleur devient invendable, comme un papier-monnaie qui n'a plus cours. La partie de la classe ouvrière que la machinerie transforme ainsi en population superflue, c'est-à-dire en population qui n'est plus désormais nécessaire à la valorisation du capital, périt d'une part dans la lutte inégale de la vieille entreprise de type artisanal ou manufacturier contre celle qui utilise les machines, et inonde, d'autre part, toutes les branches d'industrie plus facilement accessibles, submerge le marché du travail et fait tomber, par conséquent, en dessous de sa valeur le prix de la force de travail. (...) La où la machine s'empare progressivement d'un champ de production, elle produit une misère chronique dans la couche de travailleurs qui sont en concurrence avec elle. (...)

La configuration autonome et rendue étrangère à l'ouvrier que le mode de production capitaliste donne d'une façon générale aux conditions de travail et au produit du travail face au travailleur se développe donc avec la machinerie en une opposition parfaite. (...)

Le moyen de travail écrase l'ouvrier.»

(Id. pp.482-483-484)

«Le capital la proclame [la machinerie] bien haut et la manipule tendanciellement comme une puissance ennemie du salarié. Elle devient l'arme de guerre la plus puissante pour écraser les soulèvements ouvriers périodiques, les grèves, etc. déclenchées contre l'autocratie du capital. » (Id. p.488)

La bourgeoisie, au contraire, soutenait la théorie de la compensation par rapport aux ouvriers supplantés par les machines pour en démontrer l'innocuité. Cette théorie soutenait que

«... toute machinerie qui met à l'écart des ouvriers libère toujours en même temps et nécessairement un capital adéquat pour l'emploi de ces mêmes ouvriers. » (Id. p.491)

Cette thèse est soutenue, aujourd'hui aussi, par de nombreux économistes ennemis qui parlent de «modernisation», d'«automation» et de «nouvelle technologie» en promettant infailliblement la pleine occupation et la résorption de la misère. Notre mouvement leur a déjà répondu : le capital anticipé étant déterminé, tout transvasement de capital variable en capital constant lie du capital sous une forme telle qu'il cesse de se transformer en force de travail. Mais, objectent les idéologues zélés du patron pour construire les nouvelles machines il faut davantage d'ouvriers. Notre réponse à cette objection fut, elle aussi tranchante : dans le meilleur de cas la construction des machines emploiera moins de travailleurs que leur utilisation n'en chasse, puisque la part de capital variable remplacée par de nouveaux moyens de travail représente maintenant :

«1) la valeur des moyens de production nécessaires à sa fabrication [de la machinerie], 2) le salaire des mécaniciens qui

la construisent, 3) la survaleur qui revient à leur «maître». En outre, une fois terminée, la machinerie n'a plus besoin, jusqu'à sa mort d'être renouvelée. Pour occuper en permanence le supplément de mécaniciens, il faut donc que les fabricants (...) les uns après les autres, refoulent les ouvriers en mettant des machines à leur place.» (Id. p.492)

Le seul effet de l'introduction de la machinerie, c'est la «libération» de l'ouvrier de ses moyens de subsistance.

«Ceux-ci [les moyens de subsistance] n'existaient donc pas pour eux [les ouvriers] comme capital, mais comme marchandises, et eux-mêmes existaient pour les marchandises non comme salariés mais comme acheteurs.»

(Id. p.493)

Il va de soi que la demande de ces marchandises décroît.

«Une partie du capital qui produisait auparavant les moyens de subsistance nécessaires, est reproduite sous une autre forme.» (Id. p.493)

«... la machinerie ne jette pas des ouvriers sur le pavé uniquement dans la branche de production où elle est introduite mais aussi dans celles où elle n'est pas introduite.» (Id. p.494)

Les ouvriers chassés par les machines peuvent être embauchés ailleurs - par exemple dans la production de machines - mais par le biais de capital additionnel et non pas à travers le capital initial cristallisé en machines dans une plus grande proportion.

En relation au capital global, le capital variable décroît continuellement. La quantité de biens produits demeurant constante, la somme totale du travail employé diminue.

«... la machinerie en soi raccourcit le temps de travail alors qu'elle prolonge la journée de travail dans son utilisation capitaliste, (...) elle soulage le travail alors qu'elle accroît son intensité dans son utilisation capitaliste, (...) elle est en soi une victoire de l'homme sur les forces naturelles, alors que dans son utilisation capitaliste elle asservit l'homme par l'intermédiaire des forces naturelles, (...)

en soi elle augmente la richesse du producteur alors qu'elle l'appauvrit dans son utilisation capitaliste...» (Id. p.495)

L'utilisation capitaliste de la machinerie

« ...accroît la survaleur et en même temps la masse des produits dans lesquels elle est représentée, c'est-à-dire qu'en même temps que la substance que consomment la classe capitaliste et ses annexes, elle accroît ces couches de la société elle-même. Leur richesse croissante et le nombre décroissant à un rythme relativement constant d'ouvriers requis par la production des moyens de subsistance de première nécessité produisent en même temps que de nouveaux besoins de luxe, de nouveaux moyens pour les satisfaire. (...) La production de luxe s'accroît. (...)

Cette augmentation des moyens de production et de subsistance, qui va de pair avec une diminution relative du nombre d'ouvriers, pousse à une extension du travail dans les branches industrielles dont les produits, canaux, docks, tunnels, ponts, etc. ne porteront leurs fruits que dans un avenir plus lointain. (...) Cependant la place qu'ils prennent dans la production globale n'est guère importante, même dans les pays les plus développés. Le nombre d'ouvriers qu'ils emploient croît dans la mesure exacte où est reproduite la nécessité du travail manuel le plus fruste. Parmi les principales industries de cette espèce on peut ranger actuellement [1867] les usines à gaz, le télégraphe, la photographie, la navigation à vapeur et les chemins de fer. (...)

Enfin l'extraordinaire augmentation de la force productive dans les sphères de la grande industrie, accompagnée de cette exploitation accrue en intensité et en extension de la force de travail dans toutes les sphères de la production, permet d'employer de façon improductive une partie de plus en plus grande de la classe ouvrière et de reproduire ainsi, et ce dans des proportions de plus en plus massives, les anciens esclaves domestiques sous le nom de «classe servante», les valets, bonnes, laquais, etc.»

(Id. pp.499-500)

Le produit social du rayonnement des machines dans l'industrie est l'enflamment des couches appendices de la bourgeoisie avec l'expansion de la production de luxe au détriment de celle de moyens de subsistance. Il se vérifie aussi une croissance relativement faible des infrastructures et la multiplication des emplois improductifs. Tous ces caractères, dépités il y a plus d'un siècle par le parti communiste, sont encore massivement présents dans les aires capitalistes «avancées» d'aujourd'hui. Tous, ils gaspillent de la force productive sociale et cimentent autour du MPC d'amples stratifications de la société civile contre la classe exploitée qui, par ailleurs, croît plus lentement que les classes moyennes.

Marx affronte, après l'invalidation de la théorie de la compensation, la répulsion/attraction d'ouvriers que l'industrie mécanisée réalise au fur et à mesure qu'elle se développe. Ce à la lumière de la crise de l'industrie du coton de 1862-1863. Dans le sous-chapitre en question il s'attaque à la thèse selon laquelle

«... même la fabrique fondée au départ sur l'exploitation des machines finit, après une période déterminée de croissance et une «transition» plus ou moins longue, par faire trimer plus d'ouvriers qu'elle n'en a jeté sur le pavé à l'origine. » (Id. p.502)

Marx reconnaît l'augmentation numérique absolue de la classe ouvrière, mais il en repère, en même temps, sa diminution relativement au capital global anticipé. Ensuite il définit les séquences du cycle du capital - activité moyenne, prospérité, surproduction, crise et stagnation - et il affirme que

« L'insécurité et l'instabilité auxquelles l'utilisation des machines soumet l'emploi et par suite les conditions de vie de l'ouvrier, deviennent la norme avec cette alternance des périodes du cycle industriel. A l'exception des temps de prospérité, la lutte la plus violente fait rage entre les capitalistes qui veulent chacun leur part du marché. Cette part est directement proportionnelle au bas prix du produit. Outre la rivalité qui en résulte dans l'emploi des machines améliorées remplaçant la force de travail et de nouvelles méthodes de production, il arrive chaque fois un moment où l'on tente d'obtenir la réduction du prix de

la marchandise en baissant brutalement le salaire en dessous de la valeur de la force de travail.

L'accroissement du nombre des ouvriers de fabrique est donc conditionné par un accroissement proportionnel beaucoup plus rapide du capital global investi dans les fabriques. Mais ce processus s'accomplit dans les limites des périodes de flux et de reflux du cycle industriel. Il est, de plus, sans cesse interrompu par le progrès technique qui tantôt remplace virtuellement des ouvriers, tantôt les refoule effectivement. Ce changement qualitatif dans l'exploitation mécanisée rejette constamment des ouvriers hors de la fabrique ou ferme ses portes au flot des nouvelles recrues, alors que l'extension simplement quantitative des fabriques engloutit, outre ceux mis à la porte, des contingents neufs d'ouvriers. Ainsi les ouvriers sont-ils continuellement soumis à des forces de répulsion et d'attraction, balancés de part et d'autre, avec un changement constant du sexe, de l'âge et de la qualification des personnes enrôlées. » (Id. pp.509-510)

Précarité et fluidité de l'occupation, pression constante sur le prix de la force de travail - surtout si, en cas de concurrence aguerrie, la variation qualitative du procès de travail n'a pas lieu - , voilà le vrai visage du MPC !

Examinons, à présent, la révolution que la grande industrie accomplit dans la manufacture, dans le métier artisanal et dans le travail à domicile, en d'autres termes le passage à la soumission réelle sur les modes de production précédents et sur les secteurs où la soumission du travail au capital est encore formelle.

«a) Suppression de la coopération basée sur les métiers et la division du travail (...) Dans la mesure où il n'y a qu'une seule machine qui prend la place de la coopération ou de la manufacture, elle peut devenir elle-même à son tour la base d'une exploitation artisanale. Cependant, cette reproduction du mode d'exploitation artisanal basée sur la machinerie n'est qu'une transition vers le mode d'exploitation de la fabrique qui, en règle générale, fait son apparition chaque fois qu'une force d'actionnement mécanique, la

vapeur ou l'eau, remplace la force musculaire humaine pour mettre la machine en mouvement.»

(Id. p.516)

La force motrice mécanique permet d'alimenter plusieurs machines-outils, elle fournit l'opportunité technique pour la transition de l'artisanat à la fabrique.

«b) Répercussions du système de la fabrique sur la manufacture et le travail à domicile (...) Cette industrie à domicile dite «moderne» (...) s'est transformée aujourd'hui en département extérieur de la fabrique, de la manufacture ou du magasin.» (Id. pp.517-518)

Le travail à domicile est soumis aux modes de production les plus développés en devenant, pour le compte de ceux-ci, le lieu de l'exploitation la plus effrontée. De façon analogue

«L'exploitation de forces de travail bon marché et trop jeunes devient encore plus éhontée dans la manufacture moderne qu'elle ne l'est dans la fabrique proprement dite, parce que la base technique de la fabrique, le remplacement de la force musculaire par des machines et la facilité du travail font en grande partie défaut à la manufacture ...» (Id. p.518)

Mais le MPC crée un prolétariat en «surnombre» trouvant son dernier refuge dans les formes de production arriérées. Elles survivent grâce à l'économie des moyens de production.

«L'économie réalisée sur les moyens de production, qui n'est systématiquement menée à son terme que par l'emploi des machines, et qui est en même temps, d'emblée, le gaspillage le plus inconsidéré de force de travail, en même temps que le pillage des conditions normales du fonctionnement du travail, montre maintenant d'autant mieux son côté meurtrier et générateur d'antagonisme que la force de production sociale du travail et la base technique des procès de travail combinés sont moins développés dans une branche industrielle donnée.» (Id. p.519)

Le rayonnement de nouveaux moyens de travail et de nouvelles conditions de la

production est un autre caractère du MPC contradictoire mais compatible avec l'économie des moyens de production. Il s'agit d'un facteur d'expropriation des artisans et des ouvriers à domicile qui matérialise la tendance à la transformation en système de fabrique au sens propre des formes transitoires diverses et variées.

«Quant aux formes intermédiaires entre la manufacture et le travail à domicile et quant au travail à domicile lui-même, (...) L'exploitation sans limite de forces de travail bon marché constitue en effet l'unique base de leur aptitude à être concurrentielles.» (Id. p.534)

La sphère du travail à domicile survit aussi - de toute façon complètement irrégulière et totalement dépendante pour son matériau brut et ses commandes des caprices du capitaliste - à cause du caractère anarchique du marché opposé à la programmation et à la régularité de la production capitaliste ainsi qu'à la limitation légale de l'exploitation extensive de la force de travail. L'imprévisibilité du marché est à l'origine d'étranglements périodiques et/ou saisonniers de la production face à la demande qui peuvent être dépassés grâce en partie à «l'atelier extérieur» du travail à domicile.

La législation sur les fabriques (clauses sanitaires sur l'éducation) et son extension généralisée en Angleterre constituent le sujet du neuvième sous-chapitre.

«Nous avons vu que la législation sur les fabriques, cette première réaction consciente et méthodique de la société à la configuration naturelle prise par son procès de production, est un produit nécessaire de la grande industrie, au même titre que le fil de coton, les machines automatiques et le télégraphe.» (Id. p.540)

La première législation sur les fabriques en Angleterre est l'Acte de 1864. Il comprend :

- * des clauses sanitaires extrêmement réduites
- * des clauses concernant l'éducation et proclamant l'enseignement élémentaire condition obligatoire du travail.

«Leur succès à d'abord démontré la possibilité d'associer l'enseignement et la gymnastique

au travail manuel, donc également le travail manuel à l'enseignement et à la gymnastique. »

(Id. pp.542-543)

S'appuyant sur ces clauses Marx esquisse le rapport éducation/production dans la future société affranchie de l'exploitation.

«Comme on peut s'en convaincre dans le détail chez R. Owen, ce qui est en germe dans le système de la fabrique c'est l'éducation de l'avenir, qui associera pour tous les enfants au-delà d'un certain âge le travail productif à l'enseignement et à la gymnastique, et cela non seulement comme méthode pour élever la production sociale, mais encore comme l'unique méthode pour produire des hommes dont toutes les dimension soient développées.»

(Id. pp.543-544)

La seule méthode pour produire des hommes sociaux, en harmonie entre eux et avec la nature.

Le passage de l'atelier à la fabrique secrète le germe de l'éducation de l'avenir parce que

«La grande industrie a déchiré le voile qui cachait aux hommes leur propre procès social de production et faisait des différentes branches de production qui s'étaient séparées naturellement autant d'énigmes mutuelles, y compris pour celui qui était initié à chaque branche. (...)

Les figures bigarrées, éparses et sclérosées du procès social de production se sont décomposées en applications méthodiques et conscientes des sciences naturelles, systématiquement séparées les unes des autres selon le rendement recherché. La technologie a également découvert les quelques grandes formes fondamentales du mouvement selon lesquelles, malgré toute la variété des instruments utilisés, tout action productive du corps humain procède nécessairement...» (Id. pp.546-547)

L'application directe de la science et de la technologie à la production - comme force productive du capital - socialise le savoir et éclaircit les mystères intrinsèques aux vieux métiers (mystère c'est la racine de métier).

«L'industrie moderne ne considère et ne traite jamais la forme actuelle d'un procès de production comme si elle était définitive. C'est pourquoi sa base technique est révolutionnaire tandis que celle de tous les modes de production passés était essentiellement conservatrice.»

(Id.p.547)

Contrairement aux modes de production précédents le MPC développe sans trêve sa propre base technique - révolutionnaire - en la rendant transparente et en diffusant la connaissance. Pour cela même il constitue les fondations du mode de production futur et de l'homme maître en communauté de ses conditions d'existence.

Inversement, dans le MP spécifiquement C, la forme capitaliste du procès de travail est conservatrice : elle reproduit l'ancienne division du travail avec ses particularités ossifiées. La contradiction absolue entre nature et forme du procès de production sociale induit la nécessité de la transformation du mode de production pour le rendre adéquat à son contenu révolutionnaire. Pour l'ouvrier, la contradiction se manifeste, d'un côté, comme fluidité de ses fonctions, mobilité physique, variation du travail et subversion continue des combinaisons sociales du procès de travail ; de l'autre côté comme élimination de toute sécurité des conditions de vie. La menace est constante de rendre superflu l'ouvrier en rendant superflue sa fonction partielle et de le priver de ses moyens de subsistance.

«... cette contradiction se déchaînait dans l'immolation orgiaque ininterrompue de la classe ouvrière, dans la dilapidation démesurée des forces de travail et les ravages de l'anarchie sociale. (...)

Mais si le changement de travail ne s'impose plus désormais que comme une loi impérieuse de la nature, avec l'efficacité aveugle et destructrice d'une loi de la nature qui se heurte partout à des obstacles, en revanche, la grande industrie fait elle-même avec ses cataclysmes une question de vie ou de mort de la reconnaissance, comme loi universelle de la production sociale, des changements de travail, donc de la nécessité de la plus grande

polyvalence possible pour l'ouvrier, et de l'adaptation de la situation à la réalisation normale de cette loi. La grande industrie fait du remplacement de cette monstruosité que représente une population ouvrière disponible et misérable, que le capital tient en réserve pour ses besoins d'exploitation changeants, par une disponibilité absolue de l'homme pour les exigences changeantes du travail, une question de vie ou de mort ; de même, du remplacement de l'individu partiel, simple support d'une fonction sociale de détail, par un individu totalement développé pour qui diverses fonctions sociales sont autant de modes d'activité qui prennent le relais les uns des autres.» (Id. p.548)

La ductilité de la force de travail et la partialité, la marginalité de l'acte de travail sont les deux aspects contrastants du salarié. Ils se traduisent dans le conflit - permanent et insoluble dans le MPC - entre la tendance à une éducation technologique, théorique et pratique, complète - obtenue à travers l'inévitable conquête du pouvoir politique par le prolétariat - et l'économie des moyens de reproduction du prolétariat (dévalorisation de la force de travail) liée à sa croissante marginalisation dans le procès de travail. Les forces productives intellectuelles font face à la force productive ouvrière, manuelle.

La législation sur les fabriques touche aussi le travail à domicile et en particulier le travail des enfants. Celle-ci malgré la proclamation des droits des enfants (1866) se présente immédiatement comme une intervention contre le pouvoir parental, secouant par là l'ordre capitaliste dans un de ses piliers.

«La violence des réalités a cependant obligé à reconnaître finalement que la grande industrie savait outre la base économique l'ancienne institution familiale et le travail familial concomitant, les anciens rapports familiaux eux-mêmes. (...)

Cependant ce n'est pas l'abus du pouvoir parental qui a créé l'exploitation directe ou indirecte par le capital de forces de travail encore trop jeunes, mais à l'inverse le mode d'exploitation capitaliste qui a fait du pouvoir parental, en abolissant la base économique qui lui correspondait, un abus de pouvoir. Or

quelque effrayante et choquante qu'apparaisse la décomposition de l'ancienne institution familiale à l'intérieur du système capitaliste, la grande industrie n'en crée pas moins, en attribuant aux femmes, aux adolescents et aux enfants des deux sexes un rôle décisif dans des procès de production organisés socialement hors de la sphère domestique, la nouvelle base économique d'une forme supérieure de la famille et du rapport entre les sexes.

Naturellement il est tout aussi stupide de tenir pour absolue la forme chrétienne-germanique que la forme antique romaine ou grecque ou la forme orientale, qui constituent d'ailleurs entre elles toute une ligne de développement historique. De même il est évident que la composition du personnel ouvrier combiné à partir d'individus des deux sexes issus des tranches d'âge les plus variées, tout en étant une source empoisonnée de ruine et d'esclavage sous sa forme brutale naturelle, sous sa forme capitaliste, où c'est l'ouvrier qui existe pour le procès de production et non le procès de production pour l'ouvrier, ne peut à l'inverse, dans des circonstances propices, que se renverser en source bienfaisante du développement de l'humanité.» (Id. pp.549-550)

La base technique révolutionnaire du MPC contient le germe du dépassement des conditions sociales de la production et évoque continuellement la rupture révolutionnaire des rapports de production capitalistes. Si les Lois sur les fabriques constituent une réelle amélioration de la condition ouvrière et une première cristallisation juridique du caractère progressiste de la base technique du MPC, pourquoi ont-elles été historiquement acceptées par le capital, bien qu'avec une résistance importante ?

« La nécessité de généraliser la Loi sur les fabriques, de faire d'une loi d'exception destinée aux filatures et tissanderies, qui sont les premières formes concrètes de la mécanisation, une loi s'appliquant à toute la production sociale, provient, comme nous l'avons vu, du cours pris par le développement historique de la grande industrie : à l'arrière-plan de celle-ci, la figure traditionnelle de la

manufacture, de l'artisanat et du travail à domicile est complètement bouleversée, la manufacture se renverse continuellement en fabrique, l'artisanat en manufacture, et enfin les sphères de l'artisanat et du travail à domicile prennent, dans un laps de temps dont la relative brièveté étonne, la forme de cavernes infernales où l'exploitation capitaliste donne libre cours à ses monstruosité les plus folles. Deux facteurs finalement sont déterminants : en premier lieu, l'expérience toujours répétée que le capital, à partir du moment où il ne tombe sous le contrôle de l'Etat qu'en certains points de la périphérie sociale, ne s'en dédommage que plus démesurément dans les autres points ; et, deuxième ment, le fait que les capitalistes eux-mêmes réclament à cor et à cri l'égalité des conditions de concurrence, c'est-à-dire les mêmes bornes à l'exploitation du travail.»

(Id. p.551)

A la nécessité objective de la législation sur les fabriques s'ajoutent, d'un côté, la possibilité de déplacer ailleurs les travaux «touchés» par le contrôle légal et, de l'autre, l'opportunité pour le capitaux individuels d'évoluer dans un cadre concurrentiel «égalitaire» sans avantages pour personne dans l'exploitation de la classe ouvrière.

«Si la généralisation de la législation sur les fabriques est devenue inévitable comme moyen de protection physique et morale de la classe ouvrière, comme nous l'avons déjà suggéré, d'un autre côté, elle généralise et accélère la transformation de procès de travail dispersés et minuscules en procès de travail combinés à une grande échelle, à une échelle sociale, donc la concentration du capital et l'hégémonie du régime de fabrique. Elle détruit toutes les formes archaïques et les formes de transition derrière lesquelles se cache encore en partie la domination du capital, pour les remplacer par sa domination franche et directe. Elle généralise aussi par là même le combat direct contre cette domination. Tandis qu'elle impose dans les ateliers individuels l'uniformité, la régularité, l'ordre et l'économie, elle augmente par l'énorme élan que la limitation et la régulation

de la journée de travail impriment à la technique, l'anarchie et les catastrophes de la production capitaliste dans son ensemble, l'intensité du travail et la concurrence que la machinerie fait aux ouvriers. En même temps que la sphère de la petite entreprise et du travail à domicile elle anéantit les derniers refuges des ouvriers «surnuméraires» et par là même la soupape de sécurité qui fonctionnait jusqu'à présent pour tout le mécanisme social. En même temps que les conditions matérielles et la combinaison sociale du procès de production elle porte à maturité les contradictions et les antagonismes de sa forme capitaliste, et donc à la fois les éléments constitutifs d'une nouvelle société et les moments du bouleversement de l'ancienne.» (Id. p.563)

La législation sur les fabriques est un fait capitaliste - il est vital pour l'organisation du procès de production dans l'usine des capitaux individuels - mais aussi révolutionnaire. En effet, en réalisant toujours davantage la soumission du travail au capital à l'échelle de toute la société, il augmente l'exploitation, par l'extorsion de la survalueur relative, et accentue le conflit non programmable, en dernière analyse, entre les capitaux individuels jusqu'à la catastrophe de la production capitaliste et à l'émergence, de ses cendres, d'une société nouvelle.

Le long de l'histoire du MPC, la «législation du travail» correspond à la réalisation de trois objectifs :

1. la suppression ou l'encadrement de la lutte ouvrière contre la domination du capital
 2. la plus grande programmation possible de la production sociale
 3. la plus grande élasticité possible des facteurs de la production réalisable dans le procès de travail immédiat.
- Eliminer la lutte des classes ;
 - Rendre moins chaotique la production capitaliste;
 - Mitiger, fléchir conformément à l'anarchie génétique du MPC, le procès de travail rigide imposé au système des machines.

Voilà les commandements du capital, en 1864 comme aujourd'hui !

Le dernier sous-chapitre du XIII^{ème} chapitre concerne la grande industrie et l'agriculture.

«... la machinerie dans l'agriculture (...) agit de façon encore plus intense et sans le contrecoup de la «mise en surnombre « des ouvriers.»

(Id. pp.564-565)

Le résultat particulier de l'adoption des machines dans le secteur agricole, c'est la diminution absolue de la population rurale.

«C'est dans la sphère de l'agriculture que la grande industrie a l'effet le plus révolutionnaire, dans la mesure où elle anéantit ce bastion de l'ancienne société qu'est le «paysan» et lui substitue l'ouvrier salarié. Les besoins de bouleversement et les oppositions au sein de la société rurale sont ainsi alignés sur ceux de la ville. Le mode d'exploitation le plus routinier et le plus irrationnel est remplacé par l'application technologique consciente de la science. Le mode de production capitaliste consomme la rupture du lien de parenté qui unissait initialement l'agriculture et la manufacture au stade infantile et non développé de l'une et de l'autre. Mais cette rupture crée en même temps les présupposés matériels d'une nouvelle synthèse à un niveau supérieur, de l'association de l'agriculture et de l'industrie sur la base des configurations propres qu'elles se sont élaborées en opposition l'une à l'autre. Avec la prépondérance toujours croissante de la population urbaine qu'elle entasse dans de grands centres, la production capitaliste amasse d'un côté la force motrice historique de la société et perturbe d'un autre côté le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes de celui-ci usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol. Elle détruit par là même à la fois la santé physique des ouvriers des villes et la vie intellectuelle des ouvriers agricoles. Mais en détruisant les facteurs d'origine simplement naturelle de ce métabolisme, elle oblige en même temps à instituer systématiquement celui-ci en loi

régulatrice de la production sociale, sous une forme adéquate au plein développement de l'homme. Dans l'agriculture comme dans la manufacture la mutation capitaliste du procès de production apparaît en même temps comme le martyrologe des producteurs, le moyen de travail apparaît comme le moyen d'assujettir, d'exploiter et d'appauvrir le travailleur, la combinaison sociale du procès de travail comme répression organisée de sa vitalité, de sa liberté, et de son autonomie d'individu. La dispersion des ouvriers agricoles sur de plus grandes surfaces brise en même temps leur force de résistance, tandis que la concentration accroît celle des ouvriers des villes. Comme dans l'industrie urbaine, l'augmentation de la force productive et le plus grand degré de fluidité du travail sont payés dans l'agriculture moderne au prix du délabrement et des maladies qui minent la force de travail proprement dite. Et tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol ; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. Plus un pays, comme par exemple les Etats-Unis d'Amérique, part de la grande industrie comme arrière-plan de son développement et plus ce processus de destruction est rapide. Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production social qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur.» (Id. pp.565-566-567)

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE ET DE LA SURVALEUR RELATIVE : SURVALEUR ABSOLUE ET SURVALEUR RELATIVE

La cinquième section opère la synthèse du travail accompli jusqu'à ce point. Elle traite de la production de la survaleur absolue et relative dans leurs liens réciproques et dans leur dynamique respective. Elle est articulée en trois chapitres dont le premier, le XVI^{ème}, s'intitule : survaleur absolue et survaleur relative. La survaleur est le but du capital. Elle

est produite par le travail de l'ouvrier et confisquée par la classe dominante et les demi-classes improductives. Du point de vue du procès de travail, le travail productif est l'activité générique créatrice de valeurs d'usage. Dans cette acception, dans le MPC

« ...en même temps que le caractère coopératif du procès de travail proprement dit, c'est la notion même de travail productif, ou de son porteur, la notion de travailleur productif, qui s'étend. Il n'est plus nécessaire désormais, pour travailler de manière productive, de mettre soi-même la main à la pâte ; il suffit pour cela d'être un organe quelconque du travailleur global, d'exécuter l'une de ses sous-fonctions. (...)

Cependant, d'un autre côté, cette notion de travail productif connaît aussi une sorte de rétrécissement. La production capitaliste n'est pas seulement production de marchandise, elle est essentiellement production de survaleur. Le travailleur ne produit pas pour lui, mais pour le capital. Aussi ne suffit-il plus qu'il produise tout simplement. Il faut qu'il produise de la survaleur. Seul est productif le travailleur qui produit de la survaleur pour le capitaliste ou qui sert à la valorisation du capital. Si l'on peut se permettre d'aller chercher un exemple hors de la sphère de la production matérielle, on dira qu'un maître d'école est un travailleur productif non seulement quand il façonne d'enfantines cervelles, mais quand il se tue lui-même au travail pour enrichir son employeur. Que celui-ci ait placé son capital dans une fabrique pédagogique plutôt que dans la charcuterie industrielle ne change rien aux données du problème. La notion de travailleur productif n'inclut donc nullement le seul rapport entre activité et effet utile, entre travailleur et produit de travail, mais en même temps un rapport social spécifique, né dans l'histoire, qui appose sur le travailleur le sceau de moyen de valorisation immédiat du capital. Etre travailleur productif n'est donc pas une chance, mais au contraire une déveine. »

(Marx. Le Capital. Livre I. Ed. Sociales. P. 570)

La seule classe productive de survaleur dans le MPC, c'est la classe ouvrière. Inversement, on définira classe ouvrière l'ensemble social des moyens directs de valorisation de capital.

La survaleur soutirée peut être absolue ou relative.

Absolute : à travers la prolongation de la journée de travail au-delà du temps nécessaire à l'ouvrier pour produire l'équivalent de la valeur de sa force de travail. Elle constitue le fondement général du système capitaliste et le point de départ de la production de la survaleur relative. Elle s'appuie sur la soumission formelle du travail au capital et elle est le levier pour la réalisation de la soumission du travail au capital.

Relative : à travers la compression du travail nécessaire par des méthodes qui permettent de produire en temps réduit l'équivalent du salaire en prolongeant de la sorte le surtravail. La production de survaleur relative

« ...sous-entend donc un mode de production spécifiquement capitaliste qui naît spontanément et se développe d'abord avec ses méthodes, ses moyens et ses conditions sur la base de la subsomption formelle du travail sous le principe du capital. Puis la subsomption réelle du travail sous le capital prend la place de la subsomption formelle. »
(Id. P. 571)

La production de survaleur comprend la recherche permanente de techniques et de combinaisons de travail nouvelles qui réduisent le temps de travail socialement indispensable à la fabrication de moyens de subsistance de la force de travail. Cette constante dans la production capitaliste empêche survaleur absolue et relative de s'exclure réciproquement, au contraire :

« ... les méthodes de production de la survaleur relative [sont] aussi en même temps des méthodes de production de survaleur absolue. La prolongation démesurée de la journée de travail est même apparue comme le produit le plus caractéristique de la grande industrie. (...)

D'un certain point de vue, la différence entre survaleur absolue et survaleur relative semble

être quelque chose de tout simplement illusoire. La survaleur relative est absolue, car elle provoque une prolongation absolue de la journée de travail, au-delà du temps de travail nécessaire à l'existence même du travailleur. Et la survaleur absolue est relative, car elle provoque un développement de la productivité du travail, laquelle permet de limiter le temps de travail nécessaire à une partie de la journée de travail. Toutefois, si l'on observe attentivement le mouvement de la survaleur, cette apparence de pareil au même se dissipe. Une fois que le mode de production capitaliste s'est instauré, et qu'il est devenu le mode de production général, la différence entre survaleur absolue et survaleur relative devient perceptible chaque fois qu'il s'agit, tout simplement, d'augmenter le taux de survaleur. Dans l'hypothèse où la force de travail est payée à sa valeur, nous nous trouvons alors devant l'alternative suivante : à force productive du travail et degré normal d'intensité donnés, le taux de survaleur n'est élevable que par une prolongation absolue de la journée de travail ; et, d'autre part, à limite donnée de la journée de travail, le taux de survaleur n'est élevable que par une modification relative des dimensions de ses composantes, travail nécessaire et surtravail, laquelle de son côté, si l'on admet que le salaire ne doit pas descendre en dessous de la valeur de la force de travail, présuppose un changement dans la productivité ou l'intensité du travail. »

(Id. PP. 572-573)

Le mouvement de la survaleur se déroule en deux temps historiquement séparés :

1.° Soumission formelle du travail au capital.

La force productive du travail augmente par le biais de la coopération à l'intérieur d'un procès de travail inchangé par rapport à l'artisanat. La coopération est, en cette période, le seul facteur permettant l'extorsion de survaleur relative. L'accroissement de la survaleur se réalise surtout à travers la prolongation de la journée de travail : survaleur absolue.

2. Soumission réelle du travail au capital.

Face à la limitation légale de la durée de la journée de travail et à l'intensité croissante de

ce dernier, il est de moins en moins possible d'extraire de la survalueur absolue. Parallèlement, la base technique de la production est désormais à l'image du capital et du rapport d'exploitation : elle se transforme perpétuellement afin de consentir un accroissement de productivité. C'est la base de la survalueur relative.

Bien que survalueur absolue et relative cohabitent tout au long de l'histoire du capital, elles correspondent chacune à une des deux phases du mode de production capitaliste tout en étant liées par l'existence des conditions sociales et naturelles de l'exploitation. Les forces productives sociales et naturelles doivent être suffisamment développées pour concilier la reproduction de la force de travail et la valorisation du capital.

« *Le rapport capitaliste naît d'ailleurs sur un sol économique qui est lui-même le produit d'un long processus de développement. La productivité donnée du travail qui lui sert de base de départ n'est pas un don de la nature, mais le résultat d'une histoire qui englobe des milliers de siècles.* » (Id. P. 574)

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE ET DE LA SURVALEUR RELATIVE : VARIATIONS DE LA GRANDEUR RESPECTIVE DU PRIX DE LA FORCE DE TRAVAIL ET DE LA SURVALEUR

Le XVII^{ème} chapitre dresse la liste des principaux cas de variation de grandeur des prix de la force de travail et de la survalueur. La valeur de la force de travail est établie par :

- * la valeur de la masse des moyens de subsistance
- * les frais de son développement
- * ses différences de sexe et de maturité.

Les deux derniers facteurs sont toutefois exclus de la présente enquête.

« *Nous supposons, 1. que les marchandises sont vendues à leur valeur, 2. que le prix de la force de travail peut bien à l'occasion monter au-dessus de sa valeur, mais jamais descendre en dessous d'elle. Ceci étant supposé, il est apparu que les grandeurs relatives du prix de*

la force de travail et de la survalueur étaient déterminés par trois facteurs : 1. la longueur de la journée de travail ou grandeur extensive du travail ; 2. l'intensité normale, ou grandeur intensive, du travail qui fait qu'en un temps déterminé tel quantum déterminé de travail est dépensé; 3. enfin la force productive du travail, qui fait qu'en fonction du degré de développement des conditions de production, le même quantum de travail fournira dans le même temps un quantum plus au moins important de produits.

(...)

Nous nous contenterons ci-dessous d'exposer les combinaisons principales.

1. Grandeur de la journée de travail et intensité du travail constantes (données), force productive du travail variable. Dans cette hypothèse, la valeur de la force de travail et la survalueur sont déterminées par trois lois.

Premièrement : la journée de travail de grandeur donnée s'exprime toujours dans le même produit de valeur, quand bien même il y aurait changement dans la productivité du travail, et avec elle dans la masse de produits et donc dans le prix de la marchandise individuelle. (...)

Deuxièmement : valeur de la force de travail et survalueur en sens inverse l'une de l'autre. Un changement dans la force productive du travail, augmentation ou diminution, agit en sens inverse sur la valeur de la force de travail et dans le même sens sur la survalueur. (...)

Troisièmement : l'augmentation ou la diminution de la survalueur sont toujours la conséquence et jamais la raison d'une augmentation ou d'une diminution correspondante de la valeur de la force de travail. » (Id. PP. 581-582-584)

La première loi distingue la masse physique des produits de leur représentation en valeur. Par une productivité constante, le même temps de travail équivaut toujours à la même valeur, bien que la répartition physique de cette dernière change avec l'intensité du travail. La deuxième loi nous apprend que la force productive du travail a un effet direct sur la

quantité de survaleur et inverse sur la valeur de la force de travail. Elle altère ainsi la distribution de la journée de travail entre travail nécessaire et surtravail.

« Il s'ensuit que l'augmentation de la productivité du travail abaisse la valeur de la force de travail et élève par là même la survaleur, tandis qu'à l'inverse la diminution de la productivité élève la valeur de la force de travail et fait baisser la survaleur. »

D'où il ressort que l'augmentation ou la diminution proportionnelle de la survaleur, à la suite d'une variation donnée de la force productive du travail, sera d'autant plus grande qu'était plus petite, ou sera d'autant plus petite qu'était plus grande à l'origine la partie de la journée de travail qui s'exprime en survaleur. »

(Id. PP. 583-584)

La troisième loi sonde le rapport entre le travail nécessaire et le surtravail. Le premier conditionne et détermine la quantité de temps exproprié gratuitement à l'ouvrier par le capital. La variation de la quantité de survaleur est fonction de la variation de la valeur de la force de travail et non le contraire.

« Si donc nous avons vu qu'aucun changement absolu de la grandeur de la valeur de la force de travail et de la survaleur n'était possible sans un changement de leurs grandeurs relatives, il en résulte maintenant qu'aucun changement de leurs grandeurs de valeurs relatives n'est possible sans un changement dans la grandeur de valeur absolue de la force de travail. »

Ainsi, le prix de la force de travail pourrait, conjointement à une augmentation de la force productive du travail, baisser continûment sans que cesse de s'accroître la masse des moyens de subsistance des travailleurs. Mais, relativement, c'est-à-dire comparée à la survaleur, la valeur de la force de travail baisserait constamment et l'abîme qui sépare les modes de vie du travailleur et du capitaliste s'élargirait. »

(Id. PP. 584-585)

C'est la meilleure situation dans laquelle le capital puisse se trouver, car, en même temps,

survaleur et marchés grandissent, le prix de la force de travail baisse et la consommation ouvrière augmente. Ce contexte est celui du deuxième après-guerre, où l'expansion du capital et la paix sociale ont été assurées pendant de longues décennies.

« 2. Journée de travail constante, force productive du travail constante, intensité du travail variable. »

Si l'intensité ne change pas à la suite d'une variation de la force productive du travail, elle peut changer par une variation des rythmes de celui-ci. Pendant une journée aux rythmes plus intenses plus de valeur est produite. A des cadences accélérées correspond une plus grande dépense de force de travail. Une plus forte usure de la force de travail provoque un renchérissement de son prix.

Pour le capital, la journée de travail plus intense est un moyen pour contourner la fixation légale de sa grandeur extensive et, dans les cas où l'augmentation du prix de la force de travail ne récompense pas sa consommation plus rapide, pour diminuer la valeur de la force de travail, donc accroître la survaleur.

« 3. Force productive et intensité du travail constante, journée de travail variable. »

1. Le raccourcissement de la journée de travail dans les conditions indiquées, c'est-à-dire à force productive et intensité du travail demeurant égales, laisse inchangée la valeur de la force de travail et donc le temps de travail nécessaire. Elle raccourcit le surtravail et la survaleur. En même temps que la grandeur absolue de cette dernière baisse aussi sa grandeur relative, c'est-à-dire sa grandeur par rapport à la grandeur de valeur de la force de travail qui demeure égale. C'est seulement en faisant pression sur son prix pour le faire descendre en dessous de sa valeur que le capitaliste pourrait s'en tirer sans dommages.

Toutes les argumentations traditionnelles déployées contre le raccourcissement de la journée de travail sous-entendent que ce phénomène se produit dans les conditions présumées ici, alors qu'à l'inverse, dans la réalité, le changement dans la productivité et

l'intensité du travail ou bien précède ou bien suit immédiatement le raccourcissement de la journée de travail.

2. Allongement de la journée de travail : (...) Si la journée de travail est allongée (...) et que le prix de la force de travail demeure inchangé, la grandeur relative de la survaleur s'accroîtra en même temps que sa grandeur absolue. Bien que la grandeur de valeur de la force de travail demeure inchangée absolument, elle baisse relativement. Dans les conditions de 1, la grandeur de valeur relative de la force de travail ne pouvait changer sans que change sa grandeur absolue. Ici au contraire, le changement de grandeur relative dans la valeur de la force de travail est le résultat d'un changement de grandeur absolu de la survaleur.

Comme le produit de valeur dans lequel s'exprime la journée de travail croît avec la prolongation de celle-ci, le prix de la force de travail et la survaleur peuvent croître simultanément, que l'incrément soit ou ne soit pas le même pour l'une et l'autre. Cette croissance simultanée est donc possible dans deux cas, en cas d'allongement absolu de la journée de travail, et en cas d'intensité croissante du travail sans cet allongement.

Avec une journée de travail allongée, le prix de la force de travail peut tomber en dessous de sa valeur, tout en restant nominalement le même, voire en augmentant. (...)

Jusqu'à un certain point, la plus grande usure de force de travail indissociablement liée à la prolongation de la journée de travail peut être compensée par un remplacement plus grand. Au-delà de ce point, la progression de l'usure est géométrique et toutes les conditions normales de reproduction et de mise en oeuvre même de la force de travail sont détruites.

Le prix de la force de travail et son taux d'exploitation cessent d'être des grandeurs commensurables entre elles.

4. Variations simultanées de la durée, de l'intensité et de la force productive du travail.

(...) Nous ne prenons en compte ici que deux cas importants.

1. Force productive qui diminue simultanément à un allongement de la journée de travail.

Quand nous parlons ici de diminution de la force productive du travail, il s'agit de branches dont les produits déterminent la valeur de la force de travail, donc, par exemple, de force productive du travail qui diminue à la suite d'une diminution de la fertilité du sol et du renchérissement des produits de la terre qui en résulte.

Quand il y a diminution de la force productive du travail simultanément à un allongement de la journée de travail, la grandeur absolue de la survaleur peut donc demeurer inchangée, cependant que sa grandeur proportionnelle baisse ; et sa grandeur proportionnelle peut demeurer inchangée cependant que sa grandeur absolue s'accroît, enfin, selon le degré de prolongation, l'une et l'autre peuvent s'accroître. »

(Id. PP. 590-591)

« 2. Augmentation de l'intensité de la force productive du travail, simultanément à un raccourcissement de la journée de travail :

D'un côté, l'élévation de la force productive du travail et l'accroissement de son intensité agissent dans le même sens. L'une et l'autre augmentent la masse de produit visée dans chaque segment de temps, et raccourcissent donc la partie de la journée de travail dont le travailleur a besoin pour produire ses moyens de subsistance ou leur équivalent. La limite minimale absolue de la journée de travail est constituée par cette partie d'elle-même qui est nécessaire, mais contractable. Si toute la journée de travail se rétrécissait jusqu'à ce niveau, la survaleur disparaîtrait, ce qui, sous le régime du capital, est impossible. »

(Id. P. 592)

Ce deuxième cas correspond à la phase de la soumission réelle où science, technique et nature sont incorporées directement à la production. La limitation de l'extension de la journée de travail est une conséquence de l'intensité accrue du travail par la révolution permanente de la base technique et l'augmentation régulière des rythmes de travail

de l'ouvrier scandés par ceux du système des machines. Les chantres du MPC présentent la réduction de la journée de travail comme une conquête ouvrière contre l'exploitation -comme si la richesse nouvellement créée était partagée équitablement sous forme de davantage de biens de consommation disponibles pour tous- et un allègement du poids du travail salarié. De là viennent les idéologies « modernistes » sur l'intégration, la graduelle disparition et la transformation de la classe ouvrière en couche moyenne.

Le programme communiste répond depuis plus de cent ans à cette mystification des rapports antagonistes de production en dévoilant le secret de la production capitaliste : la loi de la valeur et de la survaleur. L'immense progrès des forces productives du travail social permet au capital de ne pas être mortellement blessé par la réduction de la journée de travail. Dans certaines limites, au contraire, celle-ci reflète la nécessité de pouvoir intensifier le travail. La réduction « compatible » du temps de travail, par exemple les 35 heures hebdomadaires, n'exclut pas, au contraire, implique:

* l'extension du travail en heures supplémentaires, du travail à domicile, du travail « illégal » et précaire (temps partiel, travail à temps déterminé);

* l'accroissement de la ductilité et de la mobilité de la force de travail. Elle oscille entre le plein emploi, la sous-occupation et le chômage en passant par des changements de mansion, d'entreprise et de secteur;

* l'accélération des cadences et la multiplication des mansions.

Si elle ne vise pas la limite minimale absolue de la journée de travail, dans tous les secteurs et aires géographiques, sans contrepartie en flexibilité, rythmes et mansions accrus, la lutte ouvrière restera prisonnière de la mythologie réformiste affirmant que la bataille pour, par exemple, les 35 heures possède la même valeur politique et syndicale que les agitations du siècle dernier pour les 12, 10 et 8 heures journalières.

Ces manifestations ouvrières étaient inspirées par la méthode classiste de lutte -prolétariat contre bourgeoisie- et avaient une valeur

révolutionnaire puisque -même en étant avant tout des luttes de défense (luttes économiques)- elles ont eu lieu à un moment historique à cheval entre les deux phases du MPC (soumission formelle et réelle).

Aujourd'hui la production se déroule mondialement dans le cadre de la deuxième et dernière phase du mode de production dominant. L'immense force productive accumulée s'oppose de façon décisive à la lutte classiste. La réduction du temps de travail, dans les conditions que l'on a exposées, est possible et même périodiquement indispensable pour la continuation du mode de production actuel. La longue période de contre-révolution -encore en cours malgré les fêlures grandissantes dans la cuirasse capitaliste- n'a pas vu s'affirmer, dans le mouvement révolutionnaire actuel, un bilan exhaustif de la nature et des limites du mouvement ouvrier jusqu'aux années vingt. Il en découle, pour la question traitée, d'un côté, la reposition machinale, poursuivie plus durement, des objectifs syndicaux officiels et de l'autre la création pure de programmes ultra-révolutionnaires et de « nouvelles » méthodes de lutte. A propos des « 35 heures », les premiers en épousent entièrement le contenu réformiste, les seconds nient en bloc l'opportunité de la lutte défensive et toute gradualité revendicative. Pour le parti communiste réduit à son expression historique, toute lutte ouvrière est un objet d'attention, d'intérêt et de critique constants. Il ne se cantonne pas à l'appuyer ou bien à la nier mais, dans les limites de ses forces et dans le respect rigoureux de la priorité absolue donnée à l'œuvre de restauration du programme, il y met en évidence les contours politiques et économiques à la lumière de la connaissance précise du MPC dans ses deux phases. Cela dit, le travail en cours tend à démontrer que rien n'a changé dans la substance de l'exploitation. Mais le passage à la soumission réelle explique l'aisance du capital dans la cooptation, historiquement transitoire, du prolétariat du centre capitaliste -par le biais des partis « ouvriers » officiels- et l'affaiblissement -parfois la disparition- de la lutte économique. Il tend aussi à prouver que la théorie communiste prévoit scientifiquement

toute modification importante du MPC et fournit en même temps toutes les armes doctrinales et pratiques pour l'enterrer. La théorie est science révolutionnaire, nécrologie de la société classiste et projet de la société future.

« L'élimination de la forme de production capitaliste permet de restreindre la journée de travail au seul travail nécessaire. Mais celui-ci, tous autres facteurs demeurant les mêmes par ailleurs, étendrait alors son espace. D'une part, parce que les conditions de vie du travailleur seraient plus opulentes et ses attentes de l'existence plus ambitieuses. D'autre part, une partie du surtravail actuel compterait dans le travail nécessaire, à savoir la part de travail requise pour l'obtention d'un fonds social de réserve et d'accumulation. Plus la force productive du travail s'accroît, plus on peut raccourcir la journée de travail, et plus la journée de travail est abrégée, plus l'intensité du travail peut s'accroître. Du point de vue social, la productivité du travail augmente aussi avec l'économie qu'on en fait. Celle-ci n'implique pas seulement qu'on économise les moyens de production, mais qu'on évite toute espèce de travail inutile. Alors que le mode de production capitaliste contraint à faire des économies dans toute entreprise individuelle, son système de concurrence anarchique engendre les plus immenses gaspillages des moyens sociaux de production et de forces de travail, en même temps qu'un nombre faramineux de fonctions aujourd'hui indispensables, mais en soi totalement superflues. A intensité et force productive du travail données, la partie de la journée de travail nécessaire à la production matérielle est d'autant plus courte, et donc la partie de travail conquise pour des occupations libres, spirituelles et sociales des individus est d'autant plus grande que le travail est plus uniformément réparti entre tous les membres de la société en mesure de travailler et qu'il est moins possible qu'une couche de la société se défasse de la nécessité naturelle du travail pour en accabler une autre couche sociale. Dans cette perspective, la limite absolue du raccourcissement de la journée de travail est la généralisation universelle du travail. Tandis que dans la

société capitaliste, on produit du temps libre pour une classe en transformant tout le temps de vie des masses en temps de travail. »

(Id. PP. 592-593)

Les traits de l'activité productive dans la communauté humaine libérée de l'antagonisme des classes seront :

- * limitation de la journée de travail
- * extension du travail nécessaire afin de satisfaire les besoins physiques et intellectuels grandissants de l'homme social et d'assurer un fond social de réserve et d'accumulation
- * économie sociale des moyens de production
- * suppression des travaux inutiles
- * redistribution du travail parmi tous les membres aptes de la société
- * obligation générale au travail.

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE ET DE LA SURVALEUR RELATIVE : DIVERSES FORMULES DU TAUX DE SURVALEUR

Le dernier chapitre commenté dans cette étude est le XVIII^{ème}. Deux séries de formules du taux de survaleur sont élaborées par les classes décisives du MPC.

Du côté de la théorie du prolétariat

Survaleur	Survaleur	survaleur
Capital	valeur de la force	temps nécessaire
variable	de travail	

Du côté de l'économie politique classique

Surtravail	Surtravail	surtravail
Journée de travail	valeur du produit	produit global

« Dans toutes ces formules [de l'économie politique classique] le taux réel d'exploitation du travail ou taux de survaleur est exprimé de façon erronée. (...) »

Ces formules dérivées expriment en fait la proportion selon laquelle la journée de travail, ou son produit de valeur, se divise entre le capitaliste et le travailleur. C'est pourquoi, si on les considère comme expressions immédiates du degré d'autovalorisation du capital, on obtient alors cette loi fautive : le surtravail ou la survaleur ne peuvent jamais atteindre 100%. (...).

En exposant la survaleur et la valeur de la force de travail comme fractions du produit de valeur (...) on occulte le caractère spécifique du rapport capitaliste, à savoir l'échange du capital variable contre la force de travail vivante et son corollaire ; le travailleur exclu du produit. Ce qui vient prendre sa place c'est la fausse apparence d'un rapport d'association, dans lequel le travailleur et le capitaliste partageraient le produit proportionnellement aux différents facteurs qui le constituent. »

(Id. PP. 594-595-596)

L'égalité et la liberté entre ouvriers et patrons ne franchissent pas le seuil de la fabrique mais existent seulement sur le marché du travail. Dès que le contrat est conclu entre l'acheteur et le vendeur de la force de travail, ce dernier n'a plus aucun pouvoir sur la marchandise vendue. Elle est employée dans la production par l'acheteur de façon à lui rendre, outre sa valeur, de la valeur nouvelle.

Le noyau de la revendication capitaliste de la flexibilité de la force de travail repose sur ces faits.

« Le capital n'est donc pas seulement un commandement exercé sur du travail, comme le dit A. Smith. Il est essentiellement commandement sur du travail non payé. Toute survaleur, sous quelque figure particulière, profit, intérêt, rente, etc. qu'elle se cristallise ultérieurement, est en sa substance matérialisation de temps de travail non payé. Le secret de l'autovalorisation du capital se dénoue en ce point, dans le fait qu'il dispose d'un quantum déterminé de travail d'autrui non payé. » (Id. P. 598)

La loi générale du MPC -la loi de la valeur et de la survaleur- constitue le mystère de l'autovalorisation du capital.

EXTORSION DE PLUS-VALUE RELATIVE ET DE PLUS-VALUE ABSOLUE DANS LA PHASE DE LA GRANDE INDUSTRIE.

« Le capital productif, ou le mode de production correspondant au capital, ne peut être que double : manufacture ou grande industrie. Dans la première c'est la division du

travail qui prédomine, dans la seconde c'est la combinaison des forces de travail (avec un mode de travail uniforme) et l'utilisation de la puissance scientifique où la combinaison, et pour ainsi dire l'esprit collectif du travail, sont transférés à la machine. »

(Marx. Grundrisse. Tome 2. P. 76. Ed. Sociales.)

« C'est seulement au 19^{ème} siècle, dans les dernières décennies plus précisément, que se développent les sciences qui fournissent directement à un haut degré des bases spécifiques aussi bien à l'agriculture qu'à l'industrie, la chimie, la géologie, la physiologie. »

(Marx. Théories sur la plus-value. Tome 2. P.P. 116-117 id.)

Machinerie et formes de la plus-value.

L'essor de la grande industrie, phase mûre du capital industriel, est étroitement associé à l'incorporation à une échelle massive des sciences à la production. Pour cela il est nécessaire que leur développement et leur diffusion aient atteint un niveau suffisant; de son côté la technologie c'est l'ensemble des disciplines, procédés, outils scientifiques appliqués à la production, au procès de travail capitaliste.

« Dans la manufacture cette utilisation à grande échelle des forces de la nature n'apparaît qu'avec le développement de la grande industrie. »

(Marx. Théories sur la plus-value. T1. P. 37 id.)

La science, produit du développement historique universel dans sa quintessence abstraite, prend le signe du capital dès que celui-ci investit la production de marchandises. Maintenant elle apparaît comme force productive du capital; en réalité elle est issue de la croissance historique des forces productives et du bond qu'elles opèrent avec l'instauration du MPC.

Le producteur spécifique de science et de technologie capitalistes c'est le travail intellectuel, son producteur général étant le travail social dans sa forme capitaliste, c'est-à-

dire fondé sur la séparation du producteur des moyens de production et sur la division/opposition du travail manuel et intellectuel.

Le capital sort de la scission sociale entre savoir et faire, typique des sociétés antagoniques pré-capitalistes, par la socialisation du travail, la coopération productive sociale.

D'autre part c'est bien le capital qui pousse jusqu'aux ultimes retranchements la séparation entre main et cerveau. Le travail intellectuel subordonné au MPC s'applique à la reproduction du capital et au façonnage des conditions objectives et subjectives de la production en allant dans le sens de la production maximale de plus-value, de la valorisation la plus élevée de la valeur-capital.

Le travail intellectuel en tant que producteur spécifique de technologie devient ainsi hostile au travail manuel et en général au travail exécutif; il en est l'ordonnateur direct et/ou indirect pour le compte du MPC. Par conséquent, travail social et division/opposition entre fonctions de travail (manuelle et intellectuelle) sont deux aspects, concomitants et s'approfondissant de concert, du même mouvement du capital comme rapport de production déterminé.

« La coopération par division du travail qui caractérise la manufacture, réapparaît ici (dans la grande industrie) comme combinaison de machines d'opérations parcellaires. »

(Marx. Le Capital. Livre 1. Tome 2. 4^{ème} section. Chapitre 15. P. 65. id.)

Ce n'est pas la machine isolée mais le système des machines, le machinisme, qui caractérise le procès de travail propre à la grande industrie et à sa forme élémentaire, la fabrique moderne. Dans la machine prend corps la science appliquée à la production, la technologie.

« Cependant le développement de la machinerie par cette voie n'intervient qu'à partir du moment où la grande industrie a déjà atteint un degré supérieur et où l'ensemble des sciences ont été capturés et mises au service du capital; et d'un autre côté,

à partir du moment où la machinerie existante elle-même offre déjà des grandes ressources. »

(Marx. Grundrisse. Tome 2. P. 192. Ed. Sociales.)

Le processus de surgissement du machinisme passe par la division manufacturière du travail dont la dynamique implique le déplacement progressif de l'activité manuelle du travail vivant vers le travail objectivé. Désormais l'outil de travail n'est plus mû par l'homme et l'essentiel des actions productives se déroule sous l'impulsion et en vertu du démultiplicateur de forces mécanique.

« Mais cela n'est pas la voie par laquelle le machinisme a surgi dans son ensemble, et encore moins celle par laquelle elle progresse dans le détail. Cette voie est celle de l'analyse qui, par la division du travail, transforme les opérations des ouvriers en opérations déjà de plus en plus mécanisées, si bien qu'à un certain point le mécanisme peut prendre place. Donc ici le mode de travail déterminé apparaît directement transposé de l'ouvrier au capital sous la forme de la machine, et la puissance de travail de l'ouvrier apparaît dévalorisée par cette transposition. D'où la lutte de l'ouvrier contre les machines. Ce qui était activité du travailleur vivant devient activité de la machine. L'ouvrier voit ainsi se dresser face à lui de manière crûment tangible l'appropriation du travail par le capital, le capital absorbant en lui le travail vivant « comme s'il avait l'amour au corps ». »

(Marx. Grundrisse. Tome 2. P. 192. Ed. Sociales.)

La stimulation à l'introduction massive de machines réside dans la tension vers l'accumulation maximale de capital et sa réalisation est consentie par la croissance incessante des forces productives du travail social. Son résultat c'est la diminution, relativement au surtravail, du travail nécessaire, ou, du point de vue de la valeur-capital, de la partie du capital total qui est consacrée aux salaires par rapport à celle qui est destinée aux moyens de production.

« Comme nous l'avons vu la tendance nécessaire du capital est l'accroissement de la

force productive et la négation maximale du travail nécessaire. Et la réalisation de cette tendance c'est la transformation du moyen de travail en machinerie... Le développement du moyen de travail en machinerie n'est pas fortuit pour le capital, mais il est la réorganisation historique du moyen de travail traditionnel légué par le passé qui se voit remodelé de manière adéquate au capital. »

(Marx. Grundrisse. Tome 2. P. 186. id.)

La grande industrie se distingue par l'existence de la base matérielle spécifique du MPC, le système de machines; du point de vue de la valeur, de la forme d'échange, ceci comporte la croissance relative et absolue du capital fixe.

La grandeur du capital fixe, composante en progrès incessant du capital constant, et son rapport au capital variable qui achète la valeur d'usage nécessaire à mettre en mouvement les éléments dans lesquels il s'incarne, sont la mesure exacte du niveau atteint par le MPC ainsi que de sa réalisation historique.

« La machinerie apparaît donc comme la forme la plus adéquate du capital fixe et le capital fixe, pour autant que le capital est considéré dans sa relation à lui-même, comme la forme la plus adéquate du capital en général. »

(Marx. Grundrisse. Tome 2. P. 186. id.)

Par l'insertion généralisée des machines dans le procès de travail le capital mobilise le travail objectivé pour accroître la puissance de production du travail vivant; mais uniquement à la condition que cela serve au renforcement de la valorisation du capital existant, c'est-à-dire à la création d'un plus grand capital additionnel que celui que l'on obtenait sur la base de la force productive passée.

« Ce qui est caractéristique (de la machinerie) c'est l'économie de travail nécessaire et la création de surtravail. L'accroissement de la productivité du travail s'exprime dans le fait que le capital a moins de travail nécessaire à acheter pour créer la même valeur et de plus grandes quantités de valeurs d'usage, ou encore dans le fait qu'un travail nécessaire moindre crée la même valeur d'échange,

valorise plus de matériau et produit une plus grande masse de valeurs d'usage. »

(Marx. Grundrisse. Tome 1. P. 327. id.)

Or, étant donné que le principal résultat de l'augmentation de la productivité du travail c'est l'extorsion d'une plus grande plus-value relativement au capital variable, étant donné que le machinisme permet un essor sans précédent de la plus-value relative, la grande industrie doit être considérée, du point de vue du cours historique de la valorisation, comme la phase où prédomine l'extorsion de plus-value relative.

« C'est le surtemps absolu qui domine dans la manufacture, non le surtemps relatif. »

(Marx. Grundrisse. Tome 2. P. 78. Ed. Sociales.)

« Mais c'est dans la seconde forme de plus-value, la forme de plus-value relative, qui, en tant que développement de la force productive des ouvriers, apparaît, si l'on se réfère à la jt (journée de travail) comme diminution du temps de travail nécessaire, et si l'on se réfère à la population, comme diminution de la population ouvrière nécessaire (c'est la forme contraire -à celle de la manufacture, à la plus-value absolue n.d.r.-), c'est dans cette seconde forme qu'apparaît immédiatement le caractère industriel et historiquement spécifique du mode de production fondé sur le capital. »

(Marx. Grundrisse. Tome 2. P. 257. Ed. Sociales.)

« Avec l'utilisation de la machinerie le temps de surtravail relatif croît, non seulement par rapport au temps de travail nécessaire, et donc relativement comme l'agrégat de temps de travail, mais le rapport au temps de travail nécessaire croît, tandis que l'agrégat de travail diminue, c'est-à-dire le nombre de journées de travail simultanées (par rapport au temps de surtravail). »

(Marx. Grundrisse. Tome 2. P.P. 319-320. Ed. Sociales.)

Le capital, puisque la machinerie lui permet d'extorquer plus de plus-value relativement à un capital variable d'une grandeur donnée, tente de s'émanciper du travail nécessaire et

des travailleurs salariés productifs tout en augmentant le volume de la production dans un temps donné et le capital additionnel accumulé.

Cependant l'affirmation du mode de production spécifiquement capitaliste n'implique ni :

1- la « disparition » de la plus-value absolue ou même sa réduction à un épiphénomène, sorte de reliquat de la phase manufacturière. Il convient de noter aussi qu'entre plus-value relative et absolue, sur le plan strict de leur définition mathématique, elles ne sont pas commensurables car l'une est le rapport entre travail nécessaire et surtravail et l'autre la quantité absolue de surtravail, en principe indépendante de la portion nécessaire de la journée de travail totale.

« Prolonger la journée de travail au-delà du temps nécessaire de l'ouvrier pour fournir un équivalent de son entretien et allouer ce surtravail au capital : voilà la production de plus-value absolue. Elle forme la base générale du système capitaliste et le point de départ de la production de la plus-value relative. Là la journée est déjà divisée en deux parties, travail nécessaire et surtravail. Afin de prolonger le surtravail, le travail nécessaire est raccourci par des méthodes qui font produire l'équivalent du salaire en moins de temps. La production de plus-value absolue n'affecte pas la durée du travail, la production de plus-value relative en transforme entièrement les procédés techniques et les combinaisons sociales. Elle se développe donc avec le MPC proprement dit. »

(Marx. Le Capital. Livre 1. Tome 2. P. 184. Ed. Sociales.)

La plus-value absolue est donc la base générale permanente du MPC et le point de départ, la condition de l'essor de la base spécifique du MPC proprement dit : la plus-value relative.

Ce qui signifie qu'on n'a pas de plus-value relative sans plus-value absolue mais aussi qu'on n'a pas forcément un progrès de la plus-value relative par l'extraction de plus-value absolue et inversement. Dans le cadre de la relation dynamique entre les deux modalités de

l'exploitation capitaliste nous reconnaissons les critères et les paramètres de la périodisation du MPC.

2- l'augmentation de la plus-value relative comme étant directement et uniquement jailli de l'introduction de nouvelles machines. S'il en était ainsi ça signifierait, en dernière instance, que seul le travail objectivé, les conditions objectives de la production, et non pas aussi les rapports de production, la configuration concrète du travail, recèle le monopole de la croissance de la force productive du travail. Aussi les machines et l'organisation du travail auraient la faculté d'être, peut-être même à l'instar de l'homme, productives de plus-value.

3- l'antinomie entre la production de plus-value relative et absolue pour laquelle on serait soit en présence de l'extorsion de l'une soit de l'autre. Tout schématisme de cet acabit est exclu par la dialectique matérialiste et par la compréhension de la succession des phases du MPC.

« La tendance du capital est, bien sûr, de lier la plus-value absolue à la plus-value relative; donc allongement maximum de la journée de travail avec nombre maximum de journées de travail simultanées, allant de pair avec la réduction au minimum, d'une part, du temps de travail nécessaire, d'autre part du nombre nécessaire de travailleurs. »

(Marx. Grundrisse. Tome 2. P. 258. id.)

De par sa soif inextinguible de capital additionnel et d'extra-profits (valorisation supérieure à la moyenne), le capital est indifférent aux modalités de l'exploitation. En principe, ça n'a pas d'importance que la croissance de la plus-value soit à imputer à l'extension du temps de travail absolu ou -à durée de la journée de travail constante- à l'extension du temps de surtravail. Son expérience de l'exploitation et de ses modalités est, en revanche, déterminée par la confrontation à la lutte ouvrière qui, à un instant précis, lui impose de « choisir », de mobiliser ses ressources -c'est-à-dire d'investir la valeur-capital- en vue d'accroître l'une ou l'autre forme d'exploitation.

Donc, à posteriori, la détermination du moment de ce « choix » ne lui est ce coup-ci

guère indifférente car son inclination innée à la valorisation maximale le force à la repousser le plus loin possible. La connaissance scientifique de la plus-value relative et absolue lui est étrangère tout comme du reste celle de la plus-value tout court.

Il faut cependant reconnaître que la perception matérialiste du rapport et des différences entre les deux formes canoniques de l'exploitation n'est pas parmi les plus simples à acquérir. En effet, comme l'explique si bien la citation qui suit, la plus-value relative est dans une certaine mesure absolue et inversement.

« Naturellement, toute plus-value absolue est dans un sens relative. Le travail doit être suffisamment productif pour que l'ouvrier ne soit pas obligé d'employer tout son temps à se maintenir en vie. Mais à partir de là commence la différence. »

(Marx. Théories sur la plus-value. Tome 2. P. 9. Ed. Sociales.)

In fine, si plus-value relative et absolue ne sont certainement pas en relation antinomique -ou pire antagonique-, si une productivité sociale du travail vivant suffisante est le présupposé de l'extraction de plus-value absolue (on pourrait tout aussi bien dire de l'exploitation capitaliste en tant que telle), et si la division du temps de travail absolu en travail nécessaire et en surtravail constitue le propre fondement de l'extraction de plus-value relative, elles ne restent pas moins, plus-value relative et absolue, deux facettes différentes, historiquement contradictoires et successives de l'exploitation. Leur réciprocity contradictoire est assujettie aux lois déterminées du développement du rapport de capital. Jusqu'ici on s'est cantonné à l'analyse matérialiste des modalités de l'exploitation à partir de la catégorie de capital total, il nous reste maintenant à parachever cette partie du travail par l'étude du mouvement des capitaux individuels et des moments distincts du cycle économique de la valeur-capital.

PHASES ET FORMES DE LA COOPÉRATION SOCIALE CAPITALISTE ET MODALITÉS DE L'EXPLOITATION.

« On s'interroge ici sur la force productive du travail -par conséquent sur la réduction du temps de travail nécessaire, la prolongation du temps de surtravail- dans la mesure où elle est elle-même un produit de la production capitaliste (de la production sociale en général). Les formes principales sont : coopération, division du travail et machinerie ou application de la puissance scientifique. »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 264. id.)

« La coopération est la forme générale qui est à la base de tous les arrangements sociaux visant à l'augmentation de la productivité du travail social... Mais la coopération est elle-même en même temps une forme particulière existant à côté de ses formes plus développées et mieux spécifiées (de la même façon qu'elle est une forme qui englobe et détermine ses développements antérieurs). »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 264. Ed. Sociales.)

Le premier stade de la coopération sociale capitaliste, la coopération simple, contient déjà la possibilité de son propre dépassement par l'accroissement de la productivité du travail. Elle donne une impulsion à la création de plus-value relative et correspond au premier niveau de réalisation du MPC.

Par elle le capital démarre le processus de subsumption du procès de travail; la coopération simple doit par conséquent être considérée comme le premier pas franchi par le capital vers la soumission réelle du procès de travail au capital, en direction du mode de production spécifiquement capitaliste.

Avant même l'incorporation à la production d'outils de travail issus de la production capitaliste, la coopération simple modifie les procédés de fabrication dans un sens qui est propre au capital; ce fait est, à ce stade, la source quasi-exclusive de l'augmentation relative de la plus-value.

« Ceci (la coopération simple) constitue le premier niveau où la subsumption du travail sous le capital n'apparaît plus comme une subsumption simplement formelle, mais transforme le mode de production lui-même, et fait que le MPC est un MP spécifique. »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 272. Ed. Sociales.)

Le stade développé de la coopération sociale capitaliste, qui est également une forme particulière de la coopération sociale en général, c'est la division du travail dont la forme productive spécifique est la grande manufacture.

La grande manufacture se trouve en opposition dialectique à la fabrique qui est, elle, la forme productive propre à la machinerie à l'époque de la grande industrie⁽¹⁾.

Plus encore que la coopération simple la division du travail agit dans le sens de la dépréciation de la marchandise force de travail et de la réduction relative du capital variable employé; même si, à cette hauteur du cours du capitalisme, le moyen prioritaire de valorisation reste la prolongation de la journée de travail, l'allongement absolu du temps de travail.

« La division du travail est une forme particulière, spécifiée, plus développée de la coopération, un moyen puissant d'élever la force productive du travail, d'accomplir le même ouvrage dans un temps de travail plus court, donc de réduire le temps de travail nécessaire à la reproduction de la puissance du travail et de prolonger le temps de surtravail. »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 274. id.)

« La manufacture (par opposition à l'atelier mécanique ou la factory, la fabrique) est le mp, ou la forme d'industrie, qui correspond spécifiquement à la division du travail. Elle apparaît de façon autonome, comme la forme

⁽¹⁾ *« Dans la théorie de Marx, le terme grande industrie mécanique est réservé à un stade bien déterminé du capitalisme dans l'industrie, très précisément à son stade supérieur... La grande industrie mécanique est le dernier mot du capitalisme, le dernier mot de ses facteurs négatifs et de ses « éléments positifs ». »*

(Lénine. Le développement du capitalisme en Russie (1899). P. 419. Ed. Sociales).

« Cette dernière (la manufacture) ne constitue qu'une phase de développement sur le chemin de la première (la grande industrie). »

(Marx. Théories sur la plus-value. Tome 2. P. 700. Ed. Sociales).

la plus développée du MPC avant l'invention de la machinerie proprement dite (bien que déjà il y ait emploi de machines et notamment de capital fixe). »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 313. Ed. Sociales.)

Partant, la production de plus-value relative⁽²⁾, qui, au demeurant, n'est pas une propriété du seul machinisme :

1- connaît un certain développement avec la mise en place de la coopération simple capitaliste -première phase de la manufacture;

2- croît à une échelle nettement supérieure (sans pour autant encore entamer la prédominance de l'extorsion de la plus-value absolue) durant la période de la division du travail -phase mûre de la manufacture;

3- progresse sans commune mesure par rapport aux deux stades de la manufacture par l'application déployée de la science à la production capitaliste dans les systèmes de machines des ateliers mécaniques -phase ultime du capitalisme dite de la grande industrie.

Cependant, d'un autre côté, la machinerie présuppose et nécessite l'étape de la coopération simple encore plus que la division du travail car

« il est essentiel que dans l'atelier mécanique (forme la plus développée de l'emploi capitaliste de la machinerie) de nombreuses personnes fassent la même chose, c'est même son principe fondamental. »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 338. id.)

Toutefois l'analogie entre manufacture à coopération simple et atelier mécanisé de la grande industrie s'arrête là : la première comme le deuxième connaissent une faible division du travail ou plus précisément le deuxième réduit les actes et les fonctions des ouvriers à des mouvements singuliers répétitifs

⁽²⁾ *« La nature et la loi de la plus-value relative : à savoir qu'en conséquence de l'accroissement de la productivité, une plus grande partie de la journée de travail est appropriée par le capital. »*

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 260. Ed. Sociales).

qui se ressemblent tous. En revanche le processus de simplification des opérations de fabrication est loin d'être au même niveau dans les deux cas.

La réduction au travail simple du travail complexe est un phénomène qui a la particularité de se développer grandement en soumission réelle du travail au capital.

Aussi la machinerie

« présuppose originellement comme condition d'existence la manufacture basée sur la division du travail dans la mesure où la fabrication des machines elle-même -donc l'existence de la machine- dépend d'un atelier dans lequel la division du travail est totalement appliquée. »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 338. id.)

La différence entre d'un côté le machinisme et de l'autre la coopération simple et la division du travail en tant que formes particulières d'existence du MPC, se situe également au niveau de la source, du contenu du premier à l'égard des seconds.

Le machinisme, non seulement mobilise bien davantage la force productive du travail social en opposition au travail individuel isolé, mais encore, il transforme les forces naturelles simples en puissances du travail social. Et ce, tandis que coopération simple et division du travail se bornent à exprimer uniquement dans la forme capitaliste les forces naturelles gratuites du travail social. Le machinisme façonne et multiplie la puissance intrinsèque du travail social par la finalisation et l'évocation productive de toutes les forces naturelles connues.

« La machinerie est donc, à la différence de la coopération simple et de la division du travail dans la manufacture, une force productive produite; elle coûte; elle rentre en tant que marchandise (directement en tant que machinerie ou indirectement en tant que marchandise qu'il faut consommer, pour donner à la force motrice la forme souhaitée) dans la sphère de la production, où elle agit comme machinerie, comme une partie du capital constant. »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. PP. 339-340. Ed. Sociales.)

Le capital trouve toute faite en l'homme la faculté à la production associée, elle est pour ainsi dire gratuite, fournie avec la force de travail, il lui suffit de la plier à ses fins.

Ultérieurement la mise au travail de la nature demande des applications et des instruments objectifs produits comme marchandises qui ont la capacité d'enfermer les forces naturelles dans la grille de la production capitaliste, de les transformer, au même titre que l'homme, en forces productives du capital.

Ces instruments et ces applications spéciales ce sont les machines; elles ne sont nullement disponibles gratuitement et le capital doit impérativement s'employer à les produire à une grande échelle.

Si l'on se place maintenant du point de vue du travail social, et sur la base de ces ultimes considérations, on peut affirmer que, tandis que la coopération lui est consubstantielle en toutes circonstances, en tout rapport productif social dès lors qu'il atteint un certain degré des forces productives de la société, le machinisme ne peut être que son prédicat capitaliste. Le machinisme c'est la forme pure, achevée de la coopération productive de la société dominée par le capital.

CAPITAUX INDIVIDUELS, CONCURRENCE ET PLUS-VALUE.

L'introduction massive de nouvelles machines provoque en tous temps une condensation de la journée de travail pour les ouvriers qui les emploieront mais aussi pour ceux qui travaillent encore avec les anciens outils de travail la situation ne restera pas invariée. L'apparition de nouvelles machines à un autre endroit de la production sociale accélère le vieillissement « moral » des instruments de travail antérieurs, c'est-à-dire accroît le rythme de dépréciation des moyens de production anciens.

Afin de faire face à la nouvelle dévalorisation de leur capital fixe, les capitalistes qui n'ont pas pu moderniser leur parc de machines, faute de capitaux additionnels suffisants ou, plus banalement, faute d'initiative capitaliste,

poussent à l'extension du temps de travail absolu, de la durée de la journée de travail.

De telle façon, et en supposant que la circulation ait lieu sans entrave, on peut augmenter la plus-value et son taux donc le capital additionnel et réaliser plus rapidement le capital avancé, en particulier sa partie fixe. Le capital individuel est toujours plus pressé de retourner en possession du capital monétaire anticipé et, en premier chef et à mesure de sa croissance rapportée aux autres fractions du capital total, du capital fixe.

« Une des premières conséquences de l'introduction de nouvelle machinerie, avant qu'elle soit devenue dominante dans sa branche de production, est la prolongation du temps de travail des ouvriers qui continuent à travailler avec les anciens moyens de production imparfaits. Bien qu'elle soit vendue au-dessus de sa valeur individuelle, c'est-à-dire au-dessus du quantum de temps de travail contenu en elle-même, la marchandise produite avec la machine est vendue au-dessus de la valeur sociale générale des mêmes sortes de produits. Le temps de travail socialement nécessaire pour la production de cette marchandise déterminée a donc baissé, mais pas celui des ouvriers travaillant avec les anciens instruments de production. »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 345.)

Là où font leur première apparition les nouvelles machines la productivité majorée du travail -résultat et fin du progrès technologique- permet, pendant le temps qui précède leur généralisation à toute la sphère de production concernée, la récupération d'extra-profits. Les marchandises produites en plus grand nombre dans l'unité de temps peuvent être vendues à un prix de marché moindre que celui pratiqué par les concurrents car elles contiennent une valeur moindre. Dans ce cas la plus-value réalisée ne baissera pas et même il y aura extra-profit.

Cependant, d'après la loi de fonctionnement (réalisation) du capital total, c'est-à-dire le mouvement concurrentiel des capitaux individuels, et d'autant plus rapidement que la concentration de capital est élevée, les capitaux individuels en retard technologique

de la branche rattraperont ceux qui sont en avance. Ils seront alors eux aussi à même de diminuer leurs prix de marché sans renoncer à une portion de plus-value.

De plus la généralisation des nouvelles machines induira la baisse de leur valeur et de leurs prix de marché car la production en plus grande série favorisera un retour relativement plus accéléré du capital avancé pour les fabriquer.

A l'instant même de la « banalisation » des nouveaux procédés et machineries les extra-profits disparaîtront. Pourtant, la quête perpétuelle de nouveaux extra-profits de la part des capitaux singuliers devra encore et toujours se traduire ou bien par l'intensification des rythmes de travail ou bien par l'application à la production d'autres et inédits acquis scientifiques.

Pour renouveler le capital fixe total (ou du moins une de ses composantes objectives) il est obligatoire de posséder le capital monétaire nécessaire à cette fin. Cela dépend des délais de retour sous forme générique -monétaire- du capital avancé et notamment de la fraction à rotation plus lente, l'ancien capital fixe.

D'où la tendance propre à chaque capital singulier de tout mettre en oeuvre pour accélérer la circulation de l'ensemble du capital anticipé et additionnel.

Il agira au niveau de la circulation à la fois :

- 1- dans la sphère de la réalisation de sa valeur produite par la création de centres d'extra-profit (échanges inégaux entre pays à différents degrés de développement capitaliste, baisse temporaire des prix de marché pour briser les concurrents et s'assurer par la suite une position de monopole, obtention de délais de paiement plus courts, découverte de marchés vierges);
- 2- dans la sphère du capital porteur d'intérêt par la recherche de crédits moins chers, la négociation de termes de remboursement plus favorables;
- 3- dans la sphère du marché des conditions subjectives et objectives de la production pour les rassembler en proportions suffisantes et à des prix moindres;

et il agira au niveau de la production à la fois :

1- pour étendre la durée de la journée de travail

« La machinerie etc. se dévalorise en une période assez longue durant laquelle le même procès de travail est sans cesse répété pour la production d'une nouvelle marchandise. Cette période est déterminée selon un calcul moyen au terme duquel on considère que la valeur globale de la machinerie est passée dans le produit.

Par la prolongation du temps de travail au-delà des limites de la journée de travail normale, on réduit la période durant laquelle le capital dépensé en machinerie est remplacé par la production globale. »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 353. Ed. Sociales.)

A cela s'ajoute la « fâcheuse » réalité du dépérissement périodique précoce des nouvelles machines provoqué par l'invention et la production en série de machines encore plus performantes.

La dévalorisation « morale » du capital fixe assume des dimensions d'autant plus importantes qu'est forte la productivité du travail social.

Par ailleurs, pendant la crise, une partie du capital fixe subit une soudaine dépréciation car devenue incapable de faire office de capital⁽³⁾.

Dans les deux cas -immédiatement dans le premier, après la crise de dévalorisation dans le second- le capital, pour pallier à l'évaporation d'une fraction du capital fixe, devra toujours revigorer l'extorsion de plus-value absolue.

« De plus : lors de l'introduction de machines nouvelles, les améliorations se suivent coup sur coup. Ainsi, en permanence, une grande partie de l'ancienne machinerie est en partie dévalorisée ou totalement inutilisable, avant

⁽³⁾ *« Sans doute, de ce point de vue, le temps attaque et détériore tous les moyens de production (la terre exceptée), mais ici, de par l'interruption de fonction, il se produirait une destruction effective de moyens de production bien plus considérable. »*

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 266. Id.)

que sa période de circulation soit écoulée ou que sa valeur soit réapparue dans la valeur des marchandises. Plus la période de reproduction est raccourcie, plus ce danger est réduit et plus le capitaliste est capable, après que la valeur de la machinerie lui est revenue dans un délai plus bref, d'introduire la nouvelle machine améliorée et de brader l'ancienne... »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 350. Ed. Sociales.)

Au fil de la démonstration un autre aspect émerge : à mesure de l'accroissement du capital fixe et à productivité et à marché de dimensions constantes, la période de reproduction de celui-ci tend à croître et les délais d'introduction de nouvelles machines aussi. Ce qui signifie qu'en fonction de l'importance en valeur des moyens de production anciens, leur renouvellement précoce, dans le contexte donné, appelle de façon plus pressante la nécessité de prolonger la journée de travail d'un laps de temps plus ou moins grand.

2- pour intensifier le rythme de travail⁽⁴⁾.

L'augmentation des rythmes de travail, la coupure des temps morts, la réduction ou suppression des pauses doivent être considérées aussi comme autant de modes pour allonger le temps de travail absolu à

⁽⁴⁾ L'intensification du travail peut être soit un résultat de l'introduction de nouvelles machines -donc de l'augmentation simultanée du capital fixe et de la partie circulante du capital constant-, soit de la simple croissance de rapidité de fonctionnement des éléments du capital fixe existant. Dans cette dernière configuration le seul élément qui augmentera en volume et en valeur est celui des matières premières et auxiliaires (partie circulante du capital constant moins la portion correspondante du capital fixe qui rejoint la circulation). Dans les deux cas la plus-value relative s'élève; beaucoup plus dans le premier, moins dans le second.

« Mais il existe d'autres éléments d'intensification, comme par exemple une accélération de la vitesse des machines : dans le même temps, celles-ci traiteront certes davantage de matière première, mais, pour ce qui est du capital fixe, si l'outillage s'use plus vite, le rapport de sa valeur au prix du travail qu'il met en oeuvre n'est cependant nullement affecté. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 245. Id.)

journée de travail d'un nombre d'heures constante, pour extorquer plus de plus-value absolue. La régularité de la production imposée par la machinerie détermine une saturation du temps de travail et, à journée de travail constante, une plus grande plus-value absolue.

« Ici cependant, s'ajoute un facteur que, même sans prolongation de la journée de travail, l'emploi de la machinerie augmente le temps de travail absolu et donc la plus-value absolue. Ceci résulte pour ainsi dire d'une condensation du temps de travail, de ce que chaque parcelle de temps est plus remplie de travail; l'intensité de travail croît; ce n'est pas seulement la productivité (donc la qualité) du travail qui croît dans un laps de temps donné. Il y a pour ainsi dire constriction des pores de temps par compression du travail. Ainsi une heure de travail représente peut-être le même quantum de travail que 6/4 d'heures de travail moyen où aucune machinerie n'est employée ou encore, où l'on n'utilise pas une machinerie de la même perfection. »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 353. Ed. Sociales.)

L'action conjointe de l'accroissement de la plus-value relative et absolue, la plus grande puissance productive du travail et une exploitation sans cesse grandissante, font que le nombre d'ouvriers occupés diminue relativement aux éléments du capital fixe mis en mouvement dans le procès de travail.

« La baisse des prix et la concurrence auraient par ailleurs stimulé chaque capitaliste, l'incitant à élever la valeur individuelle de son produit total au-dessus de la valeur générale de celui-ci, grâce à l'emploi de nouvelles machines, de nouvelles méthodes de travail perfectionnées, à des nouvelles combinaisons : elles l'auraient incité, autrement dit, à accroître la productivité d'une quantité de travail donné, à abaisser la proportion du capital variable par rapport au capital constant et, ce faisant, à libérer des ouvriers, bref, à créer une surpopulation artificielle. »

(Marx. Le Capital. Livre 3. Tome 1. P. 267. id.)

D'autre part la masse de population ouvrière totale, occupée et non occupée, augmente aussi bien durant les périodes de crise par l'accélération du rythme de prolétarianisation de la population, que durant les périodes de prospérité du MPC car la prospérité

« favorise les mariages ouvriers et réduit la décimation de leur progéniture. »

(Marx. Le Capital. Livre 3. Tome 1. P. 267. Ed. Sociales).

« Donc, à mesure que progresse le MPC, un même développement de la productivité sociale du travail s'exprime, d'un côté dans la tendance à une baisse progressive du taux de profit (p') et de l'autre dans un accroissement constant de la masse absolue de la plus-value ou du profit que s'approprient les capitalistes; de sorte qu'en somme à la baisse relative du capital variable et du profit correspond une hausse absolue de l'un et l'autre. Ce double effet nous l'avons montré, ne peut s'expliquer que par un accroissement du capital total dont la progression est plus rapide que celle de la baisse du taux de profit.

Pour employer un capital variable qui augmente absolument, dans le cas d'une composition organique plus élevée ou d'une augmentation relative plus forte du capital constant, il ne suffit pas que le capital total augmente proportionnellement à cette composition plus élevée, il faut qu'il croisse plus vite encore. Il en résulte qu'à mesure que se développe le MPC une quantité de capital de plus en plus grande est nécessaire pour occuper la même force de travail et il en faut plus encore pour une force de travail en augmentation. L'accroissement de la productivité du travail provoque donc, en système capitaliste, nécessairement, un excédent permanent, semble-t-il, de population ouvrière. »

(Marx. Le Capital. Livre 3. T1. PP 236-237. id.)

L'introduction préalable en un point de la production capitaliste et la généralisation subséquente de l'emploi de nouvelles machines à la totalité des capitaux individuels est une tendance immanente du MPC. Ceci se manifeste par :

- 1- une croissance physique dans des proportions toujours plus importantes que la parallèle augmentation en valeur -progressivement moindre si comparée au gonflement des volumes physiques correspondants- de la composition du capital;
- 2- un cours permanent à la baisse du taux de profit et du capital variable déboursé en rapport au capital constant corrélé;
- 3- la hausse historique de la masse de plus-value extorquée et du taux d'exploitation.

Pourtant cela ne se passe pas obligatoirement d'une telle manière à chaque instant du cours du capital et pour chaque capital singulier. Il se peut en effet qu'à la suite de l'introduction de nouvelles machines, à quantité de marchandises fabriquées et à durée de la journée de travail constantes, il en résulte à terme que le taux de plus-value ait crû (pv') -plus-value relative en hausse après la dévalorisation de la marchandise force de travail- mais que la masse de plus-value extraite soit demeurée inchangée.

Ce cas d'espèce, spécialement répandu durant les périodes charnières entre crise et prospérité, détermine maintes fois la réduction des effectifs salariés, et ce en particulier avant que la nouvelle dévalorisation de la force de travail ait été rendue possible par une productivité plus forte dans la section 2 de la production capitaliste (celle des biens de consommation improductive).

« Le taux de profit dépend donc, -si l'on présuppose la même plus-value, le même surtravail par rapport au travail nécessaire- du rapport de la partie du capital qui est échangée contre du travail vivant à la partie qui existe sous forme de matière première et de moyens de production. Donc plus la portion échangée contre du travail vivant s'amenuise, plus s'amenuise le taux de profit. Donc dans la proportion même où le capital en tant que capital occupe dans le procès de production une plus grande place proportionnellement au travail immédiat, donc plus de plus-value relative -la puissance créatrice de valeur du capital- s'accroît, plus le taux de profit baisse. »

(Marx. Grundrisse. Tome 2. P. 235. id.)

Lorsque la masse relative de la plus-value obtenue par la productivité majeure du travail social ne compense pas la baisse de la quantité globale de surtravail due à l'expulsion du procès de production immédiat d'une fraction du travail vivant, les augmentations simultanées de la composition technique du capital (fondement matériel de la hausse de la plus-value relative) et de sa composition en valeur, donnent lieu à une baisse du taux de profit plus nette et plus marquée comparativement à d'autres moments du cycle du capital.

Si l'économie de capital variable qui a été réalisée se solde par une stagnation ou une baisse du surtravail total, donc si la masse des profits engrangés ne croît pas ou même périclité nonobstant l'augmentation du surtravail relativement au travail nécessaire, le recours à la prolongation de la journée de travail des ouvriers restants s'imposera au capital individuel. L'élévation de la plus-value absolue s'opère ici en même temps que la croissance relative du surtravail.

« Cependant, il ne s'agit pas simplement pour le capitaliste de récupérer le plus vite possible la masse de valeur dépensée dans ce capital fixe, de la protéger ainsi de la dévalorisation et de la posséder de nouveau sous une forme disponible; il s'agit avant tout de l'emploi profitable de ce capital, de la grande masse de capital figée dans une forme où il se dégrade aussi bien en tant que valeur d'échange, qu'il devient inutile en tant que valeur d'usage, s'il n'est mis en contact avec la forme vivante du travail dont il constitue le capital fixe. Etant donné que la part du capital dépensé en salaire a beaucoup diminué par rapport au capital global, et tout spécialement par rapport au capital fixe, et que la grandeur de la plus-value dépend non seulement de son taux, mais du nombre de journées de travail employées simultanément, tandis que le profit dépend de la proportion de cette plus-value par rapport au capital global, il y a donc diminution du taux de profit. Pour l'empêcher le moyen le plus simple consiste, naturellement, en prolongeant la journée de travail, à prolonger au maximum le surtravail absolu et à faire du capital fixe un moyen de

s'approprier un quantum maximal de travail non payé. »

(Marx. Manuscrits 1861-1863. P. 351. Ed. Sociales.)

Le développement technique de la production appelle, dans le système du capital, une plus grande exploitation relative et absolue de la classe ouvrière.

L'opposition entre les deux modalités de l'exploitation n'intervient qu'en considération des caractéristiques physiologiques et historiques du travail vivant. Des limites naturelles et de lutte des classes imposent à un moment donné au capital de poursuivre l'extorsion de plus-value en développant plutôt la plus-value relative que l'absolue ou vice versa. Par ailleurs dans certaines conditions que nous essayons d'identifier ici les deux modes d'exploitation sont poussés en avant ensemble, simultanément. Toutefois, une telle constatation ne constitue pas une infirmation plus ou moins voilée de la thèse selon laquelle le cours historique du MPC est scandé par la succession temporelle de la prédominance de l'extorsion de plus-value absolue puis de l'extorsion de plus-value relative : elle demeure au coeur de toute l'analyse et l'action communistes classiques. Elle est tout simplement là pour les affiner afin que la périodisation scientifique du capitalisme ne soit pas réduite à sa caricature, et pour que ne soit pas bâtie, sur la base d'une interprétation fautive (non dialectique) de l'opposition entre les deux modalités de l'exploitation capitaliste, une énième « nouvelle » idéologie opportuniste. Le communisme réel seul sera à même de développer à un niveau inégalé la production sociale et ses conditions techniques sans que cela se traduise en une saturation accrue du travail et en une prolongation de la journée de travail individuelle. Ayant libéré le travail et son produit de sa forme d'échange, en un mot de la valeur, la société communiste, organisée selon un plan central rationnel, sera capable de diminuer l'une et l'autre sans que la quantité des biens produits en souffre. Elle saura, par conséquent, accroître démesurément la richesse sociale. Mais revenons au fil conducteur de ce travail.

En cas de non-introduction d'une nouvelle machinerie la tendance à élever l'extorsion de plus-value absolue est très pressante car par ce biais le capital individuel obtient une accélération de la rotation totale du capital fixe. Il atteint aussi un taux de profit majeur puisque -jusqu'à un certain niveau d'augmentation du taux horaire du salaire- la quantité de capital constant transféré aux marchandises singulières fabriquées ne varie pas (machines, bâtiments d'usine etc. restent les mêmes qu'ils servent seize heures ou douze) et le salaire relatif (expression monétaire du rapport entre travail nécessaire et surtravail) baisse.

La prolongation du temps de travail absolu est énormément prisée par le capital individuel lorsqu'il s'agit d'accélérer la modernisation des équipements de production. Pour que le capital parvienne « dans les meilleures conditions » à l'objectif de l'introduction dans la production de nouvelles machines il faut :

- 1- que le capital précédemment avancé soit complètement réalisé dans les plus brefs délais, et en premier chef sa portion fixe;
- 2- que l'échelle de la production soit accrue et avec elle la masse de plus-value;
- 3- que le marché soit en « bonne santé » et que s'élève la part de marché du capital singulier en question afin d'écouler sans entraves les marchandises produites en nombre supérieur.

Pour gagner la course aux « technologies nouvelles », le capital individuel est poussé à l'obtention d'une masse plus grande de profits et à un retour sous forme monétaire du capital total avancé plus rapide que celui de ses concurrents. Quoi de mieux adaptés à cette fin que l'intensification des rythmes de travail et la baisse du salaire au-dessous de son niveau moyen (emploi de travailleurs immigrés, travail clandestin, délocalisation etc.)? L'objectif visé c'est à la fois le gain d'extra-

profits⁽⁵⁾ et une plus grande extorsion absolue de plus-value.

On rappelait plus haut que, à tout moment du cycle économique et en toute phase du développement historique du MPC, les relations entre plus-value relative et absolue sont loin d'être conflictuelles, pourtant l'étude du déroulement de leur agencement cyclique réciproque ne permet pas de les enfermer dans des rapports d'une plate identité. Dans ce cas l'extorsion d'une plus grande plus-value absolue précède, et en quelque sorte justifie, rend possible l'extraction supplémentaire de plus-value relative.

« L'accroissement de la plus-value absolue ou la prolongation du surtravail et, à cette fin, de la journée de travail, le capital variable restant le même, donc sans qu'il y ait changement du nombre des ouvriers qui reçoivent le même salaire nominal -peu importe en l'occurrence que le temps supplémentaire soit payé ou ne le soit pas-, cet accroissement provoque une diminution relative de la valeur du capital constant par rapport au capital total et au capital variable et augmente par là le taux de profit, même si l'on ne tient pas compte de la croissance de la plus-value et de sa masse non plus que de la hausse possible de son taux. Le volume de la partie fixe du capital constant : machinerie, bâtiments d'usine, etc., reste le même qu'il serve seize heures ou douze. La prolongation de la journée de travail ne requiert pas de nouvelle dépense pour cette partie du capital constant qui est la plus coûteuse. A cela s'ajoute qu'ainsi la valeur du capital fixe est reproduite en une série plus brève de périodes de rotation, donc que le laps de temps pendant lequel le capital fixe doit être avancé en vue de procurer un profit déterminé se trouve réduit. Partant, la prolongation de la journée

⁽⁵⁾ « En effet, l'intérêt particulier que prend un capitaliste ou le capital d'une sphère de production déterminée, à l'exploitation des ouvriers directement occupés par lui se borne à la possibilité de tirer un supplément, un profit dépassant le profit moyen, soit par un surmenage exceptionnel, soit par un abaissement du salaire au-dessous de la moyenne, soit par une productivité exceptionnelle du travail employé. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 212. Id.)

de travail augmente le profit, même si le temps supplémentaire est payé et, jusqu'à une certaine limite, même s'il est payé plus que les heures de travail normales. La nécessité, sans cesse accrue, d'augmenter dans l'industrie moderne le capital fixe a été une des raisons qui ont le plus incité des capitalistes avides de profit à prolonger la journée de travail. »

(Marx. Le Capital. Livre 3. Tome 1. P. 96. id.)

CYCLE ÉCONOMIQUE DU CAPITAL ET MODALITÉS D'EXPLOITATION.

L'absence de toute antinomie, plutôt l'existence d'une « presque » parfaite complémentarité/interaction entre extorsion de plus-value relative et absolue peuvent aussi être constatées en étudiant leurs rapports déterminés dans chacun des quatre moments du cycle industriel, du cycle économique du capital industriel.

Pour ce faire il importe de garder à l'esprit la vérité élémentaire selon laquelle, à l'échelle du capital individuel, plus-value relative et plus-value absolue ne rentrent en conflit qu'à cause des conditions « extérieures » données -physiologiques et du marché du travail- de l'exploitation, c'est-à-dire, en gros, du rapport des classes déterminé.

Avant d'aborder l'examen des ses 4 phases il convient d'abord de rappeler la définition classique de cycle industriel de la période de la grande industrie et du rôle grandissant qui y est joué par la rotation totale du capital fixe.

« Avec l'entrée en ligne de compte du capital fixe, ceci change et ni le temps de rotation du capital, ni l'unité au moyen de laquelle le nombre de ses rotations est mesuré, l'année, n'apparaissent plus alors comme étalon de temps pour mesurer le mouvement du capital.

Cette unité est au contraire déterminée maintenant par le temps de reproduction requis pour le capital fixe et en conséquence par son temps de circulation global, le temps dont il a besoin pour entrer comme valeur dans la circulation et en ressortir dans la totalité de sa valeur.

La reproduction du capital circulant doit durant tout ce temps se faire sous la même

forme y compris matériellement, et le nombre de ses rotations nécessaires, c'est-à-dire des rotations nécessaires à la reproduction du capital primitif, est reparti sur une série d'années plus ou moins longue. C'est une période globale relativement longue qui est donc posée comme l'unité à laquelle se mesurent les rotations du capital fixe, et la répétition de celles-ci se situe à présent en liaison non plus extérieure, mais nécessaire avec cette unité.

D'après Babbage, la reproduction moyenne de la machinerie en Angleterre est de 5 ans; la reproduction réelle, par conséquent, peut-être de 10 ans. Il ne peut faire le moindre doute que le cycle que l'industrie parcourt, depuis le développement du capital fixe à vaste échelle, en un laps de temps plus ou moins égal à 10 ans⁽⁶⁾, est lié à cette phase de reproduction globale du capital ainsi déterminée.

Nous trouverons encore d'autres facteurs de détermination. Mais ceci en est un. Certes, il a déjà existé dans le passé des périodes plus ou moins fastes pour l'industrie comme pour les récoltes (agriculture). Mais ce cycle industriel de plusieurs années découpées en périodes, en époques caractéristiques, est quelque chose de propre à la grande industrie. »

(Marx. Grundrisse. Tome II. PP. 208-209. Ed. Sociales.)

Période de prospérité (production à haute pression⁽⁷⁾)

Dans les périodes prospères la totalité du capital social ne connaît guère d'entraves à la valorisation : les marchés s'étendent, l'argent est disponible en quantités suffisantes et à un prix modéré cependant que s'envolent les investissements productifs⁽⁸⁾ ; le capital pousse

⁽⁶⁾ D'après nos analyses plus récentes et conformément à la prévision de Marx-Engels la durée d'un cycle a baissé pour se situer désormais et depuis la fin du siècle dernier/début de celui-ci aux alentours de 4-5 ans. Nous ne reviendrons pas sur la démonstration d'une telle affirmation car elle a déjà fait l'objet d'autres travaux réalisés par notre mouvement.

⁽⁷⁾ Marx. Le Capital. Livre I. Tome III. P. 76. Id.

⁽⁸⁾ « *A chaque période de prospérité le capital s'accroît et le capital existant qui dormait pendant la crise, est tiré de son inactivité et lancé sur le*

alors à la réduction du travail nécessaire par l'intensification du travail soit en augmentant les cadences du travail vivant soit uniquement celles des machines ou encore des deux simultanément.

Cela dépend en dernière instance des rapports de force existant concrètement entre les classes antagoniques qui s'affrontent aussi bien sur le marché du travail que sur les lieux de la production capitaliste ainsi que de la détermination technologique donnée du procès de travail.

La croissance des rythmes d'opération des machines peut être obtenue par :

1. la simple accélération du mouvement des instruments de travail existants, aux conditions bien sûr que cela soit techniquement viable et que la force de travail soit physiquement en mesure de suivre et accepte de le faire;

2. l'adoption de nouvelles machines plus rapides et plus performantes; des quantités plus importantes de marchandises sont fabriquées dans l'unité de temps. On atteindra cet objectif par une plus grande saturation du travail vivant correspondant à l'efficacité accrue de la machinerie mais pas nécessairement par une aggravation corrélée des conditions de travail de l'homme.

Pour que cela ait lieu, et en présupposant que la valorisation ne s'y oppose pas, les équipements de production nouveaux devront être disponibles sur le marché en temps voulu et en nombre suffisant.

Le renouvellement de l'outil de production permet, en présence de certaines circonstances techniques, d'accroître les volumes de marchandises fabriquées sans que cela s'accompagne fatalement d'une progression parallèle des rythmes du travail vivant.

Ce cas de figure est significatif car il témoigne :

1. de la possibilité concrète que le renforcement de la puissance productive du travail social ne se fasse pas au détriment du travail vivant (paradigme et présupposé de la

marché. »

(Marx. Revue de mai à octobre 1850)

coopération productive de la société communiste⁽⁹⁾).

2. de l'amélioration globale des conditions de travail de l'ouvrier avec l'avènement de l'ère de la grande industrie.

Le point 2 indique que cette amélioration de la condition ouvrière se fait en corrélation étroite avec la réalisation croissante de la soumission du producteur salarié au capital et en particulier de la subsomption du travail vivant au travail objectivé.

Ce phénomène, de fréquence et de nature inéluctablement cycliques durant la dictature du MPC, est l'une des raisons centrales du cours politique contre-révolutionnaire.

Dans les périodes de prospérité le marché est en expansion, donc il est bien réceptif à des quantités majeures de marchandises. Pour parvenir à satisfaire une demande exubérante le capital doit s'attaquer au temps de travail absolu : la durée de la journée de travail individuelle connaît ainsi une avancée temporaire qui sera atteinte principalement par le recours massif aux heures supplémentaires.

Corrélativement la journée de travail sociale s'étendra, c'est-à-dire le nombre simultané de journées de travail individuelles, à la fois par la diffusion dans les unités de production existantes d'équipes de nuit et du week-end et par l'implantation de nouveaux sites, de

⁽⁹⁾ « Cette diminution de la quantité totale de travail entrant dans la marchandise semble donc être la caractéristique essentielle de l'augmentation de la productivité du travail, quelles que soient les conditions sociales de la production. Dans une société où les producteurs régleraient leur production selon un plan établi à l'avance, et même dans la simple production marchande, la productivité du travail serait de fait mesurée nécessairement à cet étalon. Mais qu'en est-il dans la production capitaliste? ...pour le capital, la loi de l'augmentation de la force productive du travail ne s'applique pas de façon absolue. Pour le capital, cette productivité est augmentée non quand on peut réaliser une économie sur le travail vivant en général, mais seulement quand on peut réaliser sur la fraction payée du travail vivant une économie plus importante qu'il n'est ajouté de travail passé. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. PP. 273-274. Id.)

nouvelles usines (les ouvriers occupés vont être plus nombreux).

« ... de même, au temps de la prospérité, l'on peut sans modifier la base du capital fixe, donner une extension anormale au capital circulant soit en prolongeant le temps de travail, soit en intensifiant le travail. »

(Marx. Le Capital. Livre II. Tome I. P. 239 id.)

La population ouvrière accrue sera tout de même relativement insuffisante à combler les rangs d'une production en pleine explosion, et ce nonobstant l'économie relative de main d'oeuvre due aux nouvelles machines. Cet état des choses est transitoire et caractéristique des phases fastes du cycle industriel.

« Un excédent momentané du capital par rapport à la population ouvrière qu'il fait travailler aurait un double effet. D'une part la hausse de salaire qui s'ensuivrait entraînant un adoucissement des conditions qui déciment, voire anéantissent la progéniture des ouvriers et facilitant les mariages, ferait s'accroître peu à peu la population ouvrière, d'autre part l'emploi des méthodes créatrices de plus-value relative (l'introduction et perfectionnement des machines) créerait bien plus rapidement encore de manière artificielle une surpopulation relative qui, de son côté, constituerait à son tour le terrain favorable qui permet une multiplication rapide de la population car en régime de production capitaliste la misère fait naître le monde. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 232 id.)

En ces périodes notamment la croissance de l'exploitation, son taux comme sa masse, pourra être modérée par des luttes économiques visant à l'augmentation du salaire nominal et réel.

Cependant, la bonne situation générale de la valorisation, appuyée par des faibles coûts du crédit, lui-même disponible en quantité suffisante, est caractérisée par des retours intégraux, fluides et rapides du capital valorisé. Ceci rendra à la fois accessibles une certaine satisfaction des revendications ouvrières et la poursuite de la lancée économique. L'époque de prospérité se

démarque des autres par l'émergence de pénuries momentanées de main-d'oeuvre et par l'essor des investissements productifs. C'est la période idéale pour l'accroissement de la plus-value relative qui fait suite à l'élévation de la productivité du travail social. La classe ouvrière se trouve dans la situation de pouvoir obtenir, par ses luttes défensives, de vendre sa marchandise spécifique, la force de travail, à un prix de marché plus haut. Aussi oppose-t-elle une résistance plus déterminée et concluante à l'extorsion accrue de plus-value absolue.

En général les combats économiques de la classe exploitée mènent vers une issue trade-unioniste, à savoir vers l'extension et l'approfondissement de la démocratie sociale et vers l'élargissement de l'emprise politique du capital sur le prolétariat.

C'est l'instant magique de gloire de la racaille opportuniste qui, enfin, peut être totalement innervé aux luttes ouvrières sans déranger outre mesure la valorisation du capital.

A ce moment l'opportunisme agit dans le sens de la restauration de l'ordre capitaliste, de la paix sociale et du renforcement du fétichisme de la marchandise et des machines sans devoir s'opposer de face aux agitations prolétariennes (ou en s'y frottant très légèrement).

Voici donc dévoilée la base matérielle fondamentale de la tenue historique du régime capitaliste et de l'opportunisme en tant que principale fraction politique bourgeoise au sein de la classe révolutionnaire.

« Dans le cas de la plus-value absolue, (il y a) donc une baisse relative de la valeur du salaire comparée à la croissance absolue de la plus-value; dans le cas de la plus-value relative il y a baisse absolue de la valeur du salaire. Toutefois, le premier cas, (est) toujours plus mauvais pour le travailleur. Dans le premier cas, le prix du travail baisse absolument. Dans le deuxième cas le prix du travail peut monter. »

(Marx. Manuscrits de 1861-1863. P. 366. Ed. Sociales.)

Sur le versant de l'amélioration du procès de travail on enregistre des faits d'un signe

analogue. L'importation de nouveaux outils de production dans le procès de travail est une propension immanente du MPC ainsi que la pulsion irrésistible à l'envol de l'exploitation dans ses deux formes canoniques. Néanmoins, durant les phases prospères, l'on constate une plus grande disponibilité à l'investissement en capital et en particulier en capital fixe.

On assiste alors à une véritable « recrudescence » de l'extorsion de plus-value relative qui assume une dimension d'autant plus grande que la composition du capital est historiquement élevée. Les innovations scientifiques et techniques de la période qui précède celle dont il est ici question, la phase de la crise, deviennent technologie appliquée à des vastes pans de la production sociale.

Ceci s'explique car la dévalorisation soudaine, importante et généralisée du capital préexistant permet, une fois la production violemment réajustée par rapport au marché, l'adoption massive de nouveaux procédés et de nouvelles machineries.

La hantise du capitaliste, à savoir l'interruption du reflux de la totalité du capital valorisé, n'est pas ici à l'ordre du jour car, s'il lui aura survécu, la crise, en imposant à son capital un régime drastique, l'aura préalablement « débarrassé » de ce problème. Par conséquent, la crise, en un sens, libère le capital de lui-même et lui rend abordables des forces productives d'une plus grande puissance.

Le raccourcissement -remporté d'une façon certes violente et destructrice de capital- du temps de rotation intégrale du capital favorise le développement de la force productive du travail social.

Pendant les phases prospères, et à un degré moindre durant les périodes d'activité ordinaire, la course à la plus-value relative est la modalité conjoncturelle prédominante de l'exploitation capitaliste. Lorsque la production peut être effectuée à une pression élevée, la grande industrie fondée sur la suprématie de la plus-value relative, vit son seul moment d'accord et d'harmonie totale avec son cycle économique.

Période de crise

La crise c'est la surproduction absolue de capital, la suraccumulation de capital qui interdit la valorisation du capital dans sa totalité; elle succède à la phase prospère et en est dialectiquement la conséquence de la même manière que la première est le présupposé de la seconde⁽¹⁰⁾.

« Il y aurait surproduction absolue de capital dès que le capital additionnel destiné à la production capitaliste égalerait 0. Or la fin de la production capitaliste, c'est la mise en valeur du capital; c'est-à-dire l'appropriation de surtravail, la production de plus-value, de profit. Donc, dès que le capital aurait augmenté par rapport à la population ouvrière dans des proportions telles que ni le temps de travail absolu, que fournit cette population, ne pourrait être prolongé, ni le temps de surtravail relatif étendu (ce qui, de toute manière, serait impossible dans une situation où la demande de travail serait si forte; car les salaires auraient tendance à monter); donc, si le capital accru ne produisait qu'une masse de plus-value tout au plus égale et même moindre qu'avant son augmentation, alors il y aurait surproduction absolue de capital; c'est-à-dire que le capital augmenté $C + *C$ ne produirait pas plus de profit ou même en produirait moins que le capital C avant qu'il ne s'accroisse de $*C$. Dans les deux cas, se produirait une forte et brusque baisse du taux général de profit, mais cette fois en vertu d'un changement dans la composition du capital qui ne serait pas dû au développement de la force productive, mais à une hausse de la valeur-argent du capital variable (en raison de la hausse des salaires) et à la diminution correspondante dans le rapport du surtravail au travail nécessaire. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 264 id.)

La période de crise se manifeste dans la pratique, selon la propre définition de Marx, par l'incapacité d'une fraction plus ou moins

grande mais toujours imposante du capital social total de s'auto-valoriser.

« ... une portion du capital resterait totalement ou partiellement en jachère (parce que pour pouvoir seulement se mettre en valeur, il lui faudrait d'abord supplanter du capital déjà en fonction) et l'autre portion, sous la pression du capital inoccupé ou à demi-occupé, serait mise en valeur à un taux peu élevé. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 264)

Les marchés ne pompent plus de marchandises en quantités suffisantes, elles sont vendues à des prix déchirés, l'écart entre les premiers et la production se creuse dangereusement jusqu'à ce que la dernière doive s'arrêter.

« On produit trop de marchandises pour pouvoir réaliser et reconvertir en capital neuf la valeur et la plus-value qu'elles recèlent dans les conditions de distribution et de consommation impliquées par la production capitaliste, c'est-à-dire pour accomplir ce procès sans explosions se répétant sans cesse. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 270 id.)

« Une partie des marchandises se trouvant sur le marché ne peuvent accomplir leur procès de circulation et de reproduction que grâce à une énorme contraction de leurs prix, donc à une dépréciation du capital qu'elles représentent. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P.P. 266-267)

La rotation du capital total est sectionnée à plusieurs endroits, interrompue tout au long de son cours : à chaque étape le capital perd un morceau qui s'arrête de fonctionner comme tel, la dépréciation générale du capital en circulation en est l'expression factuelle.

« Il faut ajouter que le procès de reproduction est conditionné par des rapports de prix déterminés, fixés à l'avance et que la chute générale des prix le bloque et le perturbe. Cette perturbation et ce blocage paralysent la fonction de moyen de paiement de l'argent qui repose sur ces rapports de prix fixés à

⁽¹⁰⁾ « L'arrêt de la production ainsi survenu aurait préparé un élargissement ultérieur de la production dans les limites capitalistes. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 267. Id.)

l'avance et qui est donnée en même temps que le développement du capital; ils interrompent à cent endroits la chaîne des obligations de paiement à échéances déterminées; ils sont encore aggravés par l'effondrement correspondant du système de crédit, qui s'est développé avec le capital, et aboutissent ainsi à des crises aiguës et violentes, à des soudaines et brutales dévaluations et à un blocage et une perturbation réels du procès de reproduction entraînant une diminution effective de la reproduction. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 267. Ed. Sociales.)

Des masses énormes de capital monétaire flottent dans les cieux de la finance et de ses marchés sans parvenir à s'incarner en capital productif, le prix de l'argent comme marchandise, le coût du crédit atteint des sommets pour s'effondrer par la suite : d'énormes masses de capital-argent s'évaporent.

« La destruction principale, celle qui présenterait le caractère le plus grave, affecterait les valeurs-capital, le capital en sa qualité de valeur. La portion de la valeur-capital qui existe simplement sous la forme de titre sur des parts à venir de plus-value ou de profit, c'est-à-dire de simples créances sur la production sous diverses formes, est dévaluée aussitôt que baissent les recettes sur lesquelles elle est calculée. Une partie de l'or et de l'argent en espèces est gelée, ne fait plus office de capital. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 266)

Les investissements productifs chutent vertigineusement entraînant dans l'abîme la productivité du travail social de même que la population ouvrière dont la portion qui conserve tant bien que mal le travail diminue nettement; la partie variable du capital circulant global (les salaires) décroît davantage que l'ensemble du capital circulant.

« L'arrêt de la production aurait mis en chômage une partie de la classe ouvrière et ainsi placé la partie occupée dans des conditions telles qu'elle aurait dû consentir à un abaissement de salaire même au-dessous de la moyenne; pour le capital, l'effet est le

même que si, avec un salaire moyen, on élevait la plus-value relative ou absolue. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P. 267)

La baisse relative du salaire moyen de l'ouvrier est un phénomène permanent du MPC qu'il faut rapporter à l'augmentation du temps de surtravail relativement au travail nécessaire. Par ce biais se déclare la croissance ininterrompue de la force productive du travail social en régime capitaliste; elle est le signe le plus éclatant de l'exploitation capitaliste.

D'autre part la baisse relative du salaire moyen est contrée par l'augmentation cyclique du salaire nominal et, surtout, par la pression exercée par les ouvriers dans le sens du progrès du salaire réel au-delà de ce qui se vérifie déjà en raison de la baisse progressive du temps de travail absolu contenu dans les marchandises assurant la subsistance de la classe exploitée.

En période de crise on décèle autant le mouvement historique à la baisse relative du salaire -quoique modérée par le fléchissement de la courbe de la productivité du travail, absence d'investissements en capital fixe oblige- que la chute brutale du salaire au-dessous du salaire moyen précédent. Pendant le temps de l'arrêt généralisé de la production capitaliste, et après une première phase de braderie des stocks de marchandises rentrant dans la reproduction de la force de travail, la situation qui s'installe comporte l'émergence de pénuries répétées dont font l'objet ces mêmes biens de consommation improductive destinés aux ouvriers; dans un deuxième temps, par effet de la raréfaction des marchandises disponibles à l'achat et des spéculations qui s'ensuivent, leurs prix de marché s'envolent démesurément.

En conséquence directe de cela et du fléchissement de la courbe de la productivité du travail, le salaire réel cessera de croître. D'autre part, à terme, le soudain gonflement de la surpopulation ouvrière provoquera la baisse du salaire nominal.

Ainsi la période de crise se distingue entre autres par la baisse absolue du salaire nominal et du salaire réel. En particulier la baisse relative du salaire est désormais davantage à

imputer à la réduction du prix du travail nécessaire arrachée à l'ouvrier par le capital au moment de la stipulation du contrat de travail, sur le marché du travail, qu'à l'augmentation de la puissance productive du travail vivant via l'expansion du travail matérialisé (capital constant) dans le procès de production immédiat.

Le capital productif circulant diminue aussi dans sa totalité car les capitaux individuels dépréciés n'ont plus la taille suffisante pour acheter matières premières et auxiliaires dans les mêmes volumes qu'auparavant et parce que le nombre de marchandises fabriquées dans cette phase s'amenuise fortement.

« En cas d'entrave de la production, encombrement des marchés, enchérissement des matières premières, etc., on réduit l'investissement normal du capital circulant, la base du capital fixe restant la même, en limitant le temps de travail, en ne faisant faire aux ouvriers, par exemple, que des demi-journées. »

(Marx. Le Capital. Livre II. Tome I. P. 239. id.)

Dans ce passage Marx met en exergue une conséquence classique, invariante, du MPC en crise: la réduction de la journée de travail sociale et la baisse correspondante du capital circulant.

Par rapport au dernier la portion variable se liquéfie à un degré majeur car, face à la décre de la masse de profit réalisé et de la plus-value engendrée, le capital répond par une baisse relative plus importante de la masse salariale.

En d'autres termes, si la conjoncture veut que la valorisation pleine et sans entrave du capital ne soit pas de mise, et encore, si elle détermine une réduction du capital additionnel, une manière d'y faire front consiste à compresser le capital variable au-delà du moins à gagner. Le travail nécessaire se rapetissera ainsi d'une proportion majeure que la journée de travail sociale et individuelle.

« C'est pourquoi, en temps de crise, rien ne change à cette tentative de faire travailler un excédent de temps. Si l'on ne travaille que 3 ou 4 jours par semaine, le profit consiste

seulement dans le temps de surtravail effectué pendant ces 3 ou 4 jours. Le profit extraordinaire consistera donc dans le temps de surtravail non payé effectué au-delà du surtemps normal, au-delà donc de la journée normale fixée par la loi. C'est ce qui fait qu'en temps de crise la tentation est d'autant plus grande de profiter des journées où l'on travaille effectivement, pour faire du temps excédentaire, c'est-à-dire davantage de temps de travail non payé que d'ordinaire. (D'autres fabricants font en fait la même chose en abaissant le salaire, c'est-à-dire en diminuant le temps de travail nécessaire pendant les 3 ou 4 jours où l'on travaille)... Plus l'époque est mauvaise, moins l'on fait des affaires, et plus il faut que le profit réalisé sur les affaires qu'on a faites soit grand. »

(Marx. Manuscrits de 1861-1863. PP. 224-225).

La plus-value absolue, le surtravail fourni par l'ouvrier, ne cessera de s'accroître tandis que la durée absolue de la journée de travail sociale tend à baisser.

Corollairement on signale que, pour contenir le plus possible la chute du temps de surtravail, la durée de la journée de travail sociale se réduira à un rythme plus soutenu que celle de la journée de travail individuelle. Cela induit un gonflement plus rapide de la population ouvrière inoccupée, qui s'effectuera dans des proportions plus importantes que la réduction du temps de travail absolu des ouvriers demeurant occupés.

La croissance de la plus-value relative est également recherchée avec frénésie par le capital en crise. Pourtant, les nouveaux moyens techniques destinés à muscler la puissance productive du travail social ne sont pas accessibles au capital amputé par la dévalorisation.

Seules lui resteront ouvertes les voies de la saturation du temps de travail à base technique demeurée inchangée et de la réduction contractuelle du prix de marché du travail nécessaire.

Partant, la possibilité de majoration de la plus-value relative en période de crise est fortement limitée relativement aux périodes prospères :

elle est à la fois nettement plus vulnérable à l'égard des aléas de la lutte des classes et davantage dépendante des conditions objectives de la production restées figées.

Globalement, et à l'opposé de la période propice, la phase de crise se caractérise par un recours proportionnellement plus considérable à l'élévation de la plus-value absolue qu'à celui de la plus-value relative.

Période d'activité moyenne et périodique stagnation

Dans ce travail nous ne nous arrêterons pas davantage sur l'examen des deux périodes charnières entre crise et prospérité car en tout état de cause elles se situent, même à l'égard du thème de notre traité, en situation intermédiaire par rapport aux deux pôles du cycle économique.

La période d'activité moyenne, dite aussi de calme, précède la phase de prospérité et en garde pareillement à cette dernière, ou mieux en anticipe en l'état d'ébauche, la prédominance contingente -cyclique- de l'extorsion de la plus-value relative.

La période de stagnation, dite aussi de marasme, suit la phase de crise et en hérite la prédominance contingente -cyclique- de l'extorsion de la plus-value absolue.

En guise de conclusion il convient toutefois de rappeler que la présente étude n'infirmé guère, au contraire lui confère la nécessaire dimension scientifique, dialectique et matérialiste, la définition du cours du capital industriel articulée sur deux grandes époques à leur tour essentiellement déterminées par la domination historique d'une forme d'exploitation sur l'autre (période manufacturière = prédominance de l'extorsion de plus-value absolue, période de la grande industrie = prédominance de l'extorsion de la plus-value relative).

« *Le développement des forces productives du travail social est la tâche historique et la justification du capital... On aperçoit ici, sur le plan purement économique, c'est-à-dire du point de vue du bourgeois, dans le cadre de la raison capitaliste, du point de vue de la production capitaliste elle-même, les limites de celle-ci, sa relativité; on voit qu'elle n'est*

pas un système de production absolu, mais un simple mode historique de production correspondant à une certaine époque de développement restreint des conditions matérielles de production. »

(Marx. Le Capital. Livre III. Tome I. P.P. 271-272. Ed. Sociales.)

«*Toute richesse est désormais richesse industrielle, richesse du travail. Alors que l'industrie est le travail parvenu à son achèvement, que le système de la fabrique est l'industrie parvenue à sa forme parfaite, c'est-à-dire l'essence du travail, le capital industriel est la forme objective, accomplie de la propriété privée.*»

(Marx, Economie et Philosophie (Manuscrits Parisiens) p. 75 La Pléiade.)

«*L'industrie est le rapport historique réel de la nature -donc des sciences de la nature- avec l'homme;... La nature telle qu'elle se fait dans l'histoire -acte de genèse de la société humaine- est la nature réelle de l'homme; bien que sous une forme aliénée, elle devient, grâce à l'industrie, la vraie nature anthropologique.*»

(Marx, Economie et Philosophie (Manuscrits Parisiens) p.86-87 La Pléiade)

PÉRIODISATION DU MPC, CAPITAL SOCIAL ET CAPITAUX INDIVIDUELS.

Dans le processus du développement des forces productives -celle du travail et celle de la terre- le mode de production capitaliste (MPC) représente le dernier moment de la propriété privée des moyens de production. Cette dernière se trouve en effet confrontée à la socialisation complète de la production même si celle-ci demeure production de marchandises, même si son caractère social s'exprime par la médiation de l'échange de marchandises.

La contradiction qui se crée entre la nature sociale de la production et la forme privée de l'appropriation de la richesse sociale se manifeste aussi dans la structure du capital : le capital social ne peut être que l'addition des différents capitaux individuels -déterminations

immanentes du capital- et ne peut exister comme totalité, comme capital total, qu'en tendance, par le truchement du mouvement conflictuel (concurrentiel) des capitaux particuliers.

«Cependant, chaque capital pris à part ne constitue qu'une fraction promue à une existence autonome, pour ainsi dire douée d'une vie individuelle, de l'ensemble du capital social, de même que chaque capitaliste pris à part n'est qu'un élément individuel de la classe capitaliste. Le mouvement du capital social se compose de la totalité des mouvements de ses fractions promues à l'autonomie, de la totalité des rotations des capitaux individuels.»

(Marx, Le Capital Livre 2 Troisième section Chapitre XVIII T2, p. 7-8 Editions Sociales.)

Le développement des forces productives est, dans le MPC, l'oeuvre du capital social en mouvement, mais le mode d'existence de celui-ci ce sont les capitaux autonomisés en conflit.

«La libre concurrence est la relation du capital à lui-même en tant qu'autre capital, c'est-à-dire le comportement réel du capital en tant que capital... la production fondée sur le capital ne se pose dans ses formes adéquates que pour autant que et dans la mesure où la libre concurrence se développe, car elle est le libre développement du mode de production fondé sur le capital; le libre développement de ses conditions et de soi en tant que procès reproduisant toujours ces conditions.»

(Marx, Grundrisse Tome 2 p. 142 Editions Sociales.)

Même sous la forme de capital porteur d'intérêt, là où le capital apparaît comme capacité générique de valorisation¹¹, ainsi que

¹¹ *"Ainsi c'est l'intérêt et non le profit qui apparaît comme le créateur de valeur du capital, qui jaillit du capital en tant que tel et, par conséquent, de la simple propriété du capital : d'où le revenu créé par le capital de façon spécifique. C'est d'ailleurs dans cette forme qu'il est compris par les économistes vulgaires. Dans cette forme toute médiation est effacée. La forme fétichisée du capital est achevée tout comme l'est l'idée du capital-fétiche. Ce qui engendre nécessairement cette configuration, c'est que la propriété juridique du capital se sépare de sa propriété économique et que l'appropriation d'une partie du profit, sous le nom d'intérêt, revient à un capital en soi, ou à un*

sous la forme juridique de propriété de l'Etat, la propriété économique du capital reste individuelle. Or, si la périodisation du MPC ne peut se référer qu'au développement général des forces productives avec une forme sociale déterminée, donc au capital social, elle doit cependant tenir compte du mouvement autonomisé des capitaux individuels et de leurs caractéristiques spécifiques.

«Le fait que le capital social est la somme des capitaux individuels (y compris les capitaux par actions et le capital d'Etat, dans la mesure où les gouvernements emploient le travail salarié productif dans les mines, les chemins de fer etc., et fonctionnent comme des capitalistes individuels) et que le mouvement total du capital social est égal à la somme algébrique des mouvements des capitaux individuels, n'empêche nullement ce mouvement, en tant que mouvement d'un capital individuel isolé, de présenter d'autres phénomènes que le même mouvement étudié, comme partie du mouvement total du capital social, donc en connexion avec les mouvements des autres parties. Le mouvement total du capital social résout des problèmes dont la solution, lors de l'étude du cycle du capital individuel isolé, doit être présupposée, au lieu d'en résulter.»

(Marx, Le Capital Livre 2 Première section Chapitre III Tome 1 p. 90-91 Editions Sociales.)

Le mouvement de la concurrence entre les capitaux individuels assume la physionomie d'un cycle économique (ou industriel, ou des affaires) constitué par des phases successives de dépression, d'animation moyenne, de précipitation et de crise (calme, animation croissante, prospérité, surproduction, écroulement, stagnation, calme).

«Un point est acquis : avec sa durée de plusieurs années, ce cycle de rotations reliées entre elles, au cours desquelles le capital est captif de son élément fixe, fournit la base matérielle des crises périodiques, qui font passer les affaires par des phases successives

propriétaire de capital, totalement séparés du procès de production."

(MARX, Théories sur la plus-value. Tome 3 p. 546 Editions Sociales.)

de stagnation, d'animation moyenne, de précipitation, de crise.»

(Marx, Le Capital Livre 2 Deuxième section Chapitre IX Tome 1 p. 171 Editions Sociales.)

La concurrence oblige les capitaux à veiller à ce que leur procès particulier de valorisation et de circulation ne soit pas interrompu et même à tout mettre en œuvre pour qu'augmente leur propre vitesse de rotation; le passage du capital d'une forme fonctionnelle à l'autre -du capital-argent au capital productif, au capital-marchandise, à nouveau au capital-argent et ainsi de suite-¹² doit avoir lieu sans accroc¹³

¹² *"Capital-argent, capital-marchandise, capital productif ne désignent donc pas ici des sortes autonomes du capital dont les fonctions formeraient le contenu de branches d'affaires séparées et également autonomes. Ils ne désignent que des formes fonctionnelles particulières du capital industriel, qui les prend toutes les trois successivement."*

(MARX, Le Capital. Livre 2 Tome 1 p. 50 Éd. Sociales.)

¹³ *"Le cycle du capital ne s'opère normalement que pour autant que ses différentes phases passent sans arrêt de l'une à l'autre. Si un arrêt se produit dans la première phase A-M [argent-marchandise n.d.r.], le capital se fige en trésor; si c'est dans la phase de production, les moyens de production restent sans fonction d'un côté, et la force de travail inoccupée de l'autre; si c'est dans la dernière phase M'-A' [marchandise contenant plus-value - argent, expression générique du capital valorisé n.d.r.], les marchandises amoncelées sans pouvoir se vendre obstruent le courant de la circulation."*

(Marx, Le capital. Livre 2 Première section, Chapitre I Tome 1 p. 50 Editions Sociales.)

"Tout blocage dans la succession cause du dérangement dans la juxtaposition, tout blocage à un stade entraîne un blocage plus ou moins grave pour le cycle total non seulement de la fraction du capital bloquée, mais aussi du capital individuel dans son ensemble."

(Marx, Le Capital. Livre 2 Première section, Chapitre IV Tome 1 p.96 Ed. Sociales.)

"En étudiant le procès de production nous avons vu que toute la tendance, tout l'effort de la production capitaliste consiste à accaparer le plus possible de surtravail, donc à matérialiser le plus possible de temps de travail immédiat avec un capital donné, que ce soit par l'allongement du temps de travail ou par le raccourcissement du temps de travail nécessaire en développant la force productive du travail, en employant la coopération, la division du travail, le machinisme etc., bref par la production sur une grande échelle, donc la production de

et les conditions d'exploitation de la classe ouvrière doivent se reproduire avec le minimum d'entraves. Dès que la succession/juxtaposition des formes fonctionnelles du capital est interrompue on est en présence d'une crise de valorisation.

«La possibilité générale des crises c'est la métamorphose formelle du capital elle-même, la non coïncidence spatiale et temporelle de l'achat et de la vente.»

(Marx, Théories sur la plus-value Tome 2 p. 614 Ed. Soc.)

Si la réunification violente de vente et achat est la forme élémentaire des crises, elles ne sont pas explicables simplement sur la base de la compréhension de leur possibilité formelle. Le communisme en tant que science explique les soubresauts de la valeur -qui lors des crises se dévalorise en grande masse- par la loi globale de la production capitaliste : la surproduction générale de marchandises, phénomène de base des crises.

Les capitaux individuels dans leur mouvement sont poussés à l'accumulation croissante, c'est-à-dire à la valorisation maximale du capital avancé, en augmentant à la fois :

* la productivité relative du travail

«Cette productivité est basée sur la productivité relative en ce sens que le travailleur ne remplace pas seulement une valeur ancienne, mais en crée une nouvelle et que dans son produit est matérialisé plus de temps de travail que n'en contient le produit qui le conserve en vie en sa qualité d'ouvrier. L'existence du capital est fondée sur ce genre de travail salarié productif.»

(Marx, Théories sur la plus-value Tome 1 p. 162 Editions Sociales.)

* la force productive du travail

masse.

L'essence de la production capitaliste implique donc une production qui ne tienne pas compte des limites du marché."

(Marx, Théories sur la plus-value. Tome 2 p.621 Editions Sociales)

"Le capital produit constamment et abolit tout aussi constamment la production proportionnée."

(Marx, Grundrisse. Tome 1 p.353 Editions Sociales.)

«Etant donné la plus-value, l'abondance du produit net dont elle est la valeur correspond à la productivité du travail mis en oeuvre. A mesure donc que le travail développe ses pouvoirs productifs le produit net comprend plus de moyens de jouissance et d'accumulation.»

(Marx, Le Capital Livre 1 Septième section Chapitre XXIV Tome 3 p. 45 Ed. Sociales)

* l'échelle de la production

«Plus le capital est grand, plus la productivité du travail est développée et, en général, plus grande est la production capitaliste, et plus grande est aussi la masse des marchandises qui se trouvent en train de passer de la production à la consommation (individuelle ou industrielle), en circulation, sur le marché, et plus grande est la certitude pour chaque capital particulier de trouver toutes prêtes sur le marché les conditions de sa reproduction.»

(Marx, Théories sur la plus-value Tome 2 p. 578 Editions Sociales.)

*la conquête de parts de marché supplémentaires

«Conformément à l'essence de la production capitaliste, chaque capital particulier :

1. travaille à une échelle, déterminée non pas par la demande individuelle (besoins particuliers, commandes, etc. ...) mais par la volonté de réaliser autant de travail, donc de surtravail, que possible, et de fournir, avec un capital donné, la plus grande masse possible de marchandises,

2. cherche à occuper sur le marché la plus grande place possible, en s'efforçant d'évincer, d'éliminer ses concurrents. Concurrence des capitaux.»

(Marx, Théories sur la plus-value Tome 2 p. 578 Ed. Sociales.)

Le moteur du passage de la phase de soumission formelle du procès de travail au rapport de production capitaliste à celle de soumission réelle, son mobile immanent, c'est le mouvement concurrentiel à cours catastrophique du capital social.

«La destruction de valeur et de capital qui survient dans une crise coïncide avec -et équivaut à- un accroissement général des forces productives. Cet accroissement n'est cependant pas dû à une augmentation effective de la force productive du travail (pour autant qu'il y ait une telle augmentation effective à la suite des crises, mais ce n'est pas le moment d'en parler), mais il est dû à une diminution de la valeur existante des matières premières, des machines, de la puissance de travail... En même temps et d'autre part, un accroissement soudain et général des forces productives dévaloriserait relativement toutes les valeurs existantes (le travail étant objectivé à un stade inférieur des forces productives) et détruirait donc du capital existant aussi bien que la puissance de travail existante.»

(Marx, Grundrisse Tome 1 p. 386 Editions Sociales.)

Le capital obtient par la crise une réduction du capital total car tous les éléments objectifs et subjectif de la production sont frappés par une certaine perte de valeur : une certaine fraction du capital accumulé ne peut plus se traduire en valeur, elle perd sa faculté de mettre en mouvement productif des valeurs d'usage pour se reproduire en tant que valeur qui se valorise; par la dévalorisation du capital social la chute du taux de profit se trouve enrayée puisqu'il est nécessaire d'avancer relativement moins de capital pour extorquer relativement plus de plus-value au travail salarié productif. En d'autres termes le travail vivant, sans que cela soit le fait d'une puissance productive accrue par le développement de la coopération, de la division du travail ou du machinisme, s'avérera être plus productif de plus-value (hausse des forces productives pendant la crise).

Mais ce résultat ponctuel et éphémère est toujours payé au prix fort de convulsions économiques et sociales. Et dès que la rude cure de jouvence de l'écroulement de la production produit l'effet d'un redémarrage adéquat et généralisé de la valorisation, il faut fatalement revenir aux moyens classiques d'augmentation des forces productives porteuses de la tendance à la baisse du taux de

profit et à la dévalorisation du capital accumulé.

Le cours catastrophique du MPC et notamment ses crises périodiques créent les conditions objectives de l'augmentation de la composition technique du capital, poussent au développement et à l'introduction généralisée des technologies nouvelles. C'est bien après la crise que le capital est le plus poussé à l'investissement en capital fixe.

«Sans doute les périodes d'investissement du capital sont fort différentes et sans concordance; mais la crise sert toujours de point de départ à un puissant investissement; elle fournit donc plus ou moins -au point de vue de la société prise dans son ensemble-, une nouvelle base matérielle pour le prochain cycle de rotation.»

(Marx, Le Capital Livre 2 Deuxième section Chapitre IX Tome 1 p. 171 id.)

«En un mot -ce phénomène est un effet de la concurrence- il leur [aux capitalistes particuliers n.d.r.] faut également adopter le nouveau mode de production où le rapport du capital variable au capital constant est moindre que dans l'ancien.»

(Marx, Le Capital Livre 3 Troisième section Chapitre XV Tome 1 p. 277 id.)

C'est au sein de la vie accidentée du capital social, des moments du cycle économique concurrentiel du capital industriel, ou encore du mouvement d'ensemble d'autonomisation des capitaux individuels (déterminations immanentes du capital social) qu'on repère la raison matérialiste de la place croissante du capital fixe dans le capital total. Et plus encore dans son rapport au capital variable et dans l'introduction puis extension de l'emploi des machines dans le procès de production immédiat. Le bouleversement permanent -révolution- du procès de travail, induit par l'essence conflictuelle du capital, détermine à son tour le degré historique d'approfondissement de la domination du rapport de capital sur la production sociale -elle-même du reste n'existant que par la médiation du rapport capitaliste. Nous définissons sur cette base conceptuelle précise la périodisation du MPC comme étant scandée

par la modification historique des modalités de l'exploitation capitaliste et plus particulièrement par la prédominance historique d'une forme d'extraction de la plus-value sur l'autre, rendue possible -ou pas encore- par la puissance productive atteinte par le travail.

«C'est pourquoi, dans l'analyse du procès de production, nous avons vu que la production de plus-value absolue et relative détermine :

1° la durée du procès de travail quotidien

2° toute la forme sociale et technique du procès de production capitaliste.»

(Marx, Le Capital Livre 2 Troisième section Chapitre XIX Tome 2 p. 39 Editions Sociales.)

MARCHÉ MONDIAL ET PÉRIODISATION DU MPC.

Le capital en procès brise toutes les barrières géographiques qui s'opposent à la valorisation. Il dissout par l'établissement de sa production de marchandises les modes productifs précédents, il unifie les marchés régionaux puis il restructure le marché mondial en fonction de la production capitaliste des marchandises.

«L'essentiel dans la production capitaliste est le développement du produit en marchandise, qui est essentiellement lié à l'extension du marché, à la création du marché mondial, donc au foreign trade (commerce extérieur).»

(Marx, Théories sur la plus-value Tome 2 p. 504 Editions Sociales.)

Le capital, avant l'affirmation de son propre mode productif, croît et se renforce dans la circulation des marchandises produites sur la base, ou plutôt dans les interstices, des modes productifs qui précèdent le sien. En favorisant la transformation du surproduit social en marchandises, le capital s'accumule à un niveau historique et en quantités suffisantes à pénétration du rapport productif. Pour que cela se fasse, même à ce stade de son cours, la circulation des marchandises issues des modes de production pré-capitalistes ne doit pas connaître d'entraves de nature géographique. Le marché mondial de ces marchandises est

une nécessité pour le capital évoluant encore uniquement dans la sphère de la circulation.

«La circulation des marchandises est le point de départ du capital. Il n'apparaît que là où la production marchande et le commerce ont déjà atteint un certain degré de développement. L'histoire moderne du capital date de la création du commerce et du marché des deux mondes au XVI^{ème} siècle.»

(Marx, Le Capital Livre 1 Deuxième section Chapitre IV Tome 1 p. 151 Editions Sociales.)

L'apparition du nouveau marché universel, créé par les grandes découvertes de la fin du XV^{ème} siècle (Marx, Le Capital Livre 1 Cinquième section Chapitre XXXI p. 192 Editions Sociales), ne signifie pourtant pas que le capital ait déjà toute prête en face de soi la condition suffisante de la production capitaliste. Elle ne signifie pas non plus que le marché universel ait atteint ses limites dès le XVI^{ème} siècle. De surcroît, Marx et Engels se seraient contredits à d'autres endroits de leur oeuvre lorsqu'ils imputent au capital pénétrant dans la production -capital industriel- la création du marché mondial.

«Trois faits principaux de la production capitaliste :

1. Concentration des moyens de production en peu de mains; ainsi ils cessent d'apparaître comme la propriété des ouvriers qui les utilisent directement et se transforment, au contraire, en puissances sociales de la production. Mais d'abord ils apparaissent comme propriété privée des capitalistes. Ceux-ci sont les trustees (syndics) de la société bourgeoise, mais ils empochent tous les fruits qui résultent de cette fonction.

2. Organisation du travail lui-même comme travail social : par la coopération, la division du travail et la liaison du travail et des sciences de la nature.

3. Constitution du marché mondial.» (Marx, Le Capital Livre 3 Troisième section Chapitre XV Tome 1 p. 278 Editions Sociales.)

Engels est encore plus précis quand il définit la période infantile du commerce mondial des années 1815 à 1847 ou lorsqu'il affirme que :

«L'extension colossale des moyens de transport -navires assurant les liaisons transocéaniques, chemin de fer, télégraphe électrique, canal de Suez- a établi pour la première fois, REELLEMENT, un marché mondial.»

(Note de ENGELS à MARX in Le Capital Livre 3 Cinquième section Chapitre XXX Tome 2 p. 151 Editions Sociales.)

En réalité, si l'on exclut la thèse superficielle d'une erreur de la part de Marx-Engels dans la définition du marché mondial et dans la délimitation chronologique de sa formation, il faut remonter à la catégorie de marchandise et à son cours historique de production pour y voir plus clair.

Avant le MPC la marchandise autonome circule grâce aux formes anciennes du capital cantonnées à la sphère de la circulation. Avec le MPC le capital s'incruste dans la production en la façonnant de telle sorte que les marchandises produites contiennent une valeur supérieure au capital avancé pour rassembler et mettre en mouvement les facteurs objectifs et subjectifs de la production marchande : cette nouvelle valeur extraite du travail vivant c'est la plus-value.

«Nous partons de la marchandise -de cette forme spécifique sociale du produit- comme base et condition de la production capitaliste. Nous prenons des produits singuliers et analysons les déterminations de forme qu'ils recèlent en tant que marchandise, qui font d'eux des marchandises. Avant la production capitaliste -dans les modes de production antérieurs- une grande partie du produit n'entre pas dans la circulation, n'est pas jetée sur le marché, n'est pas produite comme marchandise, ne devient pas marchandise.

D'autre part dans ce cas, une grande partie des produits qui entrent dans la production n'est pas marchandise et n'entre pas en tant que marchandise dans le procès. La métamorphose des produits en marchandises n'a lieu qu'à certains points, ne s'étend qu'à l'excédent de la production etc., ou seulement à certaines sphères de cette dernière (produits manufacturés), etc. Les produits n'entrent pas pour leur volume total dans le procès en tant

qu'articles de commerce, et tout l'éventail des produits n'en sort pas comme tel. Et pourtant le développement du produit qui se transforme en marchandise, en circulation de marchandises, donc en circulation d'argent, dans des limites déterminées, par conséquent un commerce développé jusqu'à un certain degré, sont la présupposition, le point de départ de la formation de capital et de la production capitaliste.

Nous traitons la marchandise comme ce présupposé, puisque nous partons d'elle comme l'élément le plus simple de la production capitaliste. Mais d'un autre côté, le produit, le résultat de la production capitaliste, est la marchandise. Ce qui apparaît comme son élément se présente ultérieurement comme son propre produit.

C'est seulement sur la base de cette production qu'être marchandise devient la forme générale du produit, et plus elle se développe, plus les produits entrent dans son procès comme ingrédients sous la forme de la marchandise. La marchandise, telle qu'elle sort de la production capitaliste, est différente de la marchandise dont on part en tant qu'élément de la production capitaliste. Ce n'est plus la marchandise considérée isolément, le produit pris isolément que nous avons devant nous. La marchandise, le produit pris isolément n'apparaît pas seulement réellement comme produit, mais encore comme marchandise, comme portion non seulement réelle, mais aussi idéale de la production dans son ensemble.

Chaque marchandise prise isolément [apparaît] comme porteuse d'une portion déterminée du capital et de la plus-value qu'il crée : la valeur du capital avancé « le surtravail approprié, donc par exemple la valeur de 120 l. (si le capital est de 100 l. et le surtravail = 20 l.) est contenue, en valeur, dans le produit total, par exemple 1200 aunes de cotonnade. Chaque aune = 120/1200 l. = 1/10 l. = 2 sh. Ce n'est pas la marchandise prise isolément qui apparaît comme résultat de ce procès, mais la masse des marchandises dans laquelle s'est reproduite la valeur du capital total « une plus-value. »

(Marx, Théories sur la plus-value Tome 3 pp. 129-130 Editions Sociales.)

Le capital à la fois développe et intègre la production de marchandises et détruit la marchandise autonome pour y substituer la production capitaliste de marchandises. Seul le capital industriel a la faculté de généraliser la production marchande et d'en faire le fondement de la vie économique. Un monde de marchandises s'oppose dès lors au produit non marchand et aux marchandises antédiluviennes autonomes ne contenant pas de plus-value.

«A l'origine, le commerce est la condition préalable de la transformation en production capitaliste de la production de type corporatif, rurale-domestique, et agricole-féodale. Il fait du produit une marchandise, soit en lui procurant un marché, soit en créant des nouveaux équivalents-marchandises, soit en fournissant de nouvelles matières premières à la production, inaugurant ainsi de nouveaux modes de production qui d'emblée sont fondés sur le commerce, aussi bien sur la production pour le marché que sur les éléments de la production qui proviennent du marché mondial. Dès que la manufacture s'est assez renforcée, et plus encore dans le cas de la grande industrie, elle crée de son côté le marché, le conquiert, s'ouvre des marchés parfois par la force, mais c'est par ses marchandises elles-mêmes qu'elle les conquiert. Par la suite, le commerce n'est plus que le serviteur de la production industrielle pour laquelle un marché sans cesse en expansion est devenu une condition d'existence, en ce sens qu'une production de masse en expansion constante, dont les bornes ne sont pas les limites existantes du commerce (dans la mesure où celui-ci n'exprime qu'une demande existante) mais uniquement l'importance du capital existant et la force productive développée des travailleurs, submerge le marché existant et travaille donc constamment à en élargir et à en reculer les bornes. Ici le commerce est serviteur du capital industriel et remplit une fonction émanant des conditions de production de ce dernier.»

(Marx, Théories sur la plus-value Tome 3 p. 556 Editions Sociales.)

Si dès son stade manufacturier, le capital industriel unifie et généralise d'un côté le marché, de l'autre il démolit l'ancien marché des marchandises autonomes pour y injecter ses marchandises. Dans ce sens précis il crée son marché sur les cendres de la production et de la circulation des marchandises autonomes.

«Dès que la manufacture s'est quelque peu renforcée et encore davantage la grande industrie, elles se créent à leur tour le marché ou le conquièrent pour leurs marchandises.»

(Marx, Le Capital Livre 3 Quatrième section Chapitre XX Tome 1 p. 344 Editions Sociales.)

Le marché mondial, avec la formation du capital industriel, subit une profonde transformation : quantitative, dans la mesure où la production de masse sans cesse élargie est une caractéristique exclusive du MPC, qualitative car c'est enfin la production qui détermine le marché et pas l'inverse et aussi parce que le capital subsume le marché par sa propre production de marchandises.

«La production capitaliste ne produit nullement à un niveau arbitraire, mais, plus elle se développe, et plus elle est obligée de produire à une échelle qui n'a rien à voir avec la demande immédiate, mais dépend d'une extension croissante du marché mondial.»

(Marx, Théories sur la plus-value Tome 2 Editions Sociales.)

La limite de la valorisation est contenue non pas dans la réalisation de la valeur mais dans la valorisation elle-même. Certes, la régulation et l'extension du marché existant -qui aujourd'hui prend plutôt la forme de la croissance d'une traduction croissante en marchandises des besoins des hommes/consommateurs et de leur stimulation/élargissement dans le cadre du royaume planétaire de la valeur que la forme d'une découverte d'aires géographiques à production non-marchande et de l'imposition de la valeur à ces dernières-, l'économie de capital à avancer, la rationalisation des facteurs de la production, etc. sont autant de moyens pour que le hiatus entre production et réalisation ne se manifeste de façon explosive à chaque instant. Néanmoins la réalité du MPC

reste la même : le capital industriel est indifférent au marché.

S'agissant de la détermination des quantités et de la nature des marchandises à produire, il n'y a que la grandeur du capital en fonction et la force productive du travail mise en jeu, c'est-à-dire le montant de capital-argent à avancer et la productivité relative du travail (le degré d'exploitation historiquement possible et nécessaire et son niveau ponctuel) qui ne lui sont pas indifférentes. Rien à voir avec les idéologies anticommunistes de la décadence présumée du MPC pour cause de saturation permanente des marchés, d'épuisement des aires à production non-marchande ou autres âneries de ce genre.

«Une production marchande développée ne peut qu'être production capitaliste des marchandises.»

(Marx, Le Capital Livre 2 Première section Chapitre IV Tome 1 p. 102 Editions Sociales.)

Le capital produit maintenant son présupposé -le marché mondial- en déplaçant sans cesse les limites de la valorisation plus loin, par la croissance de la puissance productive du travail, en imposant sa production à la circulation, en multipliant les points de production capitaliste de marchandises suivant les artères de la circulation, en s'internationalisant, en se concentrant, en se centralisant, en se séparant/dépassant (dans le sens de la soumission) la nature et en reformulant les besoins de l'homme sur la base de la valeur se valorisant.

«Ce mouvement qui retire le sol naturel originel sous le sol de chaque industrie et qui déplace les conditions de production de celle-ci à l'extérieur d'elle-même dans une connexion générale... ce mouvement constitue la tendance du capital. Ce qui devient la base de toutes les industries c'est l'échange universel lui-même, le marché mondial, et par là l'ensemble des activités, du trafic, des besoins etc. qui le constituent.»

(Marx Grundrisse Tome 2 p. 20 Editions Sociales.)

«La production basée sur le capital implique donc, entre autres, la production d'un cercle

sans cesse élargi de la circulation, soit que ce cercle soit agrandi directement, soit qu'on transforme un plus grand nombre de ses points en points de production. Si la circulation était apparue d'abord comme une grandeur donnée, elle apparaît ici comme une grandeur en mouvement et s'élargissant grâce à la production elle-même. Ainsi elle apparaît déjà elle-même comme un moment de la production. Et le capital, qui a donc tendance à toujours créer plus de surtravail, a aussi, de façon complémentaire, tendance à créer plus de points d'échange...; au fond à étendre la production basée sur le capital ou le mode de production lui correspondant. La tendance à créer le marché mondial est immédiatement donnée dans le concept de capital. Chaque limite y apparaît comme un obstacle à surmonter. Le capital a donc d'abord tendance à soumettre chaque moment de la production elle-même à l'échange et à abolir la production de valeurs d'usage immédiates n'entrant pas dans l'échange, c'est-à-dire à substituer la production basée sur le capital à d'autres modes de production antérieurs qu'il juge trop enracinés dans la nature. Le commerce n'apparaît plus ici comme une fonction permettant d'échanger l'excédent de deux productions autonomes, mais comme un moment et un présupposé de la production qui embrassent essentiellement la totalité de la production elle-même... (D'où la tendance du capital : 1. à élargir continuellement la sphère de la circulation; 2. à la transformer en tous ses points en production fondée sur le capital).

»

(Marx, Grundrisse Tome 1 p. 347 Editions Sociales.)

Dans la première phase du capitalisme -la manufacture avec prédominance de l'extraction de la plus-value absolue- l'expansion du marché universel et le système colonial font partie de ses conditions d'existence générales. Comme on a pu le constater plus haut, la présence du commerce mondial est un présupposé, un élément fondant du surgissement et de la domination de la production capitaliste de marchandises sur tous les modes productifs pré-capitalistes. Ceux-ci se démarquent du MPC car ils sont

essentiellement finalisés vers la production de valeurs d'usage et seulement marginalement, dans la mesure de l'existence d'un excédent sur les valeurs d'usage consommées, de valeurs d'échange. La manufacture, forme première (dans le sens chronologique) de division du travail du capital industriel¹⁴, d'un côté respire

¹⁴ "Le développement caractéristique de la manufacture est la division du travail."

(Marx, Grundrisse Tome 2 p. 76 Éditions Sociales.) Encore incapable de fournir des marchandises à des coûts de production suffisamment faibles pour les imposer par ce simple fait partout dans le monde, le MPC dans sa phase manufacturière joue du canon et du sabre avec un acharnement inégalé auparavant afin de plier les marchés qui lui résistent et/ou dans lesquels le surplus de produits qui se transforment en marchandises sont vendus à un prix de marché avantageux. Du levier militaire comme facteur d'expansion économique, comme force économique... Caractéristiques, en guise d'exemple, les difficultés rencontrées par l'Angleterre en Inde et surtout en Chine qui ont rendu "nécessaire" une rude occupation militaire prolongée. La force de la résistance des anciens modes de production et des facteurs naturels à la pénétration capitaliste peut ainsi être mesurée par le fait que les britanniques ont dû poursuivre la politique du bâton en Inde et encore plus en Chine bien au delà de la phase manufacturière, jusqu'à ce siècle.

"Un exemple frappant des obstacles que la solidité interne et la structure des modes de production nationaux pré-capitalistes opposent à l'action de désagrégation du commerce, nous est donné par les relations de l'Angleterre avec les Indes et la Chine. Dans ces pays l'unité de la petite agriculture et de l'industrie domestique constitue la grande base du mode de production; il faut y ajouter, pour les Indes, la forme des communes rurales reposant sur la propriété foncière en commun qui était d'ailleurs également la forme primitive en Chine. Aux Indes, les anglais, souverains et rentiers fonciers, déployèrent simultanément leur puissance politique et économique pour faire éclater ces petites communautés économiques. Si leur commerce agit ici de façon révolutionnaire sur le mode de production, ce n'est qu'en détruisant par le bas prix de leurs marchandises la filature et le tissage, partie intégrante très ancienne de cette unité de la production industrielle et agricole, ce qui déchire les communautés. Même ici leur œuvre de destruction ne réussit que très progressivement. Elle réussit encore moins en Chine, où le pouvoir politique direct ne leur vient pas en aide. La grande économie et le gain de temps résultant de la connexion directe de la manufacture et de l'agriculture offrent ici une résistance des plus opiniâtres aux produits de la grande industrie; les prix de ces produits comportent les faux frais du

l'air du large du marché mondial et de l'autre, par l'installation du système colonial, commence à lui imposer les marchandises produites sur sa base.

«Par le système colonial (en même temps que par le système de prohibition) le capital industriel cherche dans les premiers temps de son développement à s'assurer par la force un marché et des marchés.»

(Marx, Théories sur la plus-value Tome 3 p. 556 Editions Sociales.)

Le système colonial est une arme permanente du MPC dans sa phase manufacturière cependant que le capitalisme mûr de la grande industrie peut et doit encore s'en servir lorsque se vérifient les mêmes conditions objectives et subjectives de résistance des modes de production précédents. Avec la phase supérieure du capitalisme, alors que toute la planète est conquise aux marchandises capitalistes et les anciens modes de production relégués à une place résiduelle par l'action conjointe de la force armée concentrée de l'Etat-nation capitaliste moderne et du développement extraordinaire des forces productives du travail comme puissance du capital; le mode productif capitaliste est sans conteste et partout le moyen le plus rapide et le plus «économique» -dans le sens du moindre coût de production- de fabriquer les produits dont la société a besoin (ou pas... peu lui importe du moment que par leur production/vente peut s'accroître la masse de plus-value réalisée). La marchandise capitaliste, à l'époque du machinisme, règne en souverain absolu sur la valeur d'usage et sur la valeur d'échange issue de la marge des modes de production pré-capitalistes. Dès lors, l'usage de la force armée ne sert plus fondamentalement à soumettre les régions du monde réticentes au MPC et à son produit-marchandise mais à ordonnancer/régler certains conflits inter-capitalistes et défendre le régime de l'exploitation quand il est attaqué par le prolétariat et les classes opprimées. La guerre devient ainsi, en des circonstances précises du cycle économique du capital, et

procès de circulation qui les met partout en mauvaise posture."

(Marx, Le Capital L3 chapitre XX T1 p. 342 E.S.)

historiquement de plus en plus, un formidable moyen :

1. pour résoudre pendant un temps, dont la longueur est déterminée par le degré de gravité de la défaite militaire de l'ennemi, la guerre économique permanente entre fractions du capital social mondial,
2. pour relancer la valorisation, toujours pendant un temps et avec l'impératif de gagner, des sections nationales du capital par la création d'un marché des biens de consommation d'autant plus vaste et florissant que le théâtre du conflit est étendu et sa dureté élevée,
3. pour détruire/dévaloriser les forces productives du travail inaptés- au niveau donné de leur développement précédant l'affrontement armé- de valoriser la valeur à une échelle historiquement suffisante.

L'Etat -force économique et militaire concentrée et centralisée de sa propre section territoriale du capital social mondial-, en temps de guerre, fait face -en tendance- à tous les autres Etats et en ce sens il symbolise au plus haut point le mouvement d'autonomisation du capital individuel. Donc tout Etat capitaliste est, à un moment ou à un autre de son histoire, impérialiste; tout Etat capitaliste doit, à un moment ou à un autre, agresser, annexer, briser son semblable pour défendre/assurer la domination de «son» capital national. En règle générale on peut affirmer que l'usage permanent de la force cinétique -typique de la période coloniale qui s'étend jusqu'aux prodromes de la grande industrie- est remplacé, à l'apogée du capital industriel, par l'utilisation constante et croissante de la force potentielle, virtuelle, -expression achevée de l'énorme puissance menaçante du MPC caractéristique de la dictature démocratique du capital- et par l'éclatement périodique de conflits armés dont l'intensité destructrice est directement proportionnelle au niveau atteint par la puissance productive sociale du capital. L'Etat «grand industriel» est par conséquent pacifiste et belliqueux, démocratique et totalitaire et cela au paroxysme. Aujourd'hui, la politique coloniale est pratiquée ponctuellement par les Etats capitalistes plus forts et, d'une façon

systématique appliquée par les Etats capitalistes plus faibles. L'ère de la grande industrie mécanisée est marquée par les guerres inter-capitalistes à vocation mondiale comme mondiale est la domination du capital et son marché. Cela n'est pas en contradiction avec la course toujours inachevée du capital vers ce que Marx appelle l'industrie universelle¹⁵ -et non l'Etat capitaliste planétaire d'après la falsification de certains idéalistes. Au contraire la guerre, la politique impériale et coloniale, la concurrence entre capitaux sont à considérer comme autant de phénomènes exprimant cette trajectoire et l'impossibilité de son aboutissement.

«Mais si le capital pose chaque limite de ce type comme un obstacle qu'il surmonte ainsi de manière idéale, il ne le surmonte pas réellement pour autant; et comme chacun de ses obstacles est en contradiction avec sa détermination et sa destination, sa production se meut dans des contradictions qui sont constamment surmontées, mais tout aussi constamment posées. Il y a plus. L'universalité à laquelle le capital aspire irrésistiblement se heurte à des obstacles qu'il rencontre dans sa nature propre et qui le font reconnaître lui-même à une certaine phase de son développement comme obstacle majeur à cette tendance à l'universalité, le poussant donc à sa propre abolition.»

¹⁵ "De la même façon, donc, que la production fondée sur le travail crée l'industrie universelle -c'est-à-dire du surtravail, du travail créateur de valeur-, elle crée, d'autre part, un système qui repose sur l'utilité et qui semble s'appuyer aussi bien sur la science que sur toutes les qualités physiques et intellectuelles, tandis que rien (en dehors de ce cercle de production et d'échanges sociaux) n'apparaît comme ayant une valeur supérieure en soi, comme étant justifié en soi en dehors de ce cercle de la production et des échanges sociaux. Si bien que c'est seulement le capital qui crée la société civile bourgeoise et développe l'appropriation universelle de la nature et de la connexion sociale elle-même par les membres de la société. D'où la grande influence civilisatrice du capital. Le fait qu'il produise un niveau de société par rapport auquel tous les autres niveaux antérieurs n'apparaissent que comme des développements locaux de l'humanité et comme une idolâtrie naturelle."

(Marx, Grundrisse. Tome 1 P. 348-349 Ed. Sociales.)

(Marx, Grundrisse Tome 1 p. 349 Editions Sociales.)

Nous avons donc vu que, dès la domination du capital industriel, le marché mondial subit la production capitaliste, tend à se développer à mesure et au gré de la production capitaliste de marchandises. En cela rien ne distingue sur le fond les deux phases historiques du mode de production capitaliste. La seule variation, de taille, consiste en la conquête, pendant l'époque manufacturière, du marché mondial aux marchandises produites selon le mode capitaliste. En ce moment le capital anéantit les valeurs d'usage immédiates n'entrant pas dans l'échange et fait la preuve, avec ou sans l'usage de la force, de la supériorité du MPC vis-à-vis des modes de production antérieurs en ce qui concerne la production de marchandises. En d'autres termes, l'époque de la prédominance de l'extorsion de la plus-value absolue -manufacture- se caractérise comme la période de formation du marché mondial de la production capitaliste de marchandises. Tant que le MPC n'aura pas démontré la supériorité de son produit social -la marchandise contenant de la plus-value-, c'est-à-dire sa capacité d'assembler les forces productives de l'homme et de la nature de telle sorte que soit généralement réduit le temps de travail social pour la fabrication des marchandises et soit augmenté grandement le nombre produit, tant que le MPC n'aura pas imposé, par le biais de la dévalorisation des marchandises et la massification de leur production, sa domination sociale et politique à la planète toute entière, l'ensemble des conditions de la révolution mondiale du prolétariat ne seront pas réunies. En ce sens le capital joue pendant cette phase en faveur du communisme dans les aires qui n'ont pas encore atteint le degré historique du développement d'un prolétariat moderne suffisamment fort pour y imposer sa propre dictature. Contre tout humanisme bourgeois, le prolétariat mondial n'a aucun intérêt, bien au contraire, à soutenir les classes dominantes et les régimes des pays pré-capitalistes.

«La création de plus-value absolue par le capital -c'est-à-dire de plus de travail objectivé- implique que le cercle de la

circulation s'élargisse et qu'il s'élargisse constamment. La plus-value créée en un point exige la création en un autre point d'une plus-value contre laquelle elle puisse s'échanger; même si, dans un premier temps, il ne s'agit que de produire davantage d'or et d'argent, davantage de monnaie, en sorte que, si la plus-value ne peut devenir immédiatement capital, elle existe sous forme monétaire comme possibilité de capital nouveau... [Le capital a tendance] du point de vue de la plus-value absolue ou du surtravail, qui est le nôtre ici, à provoquer plus de surtravail pour se compléter; au fond, à étendre la production basée sur le capital ou le mode de production lui correspondant.»

(Marx, Grundrisse Tome 1 p. 347 Editions Sociales.)

Une fois domestiquée la totalité de la planète, une fois créé le marché mondial de ses marchandises, le capital, atteignant le sommet de son cours historique dans la phase de la grande industrie -prédominance de l'extorsion de la plus-value relative-, «n'a plus qu'à» vendre plus de marchandises et à élargir sans répit le champ des besoins traduisibles en marchandises capitalistes. La création de nouveaux marchés aura lieu au sein du marché mondial déjà existant, déjà achevé. La consommation sans cesse renouvelée et élargie de marchandises capitalistes ne sera plus fondée sur l'emprise du capitalisme sur des aires géopolitiques précédemment dominées par des modes de production pré-capitalistes mais, sur l'approfondissement de la dictature de la production capitaliste des marchandises «à l'intérieur des frontières du monde».

«D'autre part, la production de plus-value relative, c'est-à-dire la production de plus-value fondée sur l'accroissement et sur le développement des forces productives, exige la production de nouvelle consommation; exige qu'à l'intérieur de la circulation le cercle de la consommation s'élargisse autant que précédemment celui de la production. Premièrement, élargissement quantitatif de la consommation existante; deuxièmement, création de nouveaux besoins par l'extension des besoins existants à un cercle plus large; troisièmement, production de nouveaux

besoins et découverte et création de nouvelles valeurs d'usage. En d'autres termes, cela signifie que le surtravail gagné ne reste pas un excédent seulement quantitatif, mais qu'en même temps, au contraire, l'ensemble des différences qualitatives du travail (et donc du surtravail) est constamment accru ainsi que davantage diversifié et différencié en lui-même. Par exemple, si l'on double la force productive, on peut n'utiliser désormais qu'un capital de 50 là où il en fallait auparavant un de 100, ce qui libère un capital de 50 et le travail nécessaire lui correspondant; ainsi il faudra donc créer pour le capital et le travail libérés une nouvelle branche de production, qualitativement différente, qui satisfera et produira de nouveaux besoins. La valeur de l'ancienne industrie sera conservée par le fait que l'on crée un fonds pour une industrie nouvelle, où le rapport entre le capital et le travail se posera sous une forme nouvelle. D'où l'exploitation de la nature entière et la recherche de nouvelles qualités utiles dans les choses; d'où l'échange à l'échelle universelle de produits fabriqués sous tous les climats et dans tous les pays; les nouveaux traitements (artificiels) appliqués aux objets naturels pour leur donner de nouvelles valeurs d'usage. {Faire allusion également plus loin aux rôles différents que le luxe a joués chez les Anciens et à l'époque moderne}. D'où l'exploration de la Terre en tous sens, aussi bien pour découvrir de nouveaux objets utilisables que pour donner des nouvelles propriétés d'utilisation aux anciens; et utiliser comme matières premières leurs nouvelles qualités, etc.; et donc le développement maximum des sciences de la nature; la découverte, la création la satisfaction de nouveaux besoins issus de la société elle-même; la culture de toutes les qualités de l'homme social, pour la production d'un homme social ayant le maximum de besoins, parce que riche de qualités et ouvert à tout - produit social le plus total et le plus universel qui soit possible - (car, pour une jouissance multilatérale, il faut la capacité même de cette jouissance et donc un haut niveau culturel) -, tout cela est aussi bien une condition de la production fondée sur le capital. Cela ne veut pas dire seulement division du travail, création de

nouvelles branches de production, c'est-à-dire de surtemps qualitativement nouveau; mais aussi, que la production déterminée se détache d'elle-même, comme travail d'une nouvelle valeur d'usage; le développement sans cesse élargi d'un système global de types de travail et de types de production auxquels correspond un système de besoins toujours plus riche et toujours élargi.»

(Marx, Grundrisse Tome 1 pp. 347-348 Editions Sociales.)

Loin de stagner pour cause de saturation des marchés et/ou pour fin des marchés pré-capitalistes le capital développe à une échelle incomparablement plus grande la production de marchandises, donc sa valorisation. Le moyen de la croissance quantitative de la valorisation est de plus en plus celui de l'augmentation de la force productive des facteurs de la production par le développement et l'incorporation croissante de la science au procès de travail.

D'autre part le «progrès technologique» recèle en son sein le contraire de la valorisation : la dévalorisation du capital ayant atteint un degré moindre de développement des forces productives¹⁶.

De même qu'un capital individuel d'un certain niveau d'accumulation (valorisation) connaît un taux d'autovalorisation ($v/[v+pv]$) moindre en comparaison d'un capital individuel ayant un plus faible degré d'accumulation¹⁷;

¹⁶ "Son caractère spécifique (au MPC) est fondé sur la valeur-capital existante considérée comme moyen de mettre en valeur au maximum cette valeur. Les méthodes par lesquelles la production capitaliste atteint ce but impliquent : diminution du taux de profit, dépréciation du capital existant et développement des forces productives du travail au dépens de celles qui ont déjà été produites."

(Marx, Le Capital Livre 3, Tome 1, troisième section chapitre XV p.262 Éditions sociales.)

¹⁷ "Plus la plus-value est élevée avant le nouvel accroissement de la force productive, c'est-à-dire plus est déjà élevée la partie de la journée travaillée gratuitement, plus est petite donc la partie payée de celle-ci, la fraction de la journée qui constitue l'équivalent du travailleur, et plus faible sera la croissance de la plus-value que le capital obtient du nouvel accroissement de la force productive. Sa plus-value augmente, mais dans une proportion toujours inférieure au développement des forces productives. La limite reste le rapport

l'accumulation s'accélère avec le développement de la force productive du travail bien que, dans le même temps, son accélération impulse la chute du taux de profit et du taux d'accumulation (C'/C)¹⁸. La concurrence entre différents capitaux fait en sorte que chaque capital individuel est condamné à produire plus de marchandises et à les vendre à un prix toujours plus bas que ses concurrents tout en accroissant le taux d'exploitation par une plus grande extorsion de plus-value relative et absolue. C'est pour cette raison que la règle de la grande industrie capitaliste reste celle d'une production volcanique, périodiquement interrompue par des crises de la valorisation suivies par l'arrêt de la production et qui s'expriment -entre autres- par la saturation des marchés (crises commerciales). Il serait cependant faux d'attribuer à une saturation présumée permanente des marchés la responsabilité de la crise plus ou moins «historique», «permanente» du capitalisme, et donc son non moins présumé déclin ou décadence. Au départ

entre la fraction de la journée qui exprime le travail nécessaire et la journée de travail toute entière. Il ne peut se mouvoir que dans ces limites. Plus la fraction qui revient au travail nécessaire est petite au départ, donc plus le surtravail est grand, plus la proportion dans laquelle un accroissement de la force productive diminue le travail nécessaire est faible étant donné que le dénominateur de la fraction est d'autant plus grand. Le taux d'autovalorisation du capital croît donc d'autant plus lentement que le capital est déjà valorisé."

(Marx, Manuscrits 1861-1863, PP. 366-367, Éditions Sociales.)

¹⁸ "Baisse du taux de profit et accélération de l'accumulation ne sont que des expressions différentes du même procès, en ce sens que toutes deux expriment le développement de la productivité. De son côté, l'accumulation accélère la baisse du taux de profit dans la mesure où elle implique la concentration du travail sur une grande échelle, d'où une composition plus élevée du capital. D'autre part, la baisse du taux de profit accélère à son tour la concentration du capital et sa centralisation par la dépossession des capitalistes de moindre importance, l'expropriation du dernier carré des producteurs directs, chez qui il restait encore quelque chose à exproprier. Ce qui d'un autre côté accélère à son tour l'accumulation, quant à la masse, bien que le taux d'accumulation baisse avec le taux de profit."

(Marx, Le Capital, Livre 3, Tome 1, troisième section, chapitre XV, p.255, Éditions Sociales.)

seule compte pour le capital la production de marchandises contenant de la plus-value, son postulat étant le caractère virtuellement illimité du marché mondial.

«L'expansibilité immense et intermittente du système de fabrique [grande industrie] jointe à sa dépendance du marché universel, enfante nécessairement une production fiévreuse suivie d'un encombrement des marchés, dont la contraction amène la paralysie... A part les époques de prospérité, la lutte la plus acharnée s'engage entre les capitalistes pour leur place au marché et leurs profits personnels, qui sont en raison directe du bas prix de leurs produits.»

(Marx, Le Capital Livre 1 Quatrième section
Chapitre VII Tome 2 P.133.)